

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph d'Avila, sachant que le père Présenté-Dominique Bagnez, religieux, de l'ordre du glorieux saint Dominique, qui est à présent mon confesseur, m'a permis d'écrire de l'oraison, ont cru que je le pourrais faire utilement, à cause que j'ai traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles et fort saintes, et elles m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que j'ai résolu de leur obéir, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moi, quelque imparfait et mal écrit qu'il puisse être, que des livres dont le style est excellent, et qui ont été faits par des hommes fort savants en cette matière. Je mets ma confiance en leurs prières, qui pourront peut-être obtenir de Dieu que me donnant de quoi leur donner, je dirai quelque chose d'utile touchant la manière de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal, le père Bagnez, qui sera le premier qui le verra, le corrigera ou le brûlera. Ainsi, je ne perdrai rien pour avoir obéi à ces servantes de Dieu, et elles connaîtront ce que je puis de moi-même lorsque sa grâce ne m'assiste pas.

Mon dessein est d'enseigner les remèdes pour de légères tentations excitées par le démon, dont les personnes religieuses ne tiennent compte, à cause qu'elles ne les croient pas considérables, et de traiter aussi d'autres points, selon que Notre-Seigneur m'en donnera l'intelligence, et que je pourrai m'en souvenir ; car ne sachant ce que j'ai à dire, je ne saurais le dire par ordre, et je crois que c'est le meilleur de n'en point garder, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprenne. d'écrire sur un tel sujet.

J'implore l'assistance de Dieu, afin que je me conforme

entièrement à sa sainte volonté : c'est à quoi tendent tous mes désirs, encore que mes actions n'y répondent pas ; mais, au moins, je ne manque pas d'affection et d'ardeur pour aider de tout mon pouvoir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles étant joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que les savants, à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, et étant des personnes fortes, ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paraissent n'être rien en elles-mêmes, et ne considèrent pas que les femmes étant faibles, tout est capable de leur nuire ; joint aussi que les artifices dont le démon se sert contre les religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, parce qu'il sait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre ; et comme je m'en suis si mal défendue, étant si mauvaise que je suis, je souhaiterais que mes sœurs profitassent de mes fautes.

Je ne dirai rien que je n'aie reconnu par expérience, ou dans moi, ou dans les autres ; et quoique m'ayant été ordonné depuis peu de jours d'écrire une relation de ma vie, j'y aie aussi mis quelques avis touchant l'oraison, néanmoins, parce que mon confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en redirai ici quelque chose, et j'y en ajouterai d'autres qui me paraîtront nécessaires. Notre-Seigneur veuille, s'il lui plaît, m'assister, comme je l'en ai déjà prié, et faire réussir à sa plus grande gloire tout ce que j'écris.

CHAPITRE PREMIER.

Des raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Lorsque l'on commença de fonder ce monastère, pour les raisons que j'ai écrites dans la relation de ma vie, et ensuite de quelques merveilles par lesquelles Notre-Seigneur fit connaître qu'il

devait être beaucoup servi en cette maison, mon dessein n'était pas qu'on y pratiquât tant d'austérités extérieures, ni qu'elle fût sans revenu ; je désirais, au contraire, que, s'il était possible, rien n'y manquât de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lâche et imparfaite, quoique je fusse plutôt portée par une bonne intention que par le désir d'une vie plus molle et plus relâchée.

Ayant appris en ce même temps les troubles de France, le ravage qu'y faisaient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifiait de jour en jour, j'en fus si vivement touchée, que, comme si j'eusse pu quelque chose, ou j'eusse moi-même été quelque chose, je pleurais en la présence de Dieu, et le priais de remédier à un si grand mal. Il me semblait que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdaient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étais qu'une femme, et encore si mauvaise et très-incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirerais, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devais travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi, je me résolus de faire ce qui dépendait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la grande perfection que je pourrais, et tâcher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont ici à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiai en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui ; j'espérai que ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figurait, mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'Église et pour les hommes savants qui soutiennent sa querelle, puisque ainsi nous ferions ce qui serait en notre puissance pour secourir notre maître, que ces traîtres, qui lui sont redevables de tant de bienfaits, traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudraient crucifier encore, et ne lui laisser aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

« O mon Rédempteur ! comment puis-je entrer dans ce discours, sans me sentir déchirer le cœur ? Quels sont maintenant les chrétiens ? Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de faveurs, parmi lesquels vous vivez et à qui vous vous communiquez par les sacrements ? Et ne se contentent-ils pas de tant de tourments que vous avez soufferts pour l'amour d'eux ? Certes, mon Dieu, celui qui quitte aujourd'hui ne quitte rien ; car que pouvons-nous attendre des hommes, puisqu'ils ont si peu de fidélité pour vous-même ? Méritons-nous qu'ils en aient davantage pour nous que pour vous ? et leur avons-nous fait plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment ? »

Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui, par la miséricorde de Dieu, avons été tirés du milieu de cet air si contagieux et si mortel ? Car qui peut douter que ces personnes ne soient déjà sous la puissance du démon ? Elles sont dignes de ce châtiment, puisque leurs œuvres l'ont mérité ; et il est bien raisonnable que leurs délices et leurs faux plaisirs aient pour récompense un feu éternel. Qu'ils jouissent donc, puisqu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre, sans en être navrée de douleur. Je sais que, pour celles qui sont déjà perdues, il n'y a plus de remède ; mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage.

O mes filles en Jésus-Christ, aidez-moi à prier Notre-Seigneur de vouloir remédier à un si grand mal : c'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées ; c'est l'objet de notre vocation, le juste sujet de nos larmes, c'est à quoi nous devons nous occuper, c'est où doivent tendre tous nos désirs, c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières ; car, je confesse que je me ris, ou plutôt je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instances à nos prières, jusqu'à désirer même que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent et des revenus ; au lieu que je voudrais, au contraire, le prier de leur faire fouler aux pieds toutes

ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, et on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la chrétienté est en feu ; ces malheureux hérétiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins, et travaillent à renverser son Église ; et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordait, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel ! Non, certes, mes sœurs, ce n'est pas ici le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes ; et s'il ne fallait avoir quelque égard à la faiblesse des hommes, qui cherchent en tout de la consolation, qu'il serait bon de leur donner si nous le pouvions, je serais fort aise que chacun sût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

CHAPITRE II.

Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grand bâtiments.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des inventions et des adresses humaines ; autrement vous mourrez de faim, et avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin époux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir. Pourvu que vous le contentiez, ceux même qui vous sont les moins affectionnés vous donneront de quoi vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte, oh ! que bienheureuses seraient les religieuses de Saint-Joseph ! Je vous conjure, au nom de Dieu, de graver ces paroles dans votre mémoire ; et, puisque vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture, si vous ne

le faites, vous êtes perdues.

Que ceux à qui Notre-Seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y aurait de la folie ; car ne serait-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ses revenus ? Et vos soins inspireraient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point, pour les engager à vous faire des charités ? Remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur, et qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venues ici ; ses paroles sont véritables, sont infaillibles, et le ciel et la terre passeront plutôt qu'elles manquent de s'accomplir.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, et ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriverait, ce serait sans doute pour notre avantage, de même que la gloire des saints s'est augmentée par le martyre. Oh ! que ce serait un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plus tôt d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais !

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car tant que je serai au monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sais par expérience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soin ; et Notre-Seigneur sait qu'il est très-vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne serait-ce pas tromper le monde, puisque voulant passer pour pauvres, il se trouverait que nous ne le serions pas d'affection, mais seulement en apparence ? J'avoue que j'en aurais du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderaient l'aumône ; et Dieu nous

garde que cela soit. Après s'être laissé aller une ou deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charités, ils se tourneraient enfin en coutume, et il pourrait arriver que nous demandassions ce qui ne nous serait pas nécessaire à des personnes qui en auraient plus besoin que nous. Il est vrai qu'elles pourraient gagner en nous les donnant ; mais nous y perdriions sans doute beaucoup.

DES AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ.

Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, mes filles, que vous tombiez dans cette faute ; et si cela devait être, j'aimerais encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumône, et pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans votre esprit. Mais si ce malheur arrivait en cette maison, celle-là même qui serait la moindre de toutes les sœurs, devrait pousser des cris vers le ciel, et représenter avec humilité à sa supérieure que cette faute est si importante, qu'elle ruinerait peu à peu la véritable pauvreté. J'espère, avec la grâce de Dieu, que cela ne sera point ; qu'il n'abandonnera pas ses servantes ; et que, quand ce que j'écris pour satisfaire à votre désir ne serait utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller, si vous tombiez en ceci dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes filles, que Dieu a permis pour votre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront la comprendront, mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avais fait vœu de l'être, j'ai été longtemps folle d'esprit ; et ainsi, plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une âme de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien, qu'il renferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il renferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde, c'est être le maître du monde. Car, que me soucierai-je d'avoir la faveur des grands et des princes, si je ne voulais ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, et que je serais très-fâchée de rien faire pour leur plaisir qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose ? Comment pourrais-je désirer

aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement ? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie ; et celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui méprise les richesses ne se soucie guère de l'honneur.

Comprenez bien ceci, je vous prie ; pour moi, il me semble que l'honneur est toujours suivi de quelque intérêt de bien ; car il arrive très-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoique sa vertu la rende digne de l'être, et l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur, qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entends par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que lui seul ; et l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis, lorsqu'on n'a besoin de personne ; je le sais par expérience. Mais, comme l'on a déjà écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ai garde de pouvoir exprimer par mes paroles, puisque je n'ai pas assez de lumière pour les bien comprendre, outre que je craindrais d'en diminuer le prix en entreprenant de la louer, je me contenterai de ce que j'ai dit en avoir éprouvé ; et j'avoue que jusqu'ici je me suis trouvée de telle sorte, comme hors de moi, que je ne me suis pas entendue moi-même ; mais que ce que j'ai dit demeure dit pour l'amour de Notre-Seigneur.

Puis donc, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, et que ceux qui le doivent bien savoir, m'ont appris que les saints Pères qui ont été les fondateurs de notre ordre, l'ont, dès le commencement, tant estimée et si exactement pratiquée, qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre : si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter dans l'intérieur.

Nous n'avons que deux heures à vivre : la récompense qui nous attend est très-grande ; et quand il n'y en aurait point d'autre que de faire ce que Notre-Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez

bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose notre divin maître ?

Je le dis encore : ce sont là les armes qui doivent paraître dans nos enseignes ; et il n'y a rien en quoi nous ne devons témoigner notre amour pour la pauvreté, dans nos logements, dans nos habits, dans nos paroles, et par-dessus tout, dans nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grâce de Dieu, l'observance soit bannie de cette maison. Car, comme disait sainte Claire, la pauvreté est un grand mur, et elle ajoutait qu'elle voulait s'en servir et de celui de l'humilité, pour enfermer ses monastères. Il est certain que, si on pratique véritablement cette sainte pauvreté, la continence et toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues et plus fortifiées par elle que par de somptueux édifices.

CONTRE LES BÂTIMENTS MAGNIFIQUES.

Je conjure, au nom de Jésus-Christ et de son précieux, sang, celles qui viendront après nous, de bien se garder de faire de ces bâtiments superbes ; et si c'est une prière que je puisse faire en conscience, je prie Dieu que, si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bâtiments tombent sur leur tête et qu'ils les écrasent toutes. Car, mes filles, quelle apparence y aurait-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres ? Mais Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que nous ayons rien que de vil et de pauvre. Imitons en quelque sorte notre roi : il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Étaient-ce là des demeures fort agréables ? Quant à ceux qui font de grands bâtiments, ils en savent les raisons, et ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sais pas ; mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres religieuses.

Que si, à cause de l'étroite clôture, on a besoin de quelque enclos pour y faire des ermitages, afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison et à la dévotion, j'y consens, à la bonne heure ; mais quant à de grands bâtiments, et à avoir rien de curieux, Dieu nous en garde par sa grâce. Ayez continuellement

devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, et que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y aurait-il que la maison de treize pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit ? Les vrais pauvres doivent-ils en faire ? et aurait-on compassion d'eux s'ils en faisaient ?

Quelle joie vous serait-ce, mes sœurs, si vous voyiez quelqu'un être délivré de l'enfer par l'aumône qu'il vous aurait faite, car cela n'est pas impossible ! Vous êtes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent de quoi vivre, puisque, encore que l'aumône vous vienne de la part de Dieu, il veut que vous en sachiez gré à ceux par qui il vous la donne et vous ne devez jamais y manquer.

Je ne sais ce que j'avais commencé de dire, parce que j'ai fait une grande digression ; mais je crois que Notre-Seigneur l'a permis, puisque je n'avais jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine majesté de nous tenir toujours par la main afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'église. Combien ils doivent être parfaits. Prières de la Sainte à Dieu pour eux.

Pour retourner au principal sujet qui nous a assemblées en cette maison, et pour lequel je souhaiterais que nous pussions faire quelque chose qui fût agréable à Dieu, je dis que, voyant que l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble que nous devons agir comme ferait un prince qui, voyant que ses ennemis ravageraient tout son pays et qu'il ne serait pas assez fort pour leur résister en campagne, se retirerait avec quelques troupes choisies dans une place qu'il ferait extrêmement fortifier, d'où il ferait avec ce petit nombre

des sorties sur eux, qui les incommoderaient beaucoup plus que ne pourraient faire de grandes troupes mal aguerries ; car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux, et au pis aller on ne saurait périr que par la famine, puisqu'il n'y a point de traitres parmi ces gens-là. Or ici, mes sœurs, la famine peut bien nous presser, mais non pas nous contraindre de nous rendre ; elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connaître que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que, dans cette place où les bons chrétiens se sont retirés, il s'en trouve qui s'aillent jeter du côté des ennemis, mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens, qui sont comme les chefs de ces troupes, et fasse que les religieux, qui composent le plus grand nombre de ces soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte ; car cela importe de tout, parce que c'est des forces ecclésiastiques et non pas des séculières que nous devons attendre notre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à notre roi, efforçons-nous au moins d'être telles que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet et vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous, je réponds que c'est parce que je crois que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires, des engagements et des conversations du monde. Cette faveur est bien plus grande que vous ne le sauriez croire, et ceux dont je vous parle sont bien éloignés d'en jouir : il ne serait pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les timides ; car à quoi seraient bons des soldats qui manqueraient de capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paraissent quelquefois,

pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes.

QU'IL N'APPARTIENT QU'AUX PARFAITS DE SERVIR L'ÉGLISE.

Or pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde et pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde et pour être en même temps dans son cœur ; non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement, et enfin pour être des anges et non pas des hommes ? Car, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas de porter le nom de capitaines, et je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feraient beaucoup plus de mal que de bien, puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; et que s'ils ne sont bien affermis dans la piété, et fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et de se détacher de toutes les choses périssables pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sauraient empêcher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent, ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas, mais qu'il remarquera jusques à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon, ni peut-être même sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection ; car ils la connaissent, non pour la suivre, puisqu'ils ne s'y croient point obligés, et s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandements, mais pour employer cette connaissance à examiner et à condamner jusqu'aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte qu'ils prennent pour une imperfection et pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance tout extraordinaire pour s'engager dans un si grand et si périlleux combat ?

Tâchez, je vous prie, mes sœurs, de vous rendre telles que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine majesté : la première, que parmi tant de personnes savantes et tant de religieuses, il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dit nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, et qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits ; la seconde, que lorsqu'ils sont engagés dans une guerre si importante, Notre-Seigneur les soutienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde ; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur une mer dangereuse. Que si, dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prières contribuer pour quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu, et je m'estimerai avoir très-bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison, où je prétends que l'on garde la règle de la sainte Vierge, notre reine, avec la même perfection qu'elle se pratiquait au commencement.

Ne croyez pas, mes filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoique plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soi-même ; croyez-moi, nulle prière n'est meilleure et plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire, je vous réponds qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir ; mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier, à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerais jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvais, par mes oraisons, être cause du salut d'une âme, et, à plus forte raison, si je pouvais servir à plusieurs et à la gloire de Notre-Seigneur ? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous.

Tâchez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puisque pour les raisons que je vous dirai ensuite, j'ai à vous prier instamment de traiter toujours de ce qui regarde votre salut avec des

personnes doctes et capables. Je vous conjure, au nom de Dieu, de lui demander qu'il nous accorde cette grâce, ainsi que je le lui demande, toute misérable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire et du bien de son église, qui sont le but de tous mes désirs.

PRIÈRE À DIEU.

« J'avoue que ce serait une grande témérité à moi de croire que je pusse contribuer pour quelque-chose, afin d'obtenir une telle grâce ; mais je me confie, mon Dieu, aux prières de vos servantes, avec qui je suis, parce que je sais qu'elles n'ont autre dessein ni autre prétention que de vous plaire. Elles ont quitté, pour l'amour de vous, le peu qu'elles possédaient, et auraient voulu quitter davantage pour vous servir. Comment pourrais-je donc croire, ô mon Créateur, qu'étant aussi reconnaissant que vous êtes, vous rejetassiez leurs demandes ? Je sais que, lorsque vous étiez sur la terre, non-seulement vous n'avez point eu de mépris pour notre sexe, mais vous avez même répandu vos faveurs sur plusieurs femmes avec une bonté admirable. Quand nous vous demanderons de l'honneur ou de l'argent, ou du revenu, ou quelque'une de ces autres choses que l'on recherche dans le monde, alors ne nous écoutez point. Mais pourquoi n'écouteriez-vous pas, ô Père éternel, celles qui ne vous demandent que ce qui regarde la gloire de votre Fils, qui mettent toute la leur à vous servir, et qui donneraient pour vous mille vies ? Je ne prétends pas néanmoins, Seigneur, que vous accordiez cette grâce pour l'amour de nous, je sais que nous ne la méritons pas, mais j'espère de l'obtenir en considération du sang et des mérites de votre Fils. Pourriez-vous bien, ô Dieu tout-puissant, oublier tant d'injures, tant d'outrages et tant de tourments qu'il a soufferts ? Et vos entrailles paternelles, toutes brûlantes d'amour, pourraient-elles bien permettre que ce que son amour a fait pour vous plaire en vous aimant, comme vous lui aviez ordonné, soit aussi méprisé qu'il l'est aujourd'hui, dans le très-saint Sacrement de l'Eucharistie, par ces malheureux hérétiques qui le chassent de chez lui en abattant les églises où on l'adore ? Que s'il avait manqué à quelque chose de ce qui était le plus capable de vous contenter, n'a-t-il pas accompli parfaitement tout ce

qui pouvait vous être agréable ? Ne suffit-il pas, mon Dieu, que, durant qu'il a été dans le monde, il n'ait pas eu où pouvoir reposer sa tête, et qu'il ait été accablé par tant de souffrances, sans qu'on lui ravisse maintenant les maisons où il reçoit ses amis, et où, connaissant leur faiblesse, il les nourrit et les fortifie par cette viande toute divine, pour les rendre capables de soutenir les travaux où ils se trouvent engagés pour votre service ? N'a-t-il pas suffisamment satisfait par sa mort au péché d'Adam ? Et faut-il donc que toutes les fois que nous péchons, ce très-doux et très-charitable agneau satisfasse encore pour nos offenses ? Ne le permettez pas, ô souverain monarque de l'univers ; apaisez votre colère ; détournez les yeux de nos crimes ; considérez le sang que votre divin Fils a répandu pour nous racheter ; ayez seulement égard à ses mérites et à ceux de la glorieuse Vierge sa mère, des martyrs et de tous les saints qui ont donné leur vie pour votre service. Mais hélas ! mon Seigneur, qui suis-je pour oser, au nom de tous, vous présenter cette requête ? Ah ! mes filles, quelle mauvaise médiatrice pour faire une telle demande pour vous et pour l'obtenir ! Ma témérité ne servira-t-elle pas plutôt d'un sujet très-juste pour augmenter l'indignation de ce redoutable et souverain juge dont j'implore la clémence ? Mais, Seigneur, puisque vous êtes un Dieu de miséricorde, ayez pitié de cette pauvre pécheresse, de ce ver de terre, et pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez pas mes péchés, considérez plutôt mes désirs et mes larmes que je répands en vous faisant cette prière : Je vous en conjure par vous-même, ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent ; secourez, Seigneur, votre Église ; arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté et faites luire votre lumière parmi ces ténèbres. »

Je vous demande, mes sœurs, pour l'amour de Jésus-Christ et comme une chose à quoi vous êtes obligées, de prier sa divine majesté pour cette pauvre et trop hardie pécheresse qui vous parle, afin qu'il lui plaise de me donner l'humilité qui m'est nécessaire. Quant aux rois et aux prélats de l'Église, et particulièrement notre évêque, je ne vous les recommande point, parce que je vous vois si

soigneuses de prier pour eux, que je ne crois pas qu'il en soit besoin. Mais, puisqu'on peut dire que celles qui viendront après nous seront saintes, si elles ont un saint évêque, comme cette grâce est si importante, demandez-la sans cesse à Notre-Seigneur. Que si vos désirs, vos oraisons, vos disciplines et vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets et les autres dont je vous ai parlé, sachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a ici assemblées.

CHAPITRE IV.

La Sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent s'entr'aimer, et éviter avec grand soin toutes singularités et partialités. De quelle manière on doit s'aimer. Des confesseurs, et qu'il en faut changer, lorsqu'on remarque en eux de la vanité.

DE L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.

Vous venez de voir, mes filles, combien grande est l'entreprise que nous prétendons exécuter ; car quelles devons-nous être pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu et des hommes ? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, et qu'il est besoin pour y réussir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts que nos œuvres y répondent ; car il y a sujet d'espérer que Notre-Seigneur exaucera nos prières, pourvu que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos constitutions et notre règle. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles, je vous demande seulement d'observer les choses auxquelles votre vocation et votre profession vous obligent, quoiqu'il y ait grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquitte.

La première règle nous ordonne de prier sans cesse, et comme ce précepte renferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement, nous ne manquerons ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels notre institut nous oblige, puisque vous savez que toutes ces choses contribuent à la perfection de

l'oraison, et que les délicatesses et la prière ne s'accordent point ensemble.

Vous avez désiré que je vous parle de l'oraison, et moi je vous demande, pour récompense de ce que je vais dire, non-seulement de le lire fort souvent, avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ai déjà dit.

Avant que d'en venir à l'intérieur, qui est l'oraison, je vous dirai certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent marcher dans ce chemin que, pourvu qu'ils les pratiquent, ils pourront s'avancer beaucoup dans le service de Dieu, quoiqu'ils ne soient pas fort contemplatifs ; au lieu que sans cela, non-seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompés s'ils croient l'être. Je prie Notre-Seigneur de me donner l'assistance dont j'ai besoin et de m'enseigner ce que j'ai à dire, afin qu'il réussisse à sa gloire.

Ne croyez pas, mes chères sœurs, que les choses auxquelles je prétends vous engager, soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses, si nous accomplissons celles que nos saints pères ont ordonnées et pratiquées, puisqu'en marchant par ce chemin, ils ont mérité le nom de saints, et que ce serait s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendrai seulement sur trois choses portées par nos constitutions, parce qu'il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder, pour jouir de cette paix extérieure et intérieure que Jésus-Christ nous a tant recommandée. La première est un amour sincère des uns envers les autres ; la seconde, un entier détachement de toutes les choses créées ; et la troisième, une véritable humilité, qui, bien que je la nomme la dernière, est la principale de toutes et embrasse les deux autres.

DE QUELLE MANIÈRE LES RELIGIEUSES SE DOIVENT AIMER.

Quant à la première, qui est de nous entr'aimer, elle est d'une grande conséquence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paraisse facile à ceux qui s'aiment, et qu'il faudrait qu'une

chose fût merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observait avec grand soin dans le monde, je crois qu'il servirait beaucoup pour en faire garder d'autres ; mais comme nous y manquons toujours en aimant trop ce qui doit être moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'être davantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement.

Il y en a qui s'imaginent que, parmi nous, l'excès ne peut en cela être dangereux ; il est néanmoins si préjudiciable et apporte tant d'imperfections avec lui, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux, qui le puissent croire ; car le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette grande affectation passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connaissent le danger, et savent que cette affection mal réglée affaiblit peu à peu la volonté, et l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt, à mon avis, chez les femmes que chez les hommes, et cause un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les sœurs, que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie, que l'on désire d'avoir quelque chose pour lui donner, que l'on cherche l'occasion de lui parler, sans avoir le plus souvent rien à lui dire, sinon qu'on l'aime, et autres choses impertinentes, plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si peu souvent que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je crois que le démon les fait naître pour former des ligues et des factions dans les monastères ; car quand on ne s'aime que pour servir sa divine majesté, les effets le font bientôt connaître, en ce qu'au lieu que les autres s'entraiment pour satisfaire leur passion, celles-ci cherchent, au contraire, dans l'affection qu'elles se portent, un remède pour vaincre leurs passions.

Quant à cette sorte d'amitié, je souhaiterais que, dans les grands monastères, il s'y en trouvât beaucoup ; car pour celui-ci où nous ne sommes et ne pouvons être que treize, toutes les sœurs doivent être amies, toutes se doivent chérir, toutes se doivent aimer ; et quelque

saintes qu'elles soient, je les conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, de se bien garder de ces singularités où je vois si peu de profit, puisque, entre les frères mêmes, c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils sont plus proches.

Croyez-moi, mes sœurs, quoique ce que je vous dis vous semble un peu rude, il conduit à une grande perfection ; il produit dans l'âme une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Que si notre inclination nous porte à, aimer plutôt une sœur que non pas une autre, ce qui pourrait arriver, puisque c'est un mouvement naturel qui souvent même nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites, quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de grâces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes filles, et les biens intérieurs ; ne négligeons aucun soin pour nous désaccoutumer de faire cas de ces biens extérieurs, et ne souffrons point que notre volonté soit esclave, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver, sans y penser, dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, qui pourrait nombrer combien de sottises et de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces faiblesses qui se trouvent dans les femmes, ni de les faire connaître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter en partie. J'avoue que j'ai été quelquefois épouvantée de les voir ; je dis de les voir, car par la miséricorde de Dieu, je n'y suis jamais guère tombée. Je les ai remarquées souvent, et je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monastères, ainsi que je l'ai vu en plusieurs, parce que je sais que rien n'est plus capable d'empêcher les religieuses d'arriver à une grande perfection, et que dans les supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces

partialités et de ces amitiés dangereuses aussitôt qu'elles commencent à naître ; mais il le faut faire avec adresse et avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remède pour cela de n'être ensemble qu'aux heures ordonnées, et de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparées, comme la règle le commande, et nous retirer chacune dans notre cellule. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastère, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lorsque l'on est seule. Outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui doit être le fondement de la conduite de cette maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées, nous ne saurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir.

Pour revenir, mes filles, à ce que je disais de nous entr'aimer, il me semble qu'il serait ridicule de vous le recommander, puisqu'il n'y a point de personnes si brutales qui, demeurant et communiquant toujours ensemble, n'ayant ni ne devant point avoir de conversations, d'entretiens et de divertissements avec les personnes de dehors, et ayant sujet de croire que Dieu aime les sœurs et qu'elles l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté pour l'amour de lui, puissent manquer de s'aimer les unes les autres, outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, et que j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle n'abandonnera jamais ce monastère.

Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous recommander beaucoup de vous entr'aimer en la manière que je viens de dire ; mais je veux vous représenter quel est cet amour si louable que je désire qui soit parmi nous, et par quelles marques nous pourrons connaître que nous aurons acquis cette vertu, qui doit être bien grande, puisque Notre-Seigneur l'a recommandée si expressément à ses apôtres. C'est de quoi je vais maintenant vous entretenir un peu, selon mon peu de capacité : que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez pas à ce que j'en écrirai, car peut-être ne sais-je pas ce que je dis.

Il y a deux sortes d'amour dont je vais parler : l'un est purement spirituel, ne paraissant rien en lui qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité et de la tendresse de notre nature ; l'autre est aussi spirituel ; mais notre sensualité et notre faiblesse s'y mêlent. C'est toutefois un bon amour, et qui semble légitime : tel est celui qui se voit entre les parents et les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier, et je veux maintenant parler de l'autre, qui est purement spirituel et sans aucun mélange de passion ; car s'il s'y en rencontrait, toute la spiritualité qui y paraîtrait s'évanouirait et deviendrait sensuelle, au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoique moins parfait, avec modération et avec prudence, tout y sera méritoire, et ce qui paraissait sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mêle quelquefois si subtilement, qu'il est difficile de la discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience, quand elles reconnaissent en lui beaucoup de vertu et de capacité pour les conduire. C'est ici que le démon les assiège d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquiéter et de les troubler, et surtout s'il voit que le confesseur les porte à une plus grande perfection ; car alors il les presse d'une telle sorte, qu'il les fait résoudre à quitter leur confesseur, et ne les laisse point en repos après même qu'elles en ont choisi un autre.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet état est de ne point s'appliquer à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car, si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'âme ? J'estime, au contraire, que c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable, lorsque l'on aime son confesseur, quand il est saint et spirituel, et que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu, notre faiblesse étant

telle que nous ne pourrions souvent, sans son aide, entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu.

Que si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, et qu'il peut arriver un très-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est la plus étroite. Or, comme il est difficile de connaître si le confesseur a toutes les bonnes qualités qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue et une grande circonspection. Le meilleur serait sans doute de faire qu'il ne s'aperçût point qu'on l'aime beaucoup, et de ne lui en parler jamais. Mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empêcher, que l'on ne sait comment s'en défendre ; car il fait croire à ces personnes que c'est à quoi toute leur confession se réduit principalement, et qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoi je voudrais qu'elles crussent que cela n'est rien, et n'en tinsent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre, si elles connaissent que tous les discours de leur confesseur ne tendent qu'à leur salut, qu'il craint beaucoup Dieu, et n'a point de vanité ; ce qui est très-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soi-même. Car, en ce cas, quelques tentations que leur donne la crainte de trop aimer, au lieu de s'en inquiéter, il faut qu'elles les méprisent et en détournent leur vue, puisque c'est le vrai moyen de faire que le démon se lasse de les persécuter et se retire.

Mais, si elles remarquent que le confesseur les conduise en quelque chose par un esprit de vanité, tout le reste doit alors leur être suspect, et quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens, il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui, mais qu'elles se retirent après s'être confessées en peu de paroles. Le plus sûr, dans ces rencontres, sera de dire à la prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer comme étant le remède le plus certain, si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions et autres semblables, qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le démon, et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme

savant et habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité), de se confesser à lui et de suivre ses avis, puisque, si on ne cherchait point de remède à un si grand mal, on pourrait tomber dans de grandes fautes ; car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettrait pas si l'on agissait avec conseil, principalement en ce qui regarde la manière de se conduire envers le prochain pour ne lui point faire de tort ? Il faut donc nécessairement, dans ces rencontres, travailler à trouver quelque remède, puisque, quand le démon commence à nous attaquer de ce côté-là, il fait en peu de temps de grands progrès, si l'on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, et si, comme je l'espère de la miséricorde de Notre-Seigneur, ces âmes sont disposées à ne rien négliger de tout ce qui est en leur pouvoir pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devraient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considérez, mes filles, de quelle importance vous est cet avis, puisque ce n'est pas seulement une chose périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, et travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison puissent affectionner d'autres que de grands serviteurs de Dieu ; car autrement elles ne seraient ni des âmes d'oraison, ni des âmes qui tendissent à une perfection telle que je prétends que soit la vôtre, puisque si elles voyaient qu'un confesseur n'entendît pas leur langage, et qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu, il leur serait impossible de l'aimer, parce qu'il leur serait entièrement dissemblable. Que s'il était comme elles dans la piété, il faudrait qu'il fût bien simple et peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée, et si peu exposée aux occasions qui l'auraient pu faire naître, et pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même, et inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là, comme je l'ai dit, tout le mal ou au moins le plus

grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées. C'est celui qui s'y découvre le plus tard, et qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sache la cause, parce que si le confesseur lui-même étant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le monastère, comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met guère en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu, par son intime bonté, de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand, qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les religieuses lorsqu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur confesseur ; et que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne savent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celui qui devrait y remédier est celui-là même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Combien il importe que les confesseurs soient savants. En quels cas on peut changer, et de l'autorité des supérieurs.

Je prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve, dans un monastère d'une si étroite clôture, ces troubles d'esprit et ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Que si la prieure et le confesseur sont bien ensemble, et qu'ainsi on n'ose rien dire, ni à elle de ce qui le touche, ni à lui de ce qui la regarde, ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des péchés fort importants, par la crainte de ce trouble et de cette inquiétude où l'on s'engagerait en les disant. O mon Dieu, mon Sauveur, quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen ; et que cette dangereuse retenue et ce malheureux point d'honneur coûtent cher ! Car, par la fausse créance qu'il y va de la réputation du monastère de n'avoir qu'un confesseur, cet esprit infernal met ces pauvres filles

dans une gêne d'esprit où il ne pourrait par d'autres voies les faire tomber. Ainsi, si elles demandent d'aller à un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison ; et quand celui qu'elles désirent serait un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même ordre, on s'imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'ordre.

Louez extrêmement Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte ; puisqu'encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de confesseurs, vous pouvez, outre les ordinaires, en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande, au nom de Notre-Seigneur, à celle qui sera supérieure, de tâcher toujours d'obtenir de l'évêque ou du provincial, pour elle et ses religieuses, cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paraisse spirituel, et qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumières en toutes choses, et il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble et savantes et spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes sœurs, que plus Notre-Seigneur vous fera de grâces dans l'oraison, et plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions et vos prières.

Vous savez déjà que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent, mais c'est une erreur ; car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avait fait tout son cours de théologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient point considérables. Il n'avait point toutefois intention de me tromper, ni sujet de le vouloir, et il n'y aurait rien gagné : mais il n'en savait pas davantage ; et la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

Cette véritable connaissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loi de Dieu, nous importe de tout. C'est le fondement solide de l'oraison, et quand il manque, on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine ; et si votre confesseur n'a ces qualités, tâchez de temps en temps d'aller à un autre. Que si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession de l'état de votre conscience avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis, quand bien même votre confesseur aurait de l'esprit et serait savant, parce qu'il se pourrait faire qu'il se tromperait, et qu'il serait très-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours néanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance ; car à toutes choses il y a remède. Et puisqu'une âme est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu, que ne doit-on pas faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs âmes ?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. Je la conjure, encore une fois, que puisqu'on ne cherche d'autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'âme, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Car, comme il y a plusieurs chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le confesseur en ignore quelques-uns. Et pourvu, mes filles, que vous soyez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leurs conseils. Ce même Père céleste qui vous donne la nourriture nécessaire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté, d'éclairer votre-âme, pour remédier à ce mal qui est celui de tous que je crains le plus. Et quand il arriverait que le démon tenterait le confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce confesseur verrait que

d'autres vous parleraient, il prendrait garde de plus près à lui, et serait plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espère en la miséricorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable, il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère : et ainsi je demande, au nom de Notre-Seigneur, à l'évêque ou au supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux sœurs cette liberté, et que, s'il se rencontre dans cette ville des personnes savantes et vertueuses, ce qui est facile à savoir dans un lieu aussi petit qu'est celui-ci, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoiqu'elles ne manquent pas d'un confesseur ordinaire. Je sais que cela est à propos pour plusieurs raisons, et que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand et aussi irrémédiable que serait celui d'être cause, en leur refusant cette grâce, qu'elles retinssent sur leur conscience des péchés qu'elles ne pourraient se résoudre de découvrir. Car les maisons religieuses ont cela de propre que le bien s'y perd promptement si on ne le conserve avec grand soin, au lieu que quand le mal s'y glisse une fois il est très-difficile d'y remédier, la coutume dans tout ce qui va au relâchement se tournant bientôt en habitude. Je ne vous dis rien en ceci que je n'aie vu, que je n'aie remarqué, et dont je n'aie conféré avec des personnes doctes et saintes, qui ont fort considéré ce qui était le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette maison.

DE L'AUTORITÉ DES SUPÉRIEURS.

Entre les inconvénients qui peuvent arriver, comme il s'en rencontre toujours partout durant cette vie, il me semble que le moindre est qu'il n'y ait point de vicaire ni de confesseur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander et de sortir, mais seulement de veiller et de prendre garde à ce que la maison soit dans le recueillement, que toutes choses s'y fassent avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu, afin que s'il trouve que l'on y manque, il en informe l'évêque ; mais qu'il ne soit pas supérieur. C'est ce qui s'observe maintenant ici,

non par mon seul avis, mais par celui de monseigneur dom Alvarez de Mendoce, maintenant notre évêque et sous la conduite duquel nous sommes, personne de très-grande naissance, grand serviteur de Dieu, très-affectionné à toutes les religions et à toutes les choses de piété, et qui se porte avec une inclination très-particulière à favoriser cette maison, qui, pour plusieurs raisons, n'est point encore soumise à l'ordre, ayant fait assembler sur ce sujet des hommes savants, spirituels et de grande expérience. Ils résolurent ce que j'ai dit ensuite de beaucoup de prières de plusieurs personnes, auxquelles, toute misérable que je suis, je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieures se conforment à cet avis, puisque c'est celui auquel tant de gens de bien se sont portés, après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumière nécessaire pour connaître ce qui serait meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusqu'ici ; et je le prie de faire que cela continue toujours, pourvu que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu, et pour ceux qui peuvent contribuer à notre salut.

Quoique j'aie fait une grande digression, ce que j'ai dit est si important, que ceux qui en comprendront bien la conséquence ne m'en blâmeront pas, j'en suis assurée.

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI EST TOUT SPIRITUEL.

Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est seulement pas permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons. Je dis qu'il est purement spirituel, et cependant je doute si je dois le nommer ainsi. Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ai que peu d'entre vous le possèdent ; et s'il y en a quelqu'une que Notre-Seigneur favorise d'une telle grâce, elle l'en doit beaucoup louer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une très-grande perfection. Je veux néanmoins vous en

dire quelque chose qui pourra peut-être servir, à cause que ceux qui désirent d'acquérir la vertu s'y affectionnent lorsqu'on l'expose devant leurs yeux. J'avoue que je ne sais comment je m'engage à parler de ce sujet, dans la créance que j'ai de ne pas bien discerner ni ce qui est spirituel, ni quand la sensualité s'y mêle. Dieu veuille, s'il lui plaît, me le faire connaître, et me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin sans savoir ce que l'on dit ; car quelquefois je n'entends pas moi-même ce que je dis, et Dieu fait pourtant que je dis bien. D'autres fois ce que je dis est impertinent, et c'est ce qui m'est le plus ordinaire.

Il me semble que lorsque Dieu fait connaître clairement à une personne ce que c'est que ce monde, qu'il y a un autre monde, la différence qu'il se trouve entre eux, que l'un passe comme un songe, et que l'autre est éternel ; ce que c'est que la créature, quel bonheur c'est d'aimer l'un, et quel malheur c'est d'aimer l'autre, il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connaît toutes ces vérités et plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison, et qu'elle le connaît par expérience et par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seulement et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière tout autre que nous, qui ne sommes pas encore arrivées à cet état.

Il vous paraîtra peut-être, mes sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, et que le sachant aussi bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Que si vous le savez en effet, vous savez donc que je ne mens pas, lorsque je dis que ceux à qui Dieu a fait cette grâce, et à qui il donne cet amour, sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques grâces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux, et nous donnent sujet de louer celui qui, en les créant, les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas, de telle sorte que cela passe jusqu'à y attacher leur affection, parce qu'il

leur semble que ce serait aimer une chose de néant, et comme embrasser une ombre ; ce qui leur donnerait une si grande confusion, qu'elles ne pourraient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

N'AIMER QUE CEUX QUI SAVENT CONTRIBUER À NOTRE SALUT.

Vous me direz peut-être que ces personnes ne savent pas ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réponds qu'au moins se soucient-elles peu d'être aimées ; et quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plus tôt en elles-mêmes, qu'elles connaissent que ce n'est qu'une folie, excepté aux yeux de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine ; toutes les affections les lassent et les ennuient, parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, et qu'elles seraient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en savoir gré, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment ; car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont Notre-Seigneur est chargé, parce que ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles, et en le priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchait point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir d'être aimé, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux qui peuvent nous aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir, au contraire, ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on pourrait leur faire, et toute la satisfaction qu'on leur pourrait donner dans le monde, leur âme étant disposée de telle sorte, que quand, pour parler ainsi, elles le voudraient, elles n'en sauraient trouver qu'en Dieu et dans les entretiens dont lui seul est

tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourraient retirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être, et sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mêmes de la peine où elles étaient autrefois de savoir si l'on récompensait leur affection par une égale affection. Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête et permis, de vouloir qu'on nous aime quand nous aimons ; mais, lorsqu'on nous a payées en cette monnaie, qui nous paraissait si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte ; car, quoique l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste ? C'est ce qui me fait dire que ces grandes âmes ne se soucient pas plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut et dont encore elles ne sont bien aises d'être aimées qu'à cause qu'elles savent que le naturel de l'homme est de se lasser bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien, sinon Dieu, je vous réponds qu'elles aiment aussi leur prochain, et d'un amour plus véritable et plus utile, et même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour, et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez à quoi ces personnes peuvent donc s'affectionner, si elles n'aiment pas ce qu'elles voient, je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent ; mais les choses qu'elles voient et qu'elles entendent sont permanentes et passagères. Ainsi, sans s'arrêter au corps, elles attachent les yeux sur les âmes, pour connaître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé, et quand elles n'y remarqueraient que quelque disposition au bien qui leur donne sujet de croire que, pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, et il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à faire leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les aimer ; ce qui leur serait

impossible si elles n'avaient de la vertu et n'aimaient beaucoup Dieu. Je dis impossible, car encore que ces personnes aient un ardent amour pour elles, qu'elles les comblent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, et que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature, ces âmes saintes ne sauraient se résoudre, par ces seules considérations, à les aimer d'un amour ferme et durable. Elles connaissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentiments différents des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne saurait durer, parce que n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandements, il faut, de nécessité, qu'elle se termine avec la vie, et qu'en se séparant par la mort, l'un aille d'un côté, et l'autre d'un autre.

Ainsi, l'âme à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui, étant enchantés des plaisirs, des honneurs et des richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leur malheureux divertissement. Si donc ces âmes parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer, sachant, comme je l'ai dit, que si elles aimaient d'une autre sorte, cette amitié ne durerait pas, et leur serait préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles, et elles donneraient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble notre bien et l'exemple du parfait amour !

CHAPITRE VII.

Des qualités admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les faiblesses d'autrui. Divers avis touchant la manière dont les religieuses doivent se conduire, et avec quelle

promptitude et sévérité il faut réprimer les désirs d'honneur et de préférence.

DE L'AMOUR SPIRITUEL QU'ON A POUR LES ÂMES.

C'est une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une âme : que de larmes il fait répandre ! que de pénitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soins il fait prendre de la recommander aux prières des gens de bien ! Quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ! quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas ! Que si, après s'être avancée, elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie ; on perd l'appétit et le sommeil ; on est dans une peine continuelle, on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde, et ne se sépare de nous pour jamais. Car, pour la mort du corps, ces personnes embrasées de la charité ne la considèrent point, tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend et ne désire que de voir cette âme devenir riche des biens du ciel.

C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour, et non pas ces malheureux amours du monde, par lesquels je n'entends point ces amours criminels et impudiques dont le nom seul nous doit faire horreur. Car pourquoi me tourmenterais-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, et dont le moindre mal est si grand, qu'on ne saurait trop l'exagérer ? Nous ne devons jamais, mes sœurs, proférer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence, cela ne pouvant jamais nous servir et nous pouvant beaucoup nuire ; mais j'entends parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, et de celui que nous avons pour nos parents et pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle

de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête, que notre âme n'en soit touchée de douleur ; elle ne peut souffrir la moindre peine, sans que nous ne perdions presque patience ; et ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même de cet autre amour qui est tout de charité ; car encore que notre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussitôt à notre secours, et nous fait considérer s'ils sont utiles à son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, et de quelle manière elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances lui acquièrent des mérites et lui profitent. Que si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avait se change en consolation et en joie, quoique l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimerait mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pouvait, en souffrant pour elle, lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance ; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble, ni inquiétude.

Je redis encore qu'il semble que l'amour de ces saintes âmes imite celui que Jésus, le grand modèle du parfait amour, nous a porté, puisqu'elles voudraient pouvoir prendre pour elles toutes ces peines, et que ces personnes en profitassent sans les souffrir. Ce qui rend leur amitié si avantageuse, que ceux qui ont le bonheur d'y avoir part ont sujet d'y croire, ou qu'elles cesseront de les aimer de la sorte, ou qu'elles obtiendront de Notre-Seigneur qu'il les suive dans le chemin qui les mené au ciel, ainsi que sainte Monique obtint de lui cette grâce pour saint Augustin, son fils.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes, si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre : ainsi elles n'y manquent jamais, tant elles désirent de les voir devenir riches en vertus. Combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoique elles soient si peu occupées du soin de toutes les choses du monde ! Et elles ne sauraient faire autrement ; elles ne savent ni déguiser ni flatter ; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la

continuation de leurs défauts.

Ainsi, cette affection produit entre eux une guerre continuelle ; car bien que ces âmes vraiment charitables, et détachées de toutes les choses de la terre, ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées : elles voient en elles jusqu'aux moindres atomes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire, et portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour que Dieu leur a donné leur connaissance !

O mon Seigneur et mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les monarques de la terre ; et certes avec raison, puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maîtres du monde, en nous assujettissant tout ce qui est dans le monde.

Lorsque vous rencontrerez, mes sœurs, quelques-unes de ces âmes, il n'y a point de soin que la supérieure ne doive apporter pour faire qu'elles traitent avec vous ; et ne craignez pas de les trop aimer si elles sont telles que je dis ; mais il y en a peu de la sorte, et quand il s'en trouve quelques unes, la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connaisse.

Je prévois que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, et que Dieu nous doit suffire : je vous assure, au contraire, que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sais par expérience l'avantage que l'on en reçoit, et je dois, après Dieu, à de semblables personnes la grâce qu'il m'a faite de ne pas tomber dans l'enfer ; car je n'ai jamais été sans un extrême désir qu'ils me recommandassent à Notre-Seigneur, et je les en priais toujours avec instance.

Mais il faut revenir à mon sujet. Cette, manière d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions ; et quoique d'abord elle ne soit pas si parfaite, Notre-Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces, Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse, elle ne saurait faire de mauvais effet, pourvu qu'elle ne soit qu'en général. Il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmités des sœurs, quoique petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort légère donne autant de peine à une personne qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont faibles ; et si vous vous rencontrez être plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même vous en étonner, puisque le diable a peut-être fait de plus grands efforts contre elle que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si Notre-Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paraissent pas légères à d'autres ?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent, auquel Dieu par sa grâce, et peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes, mais selon le temps où nous avons été les plus lâches et les plus faibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de notre prochain, quelque petits qu'ils soient ; et il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ai parlé, parce que les désirs qu'elles ont de souffrir leur fait estimer les souffrances peu considérables ; au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles étaient encore faibles, et reconnaître que leur force vient de Dieu seul, et non d'elles-mêmes, puisque autrement le démon pourrait refroidir en elles la charité envers le prochain, et leur faire prendre pour perfection ce qui en effet serait une faute.

Vous voyez par là, mes filles, qu'il faut continuellement veiller

et se tenir sur ses gardes, puisque cet ennemi de notre salut ne s'endort jamais ; et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres, parce que n'osant pas les tenter grossièrement, il emploie contre elles tant d'artifices que, à moins d'être dans un soin continuel de s'en garantir, elles ne découvrent le péril qu'après y être tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toujours veiller et prier, puisque l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embûches de cet esprit de ténèbres et le mettre en fuite.

Lorsque dans le besoin de faire la récréation, les sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-y gaiement pendant tout le temps qu'elle doit durer, quoique vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que, pourvu que vous vous conduisiez sagement et avec une bonne intention, tout deviendra un parfait amour. Je voulais traiter de celui qui ne l'est pas ; mais il n'est pas à propos que nous l'ayons dans cette maison, puisque, si c'est pour en faire un bon usage, il faut, comme je l'ai dit, le ramener à son principe, qui est l'amour parfait. Ainsi, quoique j'eusse dessein d'en beaucoup parler, il me semble, après y avoir bien pensé, que, vu la manière dont nous vivons, il doit être banni d'entre nous. Je n'en dirai donc pas davantage, et j'espère, avec la grâce de Nôtre-Seigneur, que nous ne nous porterons, dans ce monastère, à ne nous aimer qu'en cette manière, puisque c'est sans doute la plus pure, quoique nous ne le fassions pas peut-être avec toute la perfection que l'on pourrait désirer.

J'approuve fort que vous ayez compassion des infirmités les unes des autres ; mais prenez garde que ce soit avec la discrétion nécessaire, et sans manquer à l'obéissance.

DIVERS EXCELLENTS AVIS.

Quoique ce que la supérieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-même, et avec humilité, parce que, si vous en usiez autrement, vous nuiriez beaucoup à toutes vos sœurs.

Il importe de savoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, et en quoi l'on doit avoir compassion de ses sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire, si elles sont manifestes ; et l'on ne saurait mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte, qu'en les souffrant et ne s'en étonnant pas ; ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres, qui, bien que vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, et tâcher de pratiquer avec une grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles ; elles ne les comprendraient peut-être pas bien, ou elles ne leur profiteraient pas, non plus que d'autres châtimens dont on pourrait se servir pour les corriger ; au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit briller dans les autres, fait une si forte impression dans l'esprit, qu'il est difficile qu'elle s'en efface : cet avis est si utile, que l'on ne saurait trop s'en souvenir.

Oh ! que l'amitié d'une religieuse qui profite à toutes ses sœurs, en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avançant sans cesse dans la vertu, et en observant la règle avec une grande perfection, est une amitié véritable et avantageuse ! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use et dont on ne doit jamais user en cette maison : Ma vie, mon âme, mon bien, et autres semblables. Il faut les réserver pour votre divin époux. Vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul, qu'elles vous seront nécessaires, et elles ne lui seront pas désagréables ; au lieu, que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendraient pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui, et qu'ainsi c'est le seul usage que vous devez en faire. Je sais que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes, mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit ; je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts ; et si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que Notre-Seigneur vous rendra si fortes, que les hommes s'en étonneront ; car cela n'est-il pas facile à celui qui nous a

tous tirés du néant ?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastère, en s'en chargeant au lieu d'elles, et de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

QUE LA DIVISION EST UNE PESTE DANS LES MONASTÈRES.

Ces pratiques, outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix et à la conformité qui doit être entre les sœurs, ainsi que, par la miséricorde de Dieu, nous le connaissons par expérience. Je prie sa divine majesté que cela aille toujours croissant ; ce serait une chose bien terrible si le contraire arrivait ; car qu'y aurait-il de plus déplorable qu'étant en si petit nombre, nous ne fussions très-unies ? Ne le permettez pas, mon Dieu ! et comment un si grand malheur pourrait-il nous arriver sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison ?

S'il échappait quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vît quelque parti se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointillé d'honneur, il faut y remédier à l'heure même, et faire beaucoup de prières. J'avoue que je ne saurais écrire ceci sans que la pensée que cela pourrait arriver un jour me touche si sensiblement, que je sens, ce me semble, mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puissent se glisser dans les monastères.

Que si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes sœurs, pour perdues ; croyez que vous avez chassé votre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez, en quelque sorte, d'en aller chercher une autre. Implorez son secours par vos cris et par vos gémissements ; travaillez de tout votre pouvoir pour trouver quelque remède à un si grand mal ; et si vos confessions et vos communions fréquentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure, au nom de Dieu, la prieure de prendre extrêmement garde à n'y point donner lieu, et de travailler

avec grand soin à arrêter, dès le commencement, ce désordre ; car si l'on n'y remédie d'abord, il deviendra sans remède.

Quant à celle qui sera cause du trouble, il faut la renvoyer en un autre monastère, et Dieu sans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste ; il faut couper les rameaux de cette plante vénéneuse, et si cela ne suffit pas, il faut en arracher les racines. Que si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut la renfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puisqu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité, que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. Oh ! que ce mal est effroyable ! Dieu nous garde, s'il lui plaît, d'être jamais dans un monastère où il ait pu se glisser. J'aimerais beaucoup mieux voir le feu réduire en cendres celui-ci, et nous y consumer toutes.

Mais parce que je me propose de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en dirai pas davantage maintenant, et je me contenterai d'ajouter qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé, j'aime mieux que vous l'ayez, pourvu que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie Notre-Seigneur, par son extrême bonté, de ne le point permettre jamais ; et vous lui devez fortement demander, mes sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puisque lui seul nous peut faire cette grâce.

CHAPITRE VIII.

Qu'il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De t'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de ta Sainte à ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point être attachée à ses parents.

DU BESOIN DE NE S'ATTACHER QU'À DIEU.

Je viens maintenant au détachement dans lequel nous devons être, et qui est de la dernière importance, s'il est parfait. Oui, je le

redis encore, il importe de tout, s'il est parfait ; car, lorsque nous ne nous attachons qu'à notre seul Créateur, et ne considérons que comme un néant toutes les choses créées, sa souveraine majesté remplit notre âme de tant de vertus, que, pourvu qu'en travaillant de tout notre pouvoir, nous nous avançons peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combattre, parce que Notre-Seigneur s'armera pour notre défense contre les démons et contre le monde.

Croyez-vous, mes filles, que ce soit un bien peu considérable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celui de nous donner entièrement à Dieu, sans division et sans partage, puisque tous les biens sont en lui comme dans leur source ? Rendons-lui mille grâces, mes sœurs, de ce qu'il lui a plu de nous rassembler et nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoi vous dire ceci, puisqu'il n'y en a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, et qu'étant si important d'être détachée de tout, je me vois si éloignée de l'être autant que je le souhaiterais, et que je comprends qu'on le doit être ? Je pourrais dire la même chose de toutes les vertus dont je parle dans ce discours, puisqu'il est plus difficile de les pratiquer que de les écrire, et que même je m'acquitte mal de cette dernière chose, parce qu'il n'y a quelquefois que l'expérience qui puisse en faire bien parler.

Ainsi, s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se connaissant par leurs contraires, j'ai appris à connaître ces vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires.

DU BONHEUR DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

Quant à ce qui est de l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de toutes choses dans cette retraite ; et il semble que Notre-Seigneur, en nous y amenant, ait voulu nous séparer de tout en cette manière pour lever les obstacles qui pourraient nous empêcher de nous approcher de lui. « O mon Seigneur et mon maître ! comment ai-je pu, en mon particulier, et comment avons-nous pu toutes mériter une si grande faveur que celle que vous nous

avez faite de daigner nous chercher et nous choisir parmi tant d'autres, pour vous communiquer si particulièrement à nous ? Plaise à votre divine bonté que nous ne nous rendions pas indignes, par notre faute, d'une telle grâce ! » Je vous conjure, mes filles, au nom du Dieu tout-puissant, de songer à l'extrême obligation que nous lui avons de nous avoir amenées en cette maison : que chacune de vous rentre en elle-même pour bien la considérer, et se mettre devant les yeux que les douze seulement qu'il a plu à sa haute majesté d'assembler ici, elle a le bonheur d'en être une. Hélas ! combien y en a-t-il de meilleures que moi, qui auraient reçu avec une incroyable joie la place qu'il lui a plu de m'y donner, quoique j'en fusse si indigne ! Soyez béni, mon Sauveur, et que les anges et toutes les créatures vous louent de cette faveur que je ne puis assez reconnaître, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appelée à la religion est si grande. Mais comme j'ai très-mal répondu à une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, Seigneur, me laisser plus longtemps, sur ma foi, dans un monastère où, entre ce grand nombre de religieuses qu'il y avait, il s'en trouvait tant de vertueuses, parmi lesquelles on n'aurait pu connaître le dérèglement de ma vie, que j'aurais caché moi-même, comme j'ai fait durant tant d'années. Ainsi, mon Dieu, vous m'avez amenée dans cette maison, où n'y ayant qu'un si petit nombre de personnes, il est comme impossible que mes défauts ne soient pas connus ; et pour m'engager à veiller davantage sur moi-même, vous m'ôtez toutes les occasions qui seraient capables de m'en empêcher. Je confesse donc, ô mon Créateur, qu'il ne me reste maintenant aucune excuse, et que j'ai plus besoin que jamais de votre miséricorde pour obtenir le pardon de mes offenses.

DU DÉTACHEMENT DES PARENTS.

Je conjure celles qui jugeront ne pouvoir observer ce qui se pratique parmi nous de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres monastères où Dieu est servi, et où elles peuvent aller, sans troubler ce petit nombre qu'il lui a plu de rassembler en cette maison. On permet ailleurs aux religieuses de se consoler avec leurs parents ;

mais ici on ne parle pas à ses parents, si ce n'est pour les consoler eux-mêmes. Toute religieuse qui désire voir ces proches pour sa propre consolation, et qui la seconde fois qu'elle leur parle ne se lasse pas de les voir, à moins qu'ils soient dans la piété, doit se réputer imparfaite, et croire qu'elle n'est point détachée. Son âme est malade ; elle ne jouira point de la liberté de l'esprit ; elle n'aura point de paix véritable, et elle a besoin d'un médecin. Que si elle ne renonce à cette attache, et ne se guérit pas de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est pas propre à demeurer dans ce monastère. Le meilleur remède de ce mal est, à mon avis, de ne point voir ses parents jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, et qu'elle ait obtenu de Dieu cette grâce, après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce lui est une peine et comme une croix que de les voir, qu'elle les voie quelquefois, j'y consens, afin de leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profilera sans doute, sans se nuire à elle-même. Mais si elle les aime, si elle s'afflige beaucoup de leurs peines, et si elle écoute volontiers ce qui se passe à leur sujet dans le monde, elle doit croire qu'elle leur sera utile, et se fera beaucoup tort à elle-même.

CHAPITRE IX

Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches, et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu nous donne que l'on n'en reçoit de ses parents.

DU DÉTACHEMENT DES PARENTS.

Si nous, qui sommes religieuses, savions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions-nous pas ! J'avoue que je ne comprends pas, laissant même à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour notre consolation et notre repos, puisque, ne pouvant ni ne nous étant permis de prendre part à leurs plaisirs, nous ne saurions que sentir leurs déplaisirs, et répandre peut-être plus de larmes sur leurs peines qu'ils n'en répandent quelquefois

eux-mêmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces religieuses que, si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Vous êtes, mes sœurs, bien délivrées de cette crainte dans ce monastère, puisque vous n'avez rien qu'en commun, et qu'ainsi, ne pouvant recevoir d'aumône qui ne soit pour toute la communauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la complaisance pour ses parents, et ne peut douter que Dieu ne nous assiste toutes en général, et ne pourvoie à tous vos besoins.

Je ne saurais penser, sans étonnement, au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches. Il est tel, que je doute qu'on le puisse croire si on ne l'a éprouvé ; et je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de notre état, qui nous oblige de nous en séparer, paraît aujourd'hui si effacée dans la plupart des maisons religieuses, qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je ne sais pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le principal, qui est nos parents. Cela est venu jusqu'à un tel point, que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches ; et l'on veut même prouver, par des raisons, que c'est un défaut de ne pas converser souvent avec eux. Mais, mes filles, ce que nous devons faire, en cette maison, après nous être acquittées des devoirs dont je vous ai parlé, et qui regarde l'Église, c'est de recommander beaucoup nos parents à Dieu, et d'effacer ensuite le plus que nous pourrons de notre mémoire ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher notre affection, plutôt qu'aux autres personnes. Mes parents m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disaient, et je les aimais d'une manière qui ne leur permettait de m'oublier. Mais j'ai éprouvé, en moi-même et en d'autres, qu'excepté les pères et les mères, que l'on voit rarement abandonner leur enfants, et dont, ainsi que de nos frères et de nos sœurs, il n'est pas juste de nous éloigner lorsqu'ils ont besoin de consolation, et que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement ; j'ai éprouvé, dis-je,

lorsque je me suis vue dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance, et je n'ai eu du secours que des personnes qui faisaient profession d'être à Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parents : je le sais par expérience ; et pourvu que vous demeuriez fermes dans cette résolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à votre céleste époux, qui est votre ami le plus véritable, vous vous trouverez bientôt délivrées de cette attache à vos parents.

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de Notre-Seigneur, que non pas en tous vos parents. Ils ne vous manqueront jamais, et lorsque vous y penserez le moins, vous trouverez en eux et des pères et des frères. Comme ils espèrent en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui : au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par notre pauvreté de la leur donner, et que nous leur sommes entièrement inutiles, se lassent bientôt de nous assister. Je sais que cela n'est pas général, mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriverait tant de maux, qu'il faudrait m'engager dans un grand discours pour vous les représenter ; mais, puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous ai dit. Que, si toute imparfaite que je suis, j'ai vu si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligents et plus vertueux que moi.

Les saints nous conseillent de fuir le monde ; eh ! qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit très-utile ? Croyez-moi, comme je vous l'ai déjà dit, rien ne nous y attache tant que nos parents, et rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur pays font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de

leurs proches ; car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une présence corporelle, mais à s'unir de tout son corps et de toute son âme à Jésus-Christ, parce que trouvant tout en lui, on n'a pas peine à tout oublier pour l'amour de lui, quoique la séparation de nos proches soit toujours fort avantageuse, jusqu'à ce que nous connaissions cette vérité. Mais alors Notre-Seigneur, pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnait auparavant du plaisir, permettra peut-être que nous serons obligées de converser avec nos parents.

CHAPITRE X.

Qu'il ne s'agit pas de se détacher de ses proches, si on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire.

Lorsque nous serons ainsi détachées du monde et de nos parents, et que nous vivrons renfermées dans un monastère en la manière que nous avons dite, il semblera peut-être que tout sera fait et qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O mes sœurs ! n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous feriez comme celui qui va se coucher sans crainte, après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les aurait dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques, et comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs et secrets, et que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui, nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres, peut nous faire prendre notre vol vers notre céleste Créateur.

Il sera fort utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher notre affection de ces choses passagères, pour l'attacher à ce qui subsistera

éternellement. Car bien que ce moyen semble faible, il ne laisse pas de fortifier beaucoup notre âme en faisant, dans les moindres choses, que lorsque nous nous apercevons que notre inclination nous y porte, nous prenons un extrême soin d'en retirer notre pensée pour la tourner toute vers Dieu, en quoi sa majesté nous assiste. Que nous lui sommes obligées, en cette maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections, nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand et intime amour que nous nous portons fait que rien ne nous paraît si rude que cette séparation de nous-mêmes, et cette guerre que nous nous faisons par une mortification continuelle.

DE L'HUMILITÉ JOINTE À LA MORTIFICATION, ET AU DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME.

C'est ici que la véritable humilité peut trouver sa place, car il me semble que cette vertu et celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie : ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer ; et au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parents, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, et de ne jamais les perdre de vue.

O souveraines vertus, reines du monde et chères amies de Notre-Seigneur, vous qui dominez sur toutes les choses créées, et nous délivrez de toutes embûches du démon, celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier et tous ses attraits, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le royaume du ciel lui appartient. Que pourrait-il craindre, puisqu'il compte pour rien de tout perdre, et ne compte pas même cette perte pour une perte ? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu, et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les aperçoit point, ni ne peut croire de les avoir, quoi qu'on puisse lui dire pour le lui persuader ; et il les estime tant, qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir et s'y perfectionner de plus en plus. Or, quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veulent pas être

estimés tels qu'ils sont en effet, ils se font connaître, contre leur intention, et l'on ne saurait traiter avec eux sans s'en apercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le roi de la gloire, et qu'il a fait voir par ses souffrances jusques à quel point il les estime ? C'est donc ici, mes filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Egypte, puisqu'en possédant ces deux vertus, elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus âpres et les plus amères au goût du monde.

Ce que nous devons premièrement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de notre corps : en quoi il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises et leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre, aussi bien aux religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette maison cela ne se remarque guère dans les actions ; mais je voudrais que l'on n'en eût pas même le désir. Faites état, mes sœurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour Jésus-Christ, et non pas d'y vivre à votre aise pour pouvoir servir Jésus-Christ, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la règle. Ainsi, l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avoue ne comprendre pas pourquoi nous sommes donc venues ici. Et en vérité, il n'y a pas sujet d'appréhender que la discrétion nous manque en ce point. Ce serait une grande merveille si cela arrivait ; car nos confesseurs craignent aussitôt que nous ne nous fassions mourir par des pénitences excessives, et nous avons par nous-mêmes une telle répugnance à ce manquement de discrétion,

que plutôt à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste ! Je sais que celles qui pratiquent fidèlement ces pénitences austères n'en demeureront pas d'accord, et répondront peut-être que je juge des autres par moi-même. Je confesse qu'il est vrai ; mais il y en a plus, si je ne me trompe, qui me ressemblent dans ma faiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je crois les autres aussi faibles que je le suis. C'est pour cette raison, à mon avis, que Notre-Seigneur permet que nous soyons si malsaines, et je considère comme une grande miséricorde qu'il m'a faite, de l'être. Comme il voit que je prendrais tant de soin de me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES

C'est une chose singulière de voir les tourments que quelques-uns se donnent sans que personne les y oblige. Il leur vient quelquefois un caprice de faire des pénitences dérégées et indiscrètes, qui durent environ deux jours, et le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, et qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé. Nous ne nous imaginons pas plus tôt d'avoir mal à la tête, que nous cessons d'aller au chœur, quoiqu'en y allant nous n'en fussions pas malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller parce que nous avons mal à la tête ; un autre jour, parce que nous y avons eu mal ; et deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons, après cela, inventer, selon notre fantaisie, des pénitences, qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois même, l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite, nous croyons devoir être déchargées de tout, et satisfaire à notre devoir, pourvu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoi la prière vous

donne donc cette permission. Je réponds que si elle pouvait voir le fond de votre cœur, elle ne vous la donnerait peut-être pas. Mais comme vous lui représentez qu'il y a de la nécessité, et ne manquez ni d'un médecin qui confirme ce que vous dites, ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle, quoique la pauvre mère juge qu'il y a de l'abus, que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule ; elle aime mieux que la faute tombe, sur vous que non pas sur elle ; et elle appréhende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu, pardonnez-moi si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutumes parmi les religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ai cru, mes filles, en devoir parler ici, afin que vous y preniez garde. Car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille nous donner, par sa grâce, la lumière dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

CHAPITRE XI.

Ne pas se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir de grands maux avec patience. Ne point appréhender la mort ; et quel bonheur c'est que d'assujétir le corps à l'esprit.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une très-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir, souffrez-les. S'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre manière de plainte, et ne pourront pas longtemps être cachés. Considérez qu'étant ici en petit nombre, si vous avez de la charité, et que l'une de vous prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui seront véritablement malades, elles doivent le dire et souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Que si vous êtes une fois délivrées de l'amour-propre, vous ressentez de telle sorte jusqu'aux moindres des bons traitements qu'on vous fera, qu'il ne vous faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans

nécessité, ni que vous vous plaigniez sans sujet. Mais quand vous en aurez un légitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il serait mal de prendre du soulagement sans besoin. On aurait même grand tort si l'on manquait alors de soin à vous assister. et vous ne sauriez douter qu'on ne le fasse dans une maison d'oraison et de charité comme celle-ci, où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit, qu'il est facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Désaccoutumez-vous donc de vous plaindre de certaines faiblesses et indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, et dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler seulement à Dieu ; autrement vous courez risque de n'en être jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je l'estime fort important, et je crois que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monastères. Car plus on flatte le corps, plus il s'affaiblit et demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les prétextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux ; quelque légers qu'ils puissent être, il trompe ainsi l'âme et l'empêche de s'avancer dans la vertu. Songez, je vous prie, combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre et d'être bien traité. Représentez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sais qu'il y en a beaucoup et de bonne condition), qui, bien qu'elles souffrent de grandes peines, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Hélas ! pécheresses que nous sommes, sommes-nous donc venues en religion pour être plus à notre aise qu'elles n'y sont ? Puisque vous êtes exemptes des travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne sache qu'elle se plaint : et nous ne souffririons pas entre Dieu et nous quelques-unes des peines que méritent nos péchés, principalement lorsque nos plaintes seraient inutiles pour les

soulager ?

Je ne prétends point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoique je désire qu'on les supporte toujours avec modération et patience ; mais j'entends parler de ces légères indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, et sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris était vu hors de cette maison, que diraient de moi toutes les religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffrirais, si cela pouvait servir à quelqu'une. Car, lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

SOUFFRIR PATIEMMENT LES GRANDS MAUX.

Remettons-nous devant les yeux les saints ermites des siècles passés que nous considérons comme pères, et dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux et de douleurs souffraient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim et par tant d'autres incommodités, sans avoir à qui s'en plaindre, sinon à Dieu seul ! Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, et non pas de chair et d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre et à nous assujettir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est nécessaire ; et ne craignez point de vous oublier vous-même, à moins qu'une évidente nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne sommes résolues de fouler aux pieds l'appréhension de la mort et la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc, pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir ? Ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui ? Croyez-moi, mes sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne saurions nous l'imaginer, puisque si

nous nous accoutumons à traiter notre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujettirons peu à peu, et en deviendrons enfin les maîtresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu, qui seul en a le pouvoir, de nous en faire la grâce. Je crois qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte. Il est si grand, que je me persuade que si quelqu'un le pouvait connaître avant que de le posséder, il souffrirait tout sans peine pour jouir de ce repos et de cet empire sur soi-même.

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la mortification intérieure. Qu'il faut mépriser la vie et assujettir notre volonté. Quelle imperfection c'est que J'affecter les prééminences ; etremède pour ne pas y tomber.

Il faut passer à d'autres choses, qui, bien qu'elles semblent peu importantes, le sont beaucoup. Tout paraît pénible dans la vie que nous menons, et avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes, et nous favorise de tant de grâces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir, nous paraît léger. Or, puisqu'en nous rendant religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu notre liberté en l'assujettissant au pouvoir d'autrui, et de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au chœur et à l'office, et à tant d'autres travaux, sans que, quelque désir que nous eussions de nous soulager, nous ne le puissions que très-rarement, ayant peut-être été la seule à qui cela soit arrivé dans tant de monastères où j'ai été ; pourquoi ne travaillerions-nous pas à mortifier aussi notre intérieur, puisqu'étant bien réglé, l'extérieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non seulement avec plus de perfection et de mérite, mais avec beaucoup de douceur et de repos ?

Cela s'acquiert peu à peu, comme je l'ai dit, en résistant même dans les moindres choses à notre propre volonté, jusqu'à ce que notre corps soit entièrement assujéti à notre esprit. Je le redis encore. Tout, ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes et à ce qui regarde notre satisfaction. Et le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu véritablement, c'est de lui offrir sa vie après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puisque toutes les personnes véritablement religieuses ou unies à Dieu par la prière, et qui prétendent recevoir de lui des faveurs, ne sauraient ne vouloir point mourir pour lui, et porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la tête en arrière ? Ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie d'un bon religieux et de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre ? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court eu égard à la brièveté de cette vie, qui ne pouvant jamais être longue, se trouve quelquefois être très-courte. Et que savons-nous si la nôtre ne finira point une heure, ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu ? Car cela ne pourrait-il pas arriver, puisqu'on ne saurait faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, et moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré ? Ainsi en pensant qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse être notre dernière, qui sera celui qui ne voudra pas bien l'employer ?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses notre volonté ; car, encore que vous n'en veniez pas sitôt à bout, néanmoins si vous y travaillez avec soin, et par le moyen de l'oraison, vous arriverez insensiblement et sans y penser, au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paraît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien ; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs et de consolations accompagnent cette mortification, et les avantages qu'on en tire même durant cette vie. Ainsi, comme vous la pratiquez toutes, n'ai-je pas raison de dire que le plus difficile est déjà fait ? Vous vous entr'excitez, vous vous

entr'aidez, et chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne.

CONTRE LES DÉSIRS DES PRÉÉMINENCES ET DE LA VANITÉ.

Il faut apporter un extrême soin à réprimer nos mouvements intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde, par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche : il y a plus longtemps que je suis dans l'ordre que non pas cette autre, je suis plus âgée que celle-ci, j'ai plus travaillé que celle-là, on traite une telle mieux que moi. Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent ; car si vous vous y arrêtez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendraient comme un poison et comme une peste qui produiraient de grands maux dans le monastère. Que s'il arrive que votre supérieure y consente et le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos péchés qu'elle ait été établie dans cette charge, afin d'être le commencement de votre perte. Implorez de tout votre cœur le secours du ciel, et que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remède qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puisque vous êtes sans doute en péril.

Il y en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant sur ce point, et croiront que ce que je dis est trop sévère, puisque Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je crois que lorsque cela arrive, c'est parce qu'il connaît par sa sagesse infinie que ces âmes en ont besoin pour pouvoir se résoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de lui. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en religion, puisqu'on peut trouver encore des attaches et des liens dans la religion même, et que, au contraire, il n'y a point de lieu où une âme parfaite ne puisse être dans le détachement et l'humilité. Il est vrai néanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, et que l'on trouve de grands secours dans la retraite. Mais, croyez-moi, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peu arriver comme ailleurs dans les

monastères, encore qu'il y en ait moins d'occasion et que la faute serait bien plus considérable, celles-là même qui auraient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, ne s'avanceront jamais guère, et ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoique ces choses semblent n'être que des bagatelles, considérez, mes sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puisque vous n'êtes venues ici que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement, vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, et vous perdrez au lieu de gagner, ou pour mieux dire, la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, et elle connaîtra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences, le démon n'oserait tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront lui en demeure. Il sait que s'il attaque par cet endroit une âme qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu en faisant une réflexion sérieuse sur toute sa vie, car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable, ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusqu'à elle pour lui donner un exemple d'humilité, la multitude de ses péchés, et le lieu où ils lui avaient fait mériter d'être précipitée : ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas, comme je l'ai dit, la hardiesse de recommencer à la tenter, sachant bien que tous ses efforts seraient également honteux et inutiles.

J'ai sur cela un avis à vous donner, que je vous prie de graver pour jamais dans votre mémoire ; c'est que si vous désirez de vous venger du démon, et d'être bientôt délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans votre

intérieur, puisque ce serait une grande imperfection d'y manquer, mais tâcher de faire que les sœurs en profitent aussi par la manière dont vous vous conduirez en l'extérieur. Ainsi découvrez aussitôt à la prieure cette tentation que vous avez eue ; suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil et de bas, ou bien faites-le vous-même le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la répugnance, que Notre-Seigneur ne manquera pas de vous découvrir, et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison ; par ce moyen votre tentation ne durera guère, et il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure longtemps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du déshonneur avec son service. Jugez, je vous prie, combien serait malheureux l'avantage que vous pourriez en espérer, puisque, comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd en le cherchant, principalement en ce qui regarde la préférence dans les charges, n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps que cette dangereuse inclination tue, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une âme.

Vous direz peut-être que comme ce sont de petites choses et naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine : ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous bien de les négliger, puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les monastères, comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur, où l'on s'arrête à faire des réflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en savoir une raison entre plusieurs autres ? c'est que le diable ayant commencé à vous tenter par une chose très-peu considérable, il la fera paraître si importante à l'une de vos sœurs, qu'elle croira faire une action de charité en vous disant qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourrait pas souffrir davantage.

Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette religieuse, qu'encore que vous soyez résolue de souffrir ce déplaisir, il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire de l'avoir souffert, quoique ce n'ait été avec la perfection que vous voudriez ; car notre nature est si faible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité, en disant que cela ne mérite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu, et de le sentir ; à combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous ? Ainsi notre peine s'augmente ; nous nous imaginons d'avoir raison ; nous perdons les occasions de mériter ; notre âme demeure faible et abattue, et nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra même arriver que lorsque vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous êtes donc une stupide et une bête, et s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes chères filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures et ces torts imaginaires, puisque ce serait imiter les amis et la femme du bienheureux Job.

CHAPITRE XIII.

Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, et fuir le désir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se bâter de recevoir les religieuses à faire profession.

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes sœurs, je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oubliiez jamais. Non-seulement toutes celles qui seront en cette maison, mais toutes les personnes qui désirent d'être parfaites doivent fuir de mille lieues de tels et semblables discours : J'avais raison, on m'a fait tort, il n'y avait nulle apparence de me traiter de la sorte Dieu nous garde,

s'il lui plaît, de ces mauvaises raisons. Y avait-il donc à votre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à Jésus-Christ notre Sauveur qui était la bonté même, et pour le traiter avec des injustices et des cruautés si opposées à toute sorte de raison ? J'avoue que je ne conçois pas ce que peut faire une religieuse dans un monastère lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle ferait beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empêcheraient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne méritiez pas de souffrir encore davantage ? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ? Pour moi, je confesse que je ne saurais le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse et que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un roi éternel ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vu que tous les biens et les maux leur sont communs ? et puisqu'en qualité d'épouses nous prétendons de régner avec notre époux dans le comble de son bonheur et de sa gloire, n'y aurait-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux ? Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'un désir si extravagant ; mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puisque, supportant ce mépris comme elle le doit, elle ne saurait manquer d'être honorée dans cette vie et dans l'autre.

Croyez-moi donc en cela, mes filles. Mais quelle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la sagesse incréée, dit elle-même ! Tachons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la

sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Étant ses religieuses, ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque quelque grande que nous paraisse notre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour être les véritables filles d'une telle mère, et les dignes épouses d'un tel époux.

CONTRE LES MAUVAISES COUTUMES ET LA VANITÉ.

Que si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont j'ai parlé, ce qui paraît aujourd'hui n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel, et si dangereux que, si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres. Ainsi vous voyez combien cela est à craindre dans une congrégation, et combien celles qui sont sujettes à ces défauts sont obligées d'y prendre garde, afin de ne pas nuire aux autres qui travaillent pour notre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.

Si nous savions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause ; car la mort du corps est peu considérable, au lieu que les maux qui peuvent tirer après eux la perte des âmes sont si grands qu'ils me paraissent sans fin, à cause que de nouvelles religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué, que plusieurs vertus qu'elles auront vues, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un et que notre infirmité nous fait oublier les autres, si nous n'y prenons extrêmement garde, et n'implorons sans cesse le secours de Dieu.

NE PAS SE HÂTER DE FAIRE DES PROFESSES.

Oh ! qu'une religieuse qui se sent incapable d'observer les règles établies dans cette maison, ferait une grande charité et rendrait un service agréable à Dieu si elle se retirait avant que de faire profession, et laissait ainsi les autres en paix ! Pour moi, si j'en étais crue, il n'y a point de monastère où, avant que de recevoir une telle

personne à faire profession, on n'éprouvât durant plusieurs années si elle ne se corrigerait point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la pénitence et les jeûnes, parce que, encore que ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres ; mais j'entends parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui sans remarquer jamais les siennes, et autres semblables qui procèdent sans doute d'un défaut d'humilité. Car s'il y en a quelqu'une en qui ces défauts se rencontrent, et à qui Dieu ne donne pas, après plusieurs années, la lumière nécessaire pour les connaître et s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puisqu'elle n'y aurait jamais de repos, ni ne vous permettrait jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des monastères, pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par crainte de faire quelque déshonneur à leurs parents, enferment dans leur maison le larron qui leur vole leur trésor. Mais n'avons-nous pas en celle-ci renoncé à l'honneur du monde, puisque des pauvres tels que nous sommes ne peuvent prétendre d'être honorés ? Et quelle serait donc notre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens ? Notre honneur consiste, mes sœurs, à bien servir Dieu, et ainsi celle qui se sentira capable de vous détourner d'un si grand bien doit se retirer et demeurer chez elle avec cet honneur qui lui est si cher. C'est pour ce sujet que nos saint pères ont ordonné une année de noviciat, et je souhaiterais qu'on ne reçût ici les religieuses à profession qu'au bout de dix ans ; car, si elles sont humbles, ce retardement ne leur fera point de peine, sachant que, pourvu qu'elles soient bonnes, on ne les renverra pas ; et si elles ne sont pas humbles, pourquoi veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes âmes qui se sont consacrées à Jésus-Christ ?

Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes, je n'entends pas dire par là qu'elles soient vaines, puisque j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il n'y en aura point de telles dans cette maison ; mais j'appelle n'être pas bonnes de n'être pas mortifiées, et d'avoir au contraire de l'attachement au monde et à elles-mêmes dans les choses

que j'ai dites. Que celle qui sait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croie donc et ne fasse point profession, si elle ne veut dès ce monde trouver un enfer. Dieu veuille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puisqu'elle a beaucoup de choses qui l'y conduisent, que ni elle-même ni les autres ne comprennent peut-être pas si bien que moi. Que si elle n'ajoute foi à ces paroles, le temps lui fera connaître que je dis vrai. Car nous ne prétendons pas seulement ici de vivre comme des religieuses, mais de vivre comme des ermites, à l'imitation de nos saints pères des siècles passés, et par conséquent à nous détacher de l'affection de toutes les choses créées. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulièrement choisies pour le servir dans ce monastère, et qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui serait à souhaiter, il paraît visiblement qu'elles y tendent par la joie qu'elles ont de considérer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette misérable vie, et par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la sainte religion.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, et ne s'avance pas dans la vertu, n'est point propre pour ce monastère, mais elle peut aller dans un autre si elle veut être religieuse ; que si elle ne le fait pas, elle verra ce qui lui en arrivera ; au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de moi qui ai commencé d'établir cette maison, ni de m'accuser comme si je ne l'avais pas avertie de la manière dont on doit y vivre. S'il peut y avoir un ciel sur la terre, celui-ci en est un sans doute pour les âmes qui, n'ayant d'autre désir que de plaire à Dieu, méprisent leur satisfaction particulière, et la vie qui s'y pratique est très-sainte. Que si quelqu'une de vous désire autre chose que de contenter Dieu, elle ne saurait y être contente parce qu'elle ne l'y trouvera pas. Une âme mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeraient avec le plus d'appétit, font mal au cœur. Ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu, et il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvait souffrir ici à cause qu'on l'y embrasse tout d'un

coup ; car bien qu'en ce qui regarde l'intérieur, on y donne du temps pour se détacher entièrement de l'affection de toutes choses et pour pratiquer la mortification, il est vrai que, pour ce qui regarde l'extérieur, on en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourraient recevoir les autres sœurs. Que si, marchant en si bonne compagnie et voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je crois que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres, mais au moins doit-elle faire connaître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE XIV.

Bien examiner la vocation des filles qui se présentent pour être religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit, et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion, sans s'arrêter à ce que le monde peut dire.

BIEN EXAMINER LA VOCATION DES RELIGIEUSES.

Je ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se présentent avec bonne intention pour être reçues ; c'est pourquoi il faut bien examiner quel est leur dessein, et si elles ne sont pas seulement poussées par l'espérance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que, quand elles auraient même cette pensée, Notre-Seigneur ne puisse la corriger, pourvu que ce soient des personnes de bon sens, car si elles en manquent, il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seraient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donnerait pour leur découvrir ce qu'il y aurait eu de défectueux dans leur entrée, et leur montrer ce qu'elles devraient faire pour le réparer, à cause que la plupart de celles qui ont peu d'esprit croient toujours savoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre, et ce mal me semble incurable parce qu'il arrive très-rarement qu'il ne soit point accompagné de malice. Or, quoiqu'on le pût tolérer dans une

maison où il y aurait quantité de religieuses, on ne le saurait souffrir dans le petit nombre que nous sommes. Mais lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle connaît que c'est le meilleur et le plus sûr ; et encore qu'elle n'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne ; au lieu que quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi elle pourrait être utile à une communauté, mais je vois bien qu'elle lui pourrait être fort nuisible.

Ce défaut d'esprit ne peut pas sitôt se reconnaître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal ce qu'on leur a dit, et d'autres qui, encore qu'elles parlent peu et assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui, étant dans une sainte simplicité, sont très-ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes en ce qui doit se traiter avec Dieu. C'est pourquoi il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, et extrêmement les éprouver avant que de les faire professes. Que le monde sache donc, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, parce que dans un monastère où il y a autant d'austérités qu'en celui-ci, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent ; et lorsqu'on saura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne nous en fera plus une injure.

Je dis ceci, parce que le siècle où nous vivons est si malheureux et notre faiblesse si grande, qu'encore que nos saints prédécesseurs nous aient expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considère comme un déshonneur, néanmoins la crainte de fâcher des parents, et afin d'éviter quelques discours peu importants qui se tiendraient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne et si louable coutume. Dieu veuille que celles qui les recevront ainsi n'en soient pas châtiées en l'autre vie, quoiqu'elles ne manquent jamais de prétextes pour faire croire que cela se peut légitimement.

Ceci vous est à toutes si important, que chacune doit le

considérer en particulier, le fort recommander à Notre-Seigneur, et encourager la supérieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il vous donne la lumière qui vous est nécessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lorsque la supérieure examine sans intérêt et sans passion ce qui est le plus utile pour le bien du monastère, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe ; et qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions et ces impertinentes maximes d'une prudence toute séculière et toute humaine.

CHAPITRE XV.

Du grand bien que c'est de ne se point excuser, encore que l'on soit repris sans sujet.

Ayant dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un mérite tel qu'est celle de ne s'excuser jamais, j'avoue que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moi-même ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres, parce qu'il est vrai que je m'imagine toujours avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, et que ce ne fût même une faute d'y manquer ; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité, et imiter Notre-Seigneur, de se voir condamner sans avoir tort, et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous pouvez en tirer un grand avantage ; et qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines occasions qui pourraient causer de la peine si on ne disait pas la vérité.

Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai, comprendra aisément ceci ; et je crois qu'il importe beaucoup de s'exercer à cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur une véritable humilité qui en est comme la source ; car celui qui est véritablement humble désire d'être mésestimé, persécuté et condamné, quoiqu'il n'en ait

point donné sujet. Que si vous voulez imiter Notre-Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul ?

Je souhaiterais, mes sœurs, que nous nous efforçassions de mettre notre dévotion à pratiquer ces grandes vertus plutôt qu'à faire des pénitences excessives, dans lesquelles vous savez que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé, si elles ne sont accompagnées de discrétion ; au lieu que, quelque grandes que soient les vertus intérieures, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'âme elles ne diminuent point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, et que, comme je vous l'ai dit autrefois, on peut, dans la pratique des petites choses, se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, et que je le pratique mal ! Il est vrai que Je n'ai jamais pu l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ai jamais entendu dire de mal de moi que je n'aie vu clairement qu'il y avait sujet d'en dire beaucoup plus, parce qu'encore que ce qu'on en disait ne fût pas tout-à-fait semblable, j'avais en plusieurs autres choses offensé Dieu, et qu'ainsi on m'épargnait en n'en parlant point, joint que je suis toujours plus aise que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait que non pas de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre, et qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant, et dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre-Seigneur ; je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que les plus justes pèchent sept fois le jour, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péchés. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entièrement innocents comme l'était notre bon Jésus.

« Mon Dieu, quand je considère en combien de manières vous

avez souffert, sans l'avoir mérité en nulle manière, je ne sais que dire, ni où j'ai l'esprit lorsque je ne désire pas de souffrir, et je sais aussi peu ce que je me fais lorsque je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon tout et mon bien unique, que s'il y a quelque chose de bon en moi, je le tiens de votre pure libéralité. Eh ! qui vous empêche, Seigneur, de me donner aussitôt beaucoup que peu, puisque, si vous vous reteniez de me donner, parce que je ne le mérite pas, je mériterais aussi les faveurs que vous m'avez déjà faites ? Serait-il possible que je voulusse qu'on dit du bien d'une créature aussi mauvaise que je suis, sachant combien de mal on a dit de vous, qui êtes le bien suprême ? Ne le souffrez pas, ô mon Dieu, ne le souffrez pas. Je ne voudrais pour rien au monde que vous permisiez qu'il y eût la moindre chose dans votre servante qui fût désagréable à vos yeux. Considérez, Seigneur, que les miens sont pleins de ténèbres, et qu'ainsi le moindre objet les arrête, illuminez-les, et faites que je désire sincèrement que tout le monde m'ait en horreur, puisque j'ai cessé tant de fois de vous aimer, quoique vous m'aimiez si fidèlement. Quelle folie, mon Dieu, est la nôtre ! quel avantage prétendons-nous de satisfaire les créatures, et que nous importe qu'elles nous accusent de mille fautes pourvu que nous n'en commettions point en votre présence ? »

O mes filles, qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette vérité, et qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse ! car, pour y arriver, il faut considérer et peser beaucoup ce qui est en effet et ce qui n'est qu'en apparence, c'est-à-dire, ce qui est défectueux au jugement du Créateur, et ce qui ne l'est qu'au jugement des créatures. Quand il n'y aurait en ceci d'autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée, de voir que vous vous laissez condamner injustement, ne serait-il pas très-considérable ? Une de ces actions instruit et édifie quelquefois davantage une âme que dix prédications ne le pourraient faire ; et la défense de l'Apôtre, jointe à notre insuffisance, nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous

soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être caché, et, quoique vous ne vous excusiez point, croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent votre défense et qui vous excusent ? Considérez de quelle sorte Notre-Seigneur répondit en faveur de la Madeleine, dans la maison du pharisien, et lorsque Marthe, sa sœur, l'accusait devant lui-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soi-même, en permettant que le bon larron ne prît sa défense que lorsqu'il était déjà attaché à la croix ; mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra, et si cela n'arrive pas ce sera pour votre avantage.

Ce que je vous dis est très-véritable, et je l'ai moi-même vu arriver. Je ne désirerais pas néanmoins que ce fût ce motif qui vous touchât, et je serais bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil le temps vous en fera connaître l'utilité ; car on commence par là d'acquérir la liberté de l'esprit, et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardait un autre, de même que lorsque deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles parlent ; ainsi nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiées, ceci vous pourra paraître impossible, et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer ; mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

CHAPITRE XVI.

De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines âmes une connaissance passagère. De l'application continuelle que l'on doit à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait.

DE L'HUMILITÉ.

Ne vous imaginez pas, mes filles, que je sois déjà entrée fort avant dans ce discours, puisque je ne fais encore, comme l'on dit d'ordinaire, que de préparer le jeu. Vous m'avez priée de vous instruire du commencement de l'oraison, et j'avoue que je n'en sais point d'autre que la pratique de ces vertus, quoique Dieu ne m'ait pas conduite par celui-ci, puisque je n'ai pas même le commencement des dispositions saintes dont j'ai parlé : ainsi vous avez sujet de croire, pour continuer à me servir de la comparaison du jeu des échecs, que celle qui ne sait pas seulement arranger les pièces ne peut bien jouer ni gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore et que l'on doit ignorer dans cette maison, jugez par là quelle personne Dieu vous a donnée pour mère, puisque j'ai même su autrefois une chose si vaine et si inutile : on dit néanmoins que ce jeu est permis en quelques occasions. Et combien nous serait-il non-seulement permis mais avantageux de l'imiter en quelque sorte en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur, que ce divin roi pût être réduit en peu de temps à ne pouvoir ni à ne vouloir plus s'échapper de nos mains ? La dame est celle de toutes les pièces qui lui fait le plus la guerre, les autres ne faisant que la soutenir ; et, dans la guerre sainte dont je veux parler, l'humilité est cette dame qui le presse le plus de se rendre ; c'est elle qui l'a tiré du ciel pour le faire descendre dans le sein de la sainte Vierge, et c'est par elle que nous pouvons, avec un seul de nos cheveux, comme dit l'époux dans le cantique, le tirer à nous pour le faire venir dans nos âmes. Ainsi ne doutez point, mes filles, qu'à proportion de votre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette majesté infinie ; car j'avoue ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour, non plus que de l'amour sans humilité, ni que l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses créées.

Que si vous me demandez pourquoi je vous parle des vertus, puisque vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous ne désirez apprendre de moi que ce qui regarde la contemplation, je réponds que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la

méditation, je l'aurais pu faire et vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand même vous n'auriez pas les vertus, parce que c'est par là qu'il faut commencer afin de les acquérir, parce, que cela est important à la vie de l'âme, et parce qu'il n'y a point de chrétien, quelque grand pécheur qu'il puisse être, qui manque d'en user de la sorte lorsque Dieu lui ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ai déjà écrit ailleurs après plusieurs autres qui savent aussi bien que moi ce qu'ils disent, comme il est certain que je l'ignore ; mais il suffit que Dieu le sache.

DE LA CONTEMPLATION.

La contemplation, mes filles, est une chose différente de ce que je viens de dire, et c'est en quoi l'on se trompe ; car, lorsqu'une personne donne quelque temps, chaque jour, à penser à ses péchés, ce que tout chrétien doit faire, à moins de ne l'être que de nom, on dit aussitôt que c'est un grand contemplatif, et l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont véritablement ; lui-même, plus que nul autre, le prétend aussi ; mais c'est errer dans les principes, c'est ne savoir pas seulement arranger son jeu, et c'est croire qu'il suffit de connaître les pièces pour pouvoir donner échec et mat. Cela, mes filles, ne va pas ainsi, car ce roi de gloire ne se rend et ne se donne qu'à celui qui se donne tout entier à lui.

Ainsi, si vous désirez que je vous montre le chemin qui mène à la contemplation, souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet, quoique les choses que je vous dirai ne vous paraissent pas d'abord fort importantes, puisque à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ni les pratiquer, demeurez donc durant toute votre vie avec votre oraison mentale ; car je vous assure, avec tous ceux qui aspirent à ce bonheur, que vous n'arriverez jamais à la véritable contemplation. Il se peut faire néanmoins que je me trompe, parce que je juge des autres par moi-même qui ai travaillé durant vingt ans pour l'acquérir.

Comme quelques-unes de vous ne savent ce que c'est qu'oraison mentale, je veux maintenant vous en parler, et Dieu

veuille que nous la pratiquions aussi bien qu'elle doit l'être ; mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine à en venir à bout, si nous ne travaillons pour acquérir les vertus, quoique non pas à un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusqu'à la contemplation.

Je dis donc que le roi de gloire ne viendra jamais dans nos âmes jusqu'à s'unir avec elles, si nous ne nous efforçons d'acquérir les grandes vertus ; sur quoi je m'explique, parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût pas véritable, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison si je le faisais à dessein ; mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute ; si cela m'arrive ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état en les élevant jusqu'à la contemplation, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

« O mon Sauveur, combien de fois vous engageons-nous d'en venir aux mains avec lui ! et ne vous suffit-il pas que, pour nous apprendre à le vaincre, vous ayez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses bras, quand il vous porta sur le haut du temple ? » Quel spectacle ce fut alors, mes filles, de voir le soleil de justice enfermé par les ténèbres ; et quelle dut être la terreur de cet esprit malheureux, quoiqu'il ignorât quel était celui qu'il portait, parce que Dieu ne lui permit pas de le connaître ? Pouvons-nous trop admirer une si grande bonté et une si grande miséricorde ? et quelle honte ne doivent point avoir les chrétiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si horrible ?

« Certes, mon Dieu, vous aviez besoin pour le vaincre d'une aussi grande force qu'est la vôtre. Mais comment n'avez-vous point été affaibli par tant de tourments que vous avez soufferts sur la croix ? Oh qu'il est bien vrai que l'amour répare tout ce qu'il fait souffrir ! et ainsi je crois, mon Sauveur, que si vous eussiez voulu survivre à vos tourments et à vos douleurs, le même amour qui vous

les fit endurer aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies. O mon Dieu, si je pouvais avoir ce même amour dans toutes les choses qui causent de la peine et de la douleur, que je souhaiterais de bon cœur toutes les souffrances, étant assurée d'être guérie de mes maux par un remède si divin et si salutaire ! »

Mais, pour revenir à ce que je disais, il y a certaines âmes que Dieu, connaissant qu'il peut ramener par ce moyen, quoiqu'elles soient entièrement abandonnées au péché, ne veut pas qu'il tienne à lui de leur faire cette grâce. Ainsi, bien qu'elles soient en mauvais état et dénuées de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations et des tendresses, qui commencent à émouvoir leurs désirs ; et quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu, afin d'éprouver, comme j'ai dit, si ces faveurs les disposeront à s'approcher souvent de lui ; que si elles ne les portent pas à le désirer, elles me pardonneront, ou pour mieux dire, vous me pardonnerez, s'il vous plaît, mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a guère de plus grand malheur que lorsqu'après que vous avez fait l'honneur à une âme de vous approcher ainsi d'elle, elle vous quitte pour se rapprocher des choses de la terre et s'y attacher.

Je crois qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve de cette manière, et que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur ; mais pourvu qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage, je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusqu'à ce que nous arrivions à une plus grande perfection ; au lieu que, quand nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale et nous visite de temps en temps, ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne ; car, quant aux autres, ce sont ses enfants bien-aimés qu'il ne perd et ne veut jamais perdre de vue, non plus qu'eux s'éloigner de lui. Il les fait asseoir à sa table et les nourrit des mêmes viandes dont il se nourrit lui-même.

Quel bonheur, mes filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur ! O bienheureux abandonnement

de toutes les choses basses et méprisables, qui nous élève si haut ! Quand tout le monde ensemble parlerait à notre désavantage, quel mal pourrait-il nous en arriver, étant en la protection et comme entre les bras de Dieu ? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a pas de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde, et vouloir et faire ne sont en lui qu'une même chose. Ne craignez donc point, si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour votre plus grande utilité ; il aime trop ceux qui l'aiment pour en user d'une autre sorte ; et pourquoi donc ne lui témoignions-nous pas tout l'amour qui sera en notre pouvoir ? Considérez, je vous prie, quel heureux échange c'est pour nous de lui donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout et nous qui ne pouvons rien, sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous ne devons considérer que comme un néant cette faible résolution que nous avons prise de vous servir ? Que si toutefois, mes sœurs, sa souveraine majesté veut que nous achetions tout de lui, en lui donnant le rien que nous sommes, ne soyons pas si folles que de refuser une si grande faveur.

Tout notre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux arrêtés sur vous ; car nous arriverions bientôt où nous prétendons aller si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous, qui êtes la voie et le chemin, comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons et enfin nous nous égarons ; parce que, je le répète encore, nous n'avons pas soin d'arrêter sans cesse notre vue sur ce chemin véritable par lequel nous devons marcher. En vérité, c'est une chose déplorable que la manière dont cela se passe quelquefois, il semble que nous ne soyons pas chrétiens, et que nous n'ayons jamais lu la passion de Notre-Seigneur ; car, si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et on dit aussitôt : Nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire : Nous ne sommes pas des saintes ; nous ne

sommes pas des anges. Considérez qu'encore qu'il soit vrai que nous ne soyons pas des saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourvu que nous fassions tous nos efforts et que Dieu veuille nous tendre les bras ; sur quoi nous ne devons point craindre qu'il tienne à lui, s'il voit qu'il ne tient pas à nous.

Puis donc que nous ne sommes venues ici à autre dessein, mettons courageusement la main à l'oeuvre, et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service, que nous ne devions nous promettre d'accomplir par son assistance. Je voudrais de tout mon cœur que cette sorte de présomption se trouvât dans ce monastère, parce qu'elle fait croître l'humilité et donne une sainte hardiesse qui ne peut être que très-utile à cause que Dieu, qui ne fait acception de personne, assiste toujours ceux qui sont courageux dans son service.

J'ai fait une grande digression, et il faut revenir où j'en étais. Il s'agit de savoir ce que c'est qu'oraison mentale, et ce que c'est que contemplation ; sur quoi j'avoue qu'il paraît impertinent que j'entreprenne d'en parler ; mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moi, qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon style simple et grossier, que dans des livres fort éloquents. Dieu me fasse, s'il lui plaît, la grâce de pouvoir m'en acquitter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Que toutes les âmes ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocalement ; mais que celles qui sont véritablement humbles, doivent se contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les conduire.

DE LA CONTEMPLATION

Il semble que j'entre déjà dans la matière de l'oraison, mais j'ai auparavant une chose importante à dire touchant l'humilité, si nécessaire en cette maison, puisqu'on doit s'y exercer

particulièrement à la prière, et que l'humilité en est l'une des principales parties. Or, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il jamais s'imaginer d'être aussi bon que ceux qui arrivent jusqu'à être contemplatifs ? Néanmoins Dieu peut faire, par sa grâce, qu'il soit de ce nombre ; mais, s'il me croit, il se mettra toujours au plus bas lieu, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Que l'âme se dispose donc à marcher dans le chemin de la contemplation, si c'est la volonté de Dieu qu'elle y entre ; et si ce ne l'est pas, que l'humilité la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du Seigneur, et à bénir sa majesté de ce qu'elle a daigné la faire entrer en leur sainte compagnie, elle qui méritait d'être la compagne et l'esclave des démons.

Je ne dis pas cela sans grande raison, puisqu'il importe tant de savoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une même sorte, et que celui qui paraît le plus rabaissé aux yeux des hommes est peut-être le plus élevé devant ses yeux. Ainsi, quoique les religieuses de ce monastère s'exercent toutes à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impossible ; et ce doit être une grande consolation pour celles qui n'ont pas reçu ce don, de savoir qu'il vient purement de Dieu. Comme c'est une chose qui n'est point nécessaire pour notre salut, et qu'il ne l'exige point de nous pour nous récompenser de sa gloire, elles ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette maison ; pourvu qu'elles fassent ce que j'ai dit, elles pourront, quoiqu'elles ne soient pas contemplatives, devenir très-parfaites et même surpasser les autres en mérite, parce qu'elles auront plus à souffrir, et que Dieu les traitant comme des âmes fortes et courageuses, il joindra aux félicités qu'il leur réserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas joui en celle-ci.

Qu'elles ne perdent donc point courage ; qu'elles n'abandonnent point l'oraison, et qu'elles continuent de faire comme les autres ; car il arrive quelquefois qu'encore que Notre-Seigneur diffère à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans

pouvoir du tout méditer, si ce n'était en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe ; et il s'en trouve quelques-unes qui ne sauraient méditer même en lisant, ni prier que vocalement, parce que cela les arrête un peu davantage ; d'autres ont l'esprit si léger, qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, et elles sont si inquiètes, que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leur pensée en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

QUE L'ON PEUT ÊTRE PARFAIT SANS ÊTRE CONTEMPLATIF.

Je connais une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, et enfin telle que je m'estimerais heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours et les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale ; le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de même ; mais, pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentiments et de grandes consolations dans l'oraison, et peut-être même avec plus d'assurance, en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu ou procèdent du démon, et que si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort périlleuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité ; au lieu que si elles viennent de Dieu, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort amplement dans un autre traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute, elles demeurent dans l'humilité, et prennent un soin continuel de s'avancer. Si elles voient jeter aux autres une seule larme sans pouvoir en répandre elles-mêmes, elles s'imaginent qu'elles ne peuvent les suivre que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-être elles les précèdent, puisque les larmes, bien que bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et qu'il se rencontre toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement et l'exercice des autres vertus. Pourvu donc que vous les pratiquiez,

n'appréhendez point de ne pas arriver à la perfection aussi bien que les plus contemplatives.

Marthe n'était-elle pas une sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative ? Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir tant de fois Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table ? Que si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur, dans des transports, et comme hors d'elle-même, qui aurait pris soin de ce divin hôte ? Considérez que cette maison est la maison de sainte Marthe, et qu'il doit y avoir quelque chose aussi bien de Marthe que de Magdeleine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent point douter que Notre-Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent. Mais quand même il ne parlerait point pour elles, elles devraient demeurer en paix, comme ayant reçu de lui la grâce de s'oublier elles-mêmes, et toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que Notre-Seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou soit que l'on s'emploie aux offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils : puisque toutes ces choses sont agréables à ce divin hôte, qui vient loger, manger, et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre ?

Néanmoins je ne dis pas qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation ; je dis, au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en reconnaissant que cela

dépend de la seule volonté de Dieu, et non pas de votre choix. Car, si après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne serait-ce pas une plaisante humilité que de vouloir passer à un autre ? Laissez le maître de la maison ordonner tout comme il lui plaît ; il est tout sage, il est tout-puissant, il sait ce qui vous est le plus propre, et ce qui lui est le plus agréable. Assurez-vous que si vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, et vous préparez à la contemplation d'une manière aussi parfaite que celle que je vous ai proposée, c'est-à-dire avec un entier détachement et une véritable humilité, ou Notre-Seigneur vous la donnera, comme je le crois, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se réserve de vous la donner dans le ciel avec toutes les autres vertus, et qu'il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix ici-bas, ainsi que lui-même l'a toujours portée, lorsqu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour, que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même, et ne se pourrait-il pas bien faire que la contemplation ne vous serait pas si avantageuse que de demeurer comme vous êtes ? Ce sont des jugements qu'il se réserve, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même utile que cela ne dépende point de notre choix, puisque nous voudrions être aussitôt de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il s'y rencontre plus de douceur et plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne saurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré ! et Notre-Seigneur ne permet jamais que celui qui a véritablement mortifié son esprit pour l'assujettir au sien, ne perde que pour gagner davantage.

CHAPITRE XVIII.

Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prête à exécuter les ordres de Dieu, et du mérite de l'obéissance.

DES SOUFFRANCES DES CONTEMPLATIFS.

Je dirai donc, mes filles, à celles de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ai vu et appris de ceux qui marchent dans cette voie, ils ne portent pas des croix moins pesantes que les vôtres ; et vous seriez épouvantées si vous voyiez la manière dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux états, et je sais très-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur serait impossible de les supporter, sans les consolations qu'il y mêle.

Car, étant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, et qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sais très-certainement que, comme il loue de sa propre bouche les contemplatifs, et qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que les autres. Ce serait une folie de s'imaginer qu'il honorât d'une amitié particulière des personnes qui vivraient dans le relâchement, sans souffrir aucune peine. Ainsi, comme il mène les contemplatifs par un chemin si âpre et si rude, qu'ils croient quelquefois d'être égarés et obligés de recommencer, ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraîchissement pour les soutenir. Or ce rafraîchissement ne doit pas être seulement de l'eau, mais un vin fort et puissant, afin qu'en étant divinement enivrés, ils souffrent courageusement, et sans penser même à ce qu'ils souffrent.

Ainsi, je vois peu de véritables contemplatifs qui ne soient fort courageux et fort résolus à souffrir, parce que la première chose que Notre-Seigneur fait en eux, lorsqu'il les voit faibles, est de leur donner du courage, et de leur ôter l'appréhension des travaux. Je m'imagine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voient favorisés de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet état de contemplation que toute sorte de douceur et de délices ; et moi je vous assure, au contraire, que peut-être ne pourraient-ils souffrir durant un seul jour quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des cœurs, il donne à chacun ce qu'il sait être le plus capable de les faire avancer dans son service, dans le chemin de son salut et dans la charité du prochain. Ainsi, pourvu que vous ne manquiez point de votre côté à vous y disposer, vous n'avez

nul sujet de craindre que votre travail soit inutile.

QU'IL FAUT TOUJOURS ÊTRE PRÊT D'OBÉIR À DIEU.

Pesez bien, mes sœurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puisque nous ne sommes assemblées ici que pour ce sujet ; et non-seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute notre vie, pour faire voir à Notre-Seigneur que nous ne sommes pas si lâches que de l'abandonner, et que nous imitons ces braves soldats qui, bien qu'ayant longtemps servi, sont néanmoins toujours prêts d'exécuter les commandements de leur capitaine, sachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or, mes filles, qu'est-ce que la solde que donnent les rois de la terre, en comparaison de celle que nous devons attendre de ce roi du ciel, que nous avons le bonheur d'avoir pour maître ? C'est un capitaine incomparable, qui étant lui-même témoin des actions généreuses de ses soldats, connaît le mérite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois, selon qu'il les en juge dignes.

Ainsi, mes sœurs, il faut que celles d'entre vous qui ne peuvent faire l'oraison mentale, fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la manière que je le dirai ; mais sans manquer aux heures de l'oraison, puisque vous ne savez pas quand votre divin époux vous emploiera, et qu'autrement vous mériteriez d'être traitées comme ces vierges folles dont il est parlé dans l'Évangile. Que savez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y mêlera ? Que s'il ne le fait, vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, et qu'un autre vous est plus propre.

En se conduisant de la sorte, on acquiert du mérite par le moyen de l'humilité, et l'on croit sincèrement n'être pas même propre à ce que l'on fait, sans que cela empêche, comme je l'ai dit, d'obéir avec joie à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est véritable, oh ! que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puisqu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles

font. Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où elles se trouveront engagées, qui ne saurait être que très-rude. Car encore que dans les batailles les enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas que d'être en très-grand péril, et plus grand même que tous les autres, à cause que portant toujours leur drapeau, et devant plutôt souffrir d'être mis en pièces que de l'abandonner jamais, ils ne sauraient se défendre. Or, les contemplatifs doivent de même porter tous les jours l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce, que leur devoir est de souffrir, à l'imitation de Jésus-Christ, et de tenir toujours la croix élevée, sans que les dangers où ils se trouvent, quelque grands qu'ils puissent être, la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un emploi aussi honorable qu'est celui où Dieu les appelle.

Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puisque, comme il ne s'agit rien moins que de la perte d'une bataille lorsque les enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre cœur aux soldats, je crois de même que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent, quand elles voient que ceux qu'elles considéraient comme étant les amis de Dieu, et comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils tiennent. Les simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent et lâchent quelquefois le pied par l'appréhension de la grandeur du péril, sans que personne y prenne garde, ni qu'ils en soient déshonorés. Mais quant aux officiers, chacun ayant les yeux arrêtés sur eux, ils ne sauraient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Plus leurs charges sont considérables, plus l'honneur qu'ils y peuvent acquérir est grand, et plus ils sont obligés au roi de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner, et leur obligation est d'autant plus grande de s'en acquitter dignement.

Puis donc, mes sœurs, que notre ignorance est telle, que nous ne savons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu, qui nous connaît beaucoup mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce

qu'il nous donne, et c'est une assez plaisante manière de la pratiquer que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il était obligé par justice de ne pas leur refuser. Mais parce qu'il pénètre le fond des cœurs, il leur accorde rarement ces grâces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. C'est pourquoi, mes filles, la marque de votre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ces actions fassent connaître aux autres, pour leur bien et pour leur édification, qu'elle a vraiment ce sentiment dans le cœur, et non pas si elle a plus de douceur dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions et autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Car nous ne connaissons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde ; mais l'humilité est une monnaie qui a toujours cours, un revenu assuré et une rente non rachetable, au lieu que le reste est comme de l'argent que l'on nous prête pour quelque temps et que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une véritable mortification et une grande obéissance que de manquer en quoi que ce soit à ce que votre supérieur vous ordonne, puisque vous savez certainement que, tenant comme il fait à votre égard la place de Dieu, c'est Dieu même qui vous commande ce qu'il vous commande ?

DU MÉRITE DE L'OBÉISSANCE.

C'est de cette vertu de l'obéissance que j'aurais le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'être pas religieuse, et que je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes ou désirent de l'être, je me contenterai de vous dire un mot d'une vertu si connue et si importante, afin de la graver encore davantage dans votre mémoire. Je dis donc que celle qui se trouve soumise par un vœu à l'obéissance, et qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut, demeure en vain dans cette maison. Je l'assure hardiment que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais ni à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paraît indubitable ; et quand même ce serait une

personne qui n'aurait point fait de vœu, si elle prétend d'arriver à la contemplation, elle doit se résoudre fortement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur, qui soit lui-même contemplatif, puisqu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne ferait autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il serait inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite et que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous devez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres dévotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puisqu'elles sont incertaines, et qu'il pourrait arriver que venant de Dieu en d'autres personnes, il permettrait qu'elles ne seraient en vous que des illusions du démon, qui vous tromperait. ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi vous mettre tant en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puisque vous le pouvez servir en tant d'autres qui sont assurées ? Et qui vous oblige à vous engager dans ce péril ?

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, et je l'ai jugé nécessaire parce que je connais la faiblesse de notre nature ; mais Dieu la fortifie lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis, dans lesquels même les contemplatifs pourront trouver sujet de s'humilier. Je prie Notre-Seigneur de nous accorder, par son infinie bonté, la lumière qui nous est nécessaire pour accomplir en tout ses volontés ; et ainsi nous aurons sujet de ne rien craindre.

CHAPITRE XIX.

De l'oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égaré dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres,

Il s'est passé tant de jours depuis ce que j'ai dit ci-dessus, sans que j'aie pu trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire, je ne saurais dire où j'en étais ; mais pour ne perdre point de temps à cela, il ira comme il pourra, sans ordre et sans suite. Il y a tant de bons livres, faits par des personnes savantes et propres pour des esprits non distraits ni dissipés, et pour des âmes exercées dans la méditation et qui peuvent se recueillir au dedans d'elles-mêmes, que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourrai vous dire touchant l'oraison. Vous trouverez excellemment écrit dans ces livres de quelle sorte il faut méditer durant chaque jour de la semaine sur quelque mystère de la vie et de la passion de notre Sauveur, sur le jugement dernier, sur l'enfer, sur notre néant, sur les obligations infinies dont nous sommes redevables à Dieu, et sur la manière dont on doit agir dans le commencement et dans la fin de l'oraison.

Ceux qui sont accoutumés à cette sorte d'oraison n'ont rien à désirer davantage, puisque Notre-Seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à sa divine lumière, et que la fin répondra sans doute à un si bon commencement ils n'ont donc qu'à y marcher sans crainte, lorsqu'ils verront que leur entendement est attaché à des méditations si utiles. Mais mon dessein est de donner quelque remède aux âmes qui ne sont pas dans cette disposition, si Dieu me fait la grâce d'y réussir, ou au moins de vous faire voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine, afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez être de ce nombre.

Il y a certains esprits si dérégés, qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée ; ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours avec inquiétude, sans qu'on puisse les arrêter, soit que cela procède de leur naturel ou que Dieu le permette de la sorte. J'avoue qu'ils me font grande pitié. Ils ressemblent, à mon avis, à une personne qui, ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'elle voit de loin, trouve des gens qui lui en disputent le passage à l'entrée, au milieu et à la fin du chemin. Car après avoir,

avec beaucoup de peine, surmonté les premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque, ils perdent courage, et ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis, se laissent vaincre par les troisièmes, quoiqu'ils ne fussent peut-être alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur dit à la Samaritaine, que ceux qui seront assez heureux que d'en boire n'auront plus jamais soif.

DE LA CONTEMPLATION OU ORAISON D'UNION.

Oh ! qu'il est bien vrai, comme l'a dit celui qui est la vérité même, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus altérés des choses de cette vie, mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que notre soif naturelle ne saurait nous le faire imaginer ! car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connaissent le prix, et que, quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remède qui la fait cesser. Tellement, que c'est une soif qui, en étouffant le désir des choses de la terre, rassasie l'âme au regard de celle du ciel. Ainsi, quand Dieu lui fait cette grâce, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner est de la laisser toujours dans le même besoin, et encore plus grand, de recommencer à boire de cette eau merveilleuse et incomparable.

Entre les propriétés de l'eau, je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse, et elle éteint même les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifice, qu'elle ne fait au contraire qu'accroître. Oh ! quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu, qui n'est point assujéti aux lois ordinaires de la nature, ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre, ne fait que l'augmenter davantage ! J'aurais ici grand besoin de savoir la philosophie pour pouvoir mieux m'expliquer par la connaissance qu'elle me donnerait de la propriété des choses, et j'y prendrais un

grand plaisir ; mais je ne sais comment le dire, et je ne sais peut-être pas même ce que je veux dire.

Celles d'entre vous, mes sœurs, qui buvez dès à présent de cette eau, et celles à qui Dieu fera aussi la grâce d'en boire, entreront sans peine dans ces sentiments, et comprendront comme le véritable amour de Dieu, lorsqu'il est en sa force et dans une sainte liberté qui l'élève au-dessus de toutes les choses de la terre, devient le maître des éléments. Ainsi, ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'ici-bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car, bien qu'ils soient opposés, cette eau n'a pas le pouvoir d'éteindre ce feu. Il demeure toujours absolu et indépendant, sans lui être assujéti ; et, par conséquent, vous ne devez pas vous étonner que j'aie un si grand désir de vous porter à acquérir cette sainte et heureuse liberté.

N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph puisse arriver jusqu'à dominer les éléments et tout ce qui est dans le monde ? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les saints, avec l'assistance de Dieu, leur aient imposé telles lois qu'il leur a plu ? C'est ainsi que l'eau et le feu obéissaient à saint Martin, les poissons et les oiseaux à saint François, et de même d'autres créatures à d'autres saints que l'on a vu manifestement s'être rendus maîtres de toutes les choses de la terre en les méprisant et en se soumettant entièrement à celui de qui toutes les créatures tiennent leur être. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu. Ses flammes sont si élevées, qu'elles ne sauraient y atteindre, et comme il est tout céleste, il n'a garde de tirer sa naissance de la terre.

Il y a d'autres feux qui, n'ayant pour principe qu'un assez faible amour de Dieu, sont étouffés par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais, quand mille tentations viendraient en foule, ainsi qu'une grande mer, pour éteindre celui dont je parle, non-seulement il ne diminuerait rien de sa chaleur, mais il les dissiperait toutes et en demeurerait pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu de lui nuire, elle ne fait que redoubler encore son ardeur.

Car, tant s'en faut que cette eau céleste et ce feu divin soient opposés, ils n'ont qu'une même origine. C'est pourquoi n'appréhendez pas que ces deux éléments surnaturels se combattent. Ils se donneront plutôt l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des véritables larmes qui sont celles que la véritable oraison produit, est un don du roi du ciel, qui augmente la chaleur et la durée de ce feu céleste, ainsi que ce même feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O mon Seigneur et mon Dieu, n'est-ce pas une chose agréable et merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il est joint avec cette eau vive qui vient du ciel, qui est la source de ces larmes qui lui sont données, et qu'il n'est pas en notre puissance d'acquérir ? Car il est certain que cette eau céleste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu divin, et de le répandre, s'il était possible, dans le monde.

La seconde propriété de l'eau est de nettoyer ce qui est impur ; et si l'on manquait d'eau pour cet usage, en quel état serait le monde ? Or savez-vous bien que cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire dont je parle, nettoie de telle sorte les âmes lorsque, sans être troublée ni mêlée de quelque fange, elle tombe toute pure du ciel, que je tiens pour certain qu'une âme n'en saurait boire une seule fois sans être purifiée de toutes ses taches ; car, comme je l'ai dit ailleurs, cette eau qui n'est autre chose que notre union avec Dieu, étant toute surnaturelle et ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques âmes d'en boire que pour les purifier des souillures de leurs péchés, et les affranchir des misères qui en étaient une suite malheureuse.

Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremise de l'entendement, quelque grandes qu'elles soient, elles sont comme une eau qui n'étant pas puisée dans la source, mais courant sur la terre, trouve toujours quelque limon qui l'arrête et qui l'empêche d'être si claire et si pure.

C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive à cette

oraison à laquelle l'entendement a tant de part, parce que j'estime qu'en passant par l'esprit, qui est impur par lui-même, et par l'infection naturelle de ce corps vil et terrestre, elle contracte toujours quelque impureté, sans qu'il nous soit possible de l'éviter ; ou, pour m'expliquer plus clairement, je dis que lorsque, pour mépriser le monde nous considérons ce que c'est, et comme tout y finit, nous arrêtons, sans nous en apercevoir, notre pensée sur des choses qui nous y plaisent ; et encore que nous désirions de les fuir, nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions en songeant ce que ce monde a été, ce qu'il sera, ce qui s'y est fait, ce qui s'y fera. Quelquefois même, en voulant penser ce que nous devons faire pour sortir de ces embarras, nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veuille que pour cela on quitte le sujet de son oraison ; mais il y a lieu de craindre de s'égarer, et il faut toujours être sur ses gardes.

Au contraire, dans l'oraison d'union Dieu nous délivre de cette peine ; il ne veut pas se fier à nous, mais prendre lui-même le soin de nous-mêmes. Il aime tellement notre âme, qu'il ne veut pas lui permettre de s'engager en des choses qui lui peuvent nuire dans le temps où il a dessein de la favoriser davantage. Ainsi il approche d'elle tout d'un coup, il la tient unie à lui, et lui fait voir en un instant plus de vérités, et lui donne une connaissance plus claire de toutes les choses du monde, qu'elle n'aurait pu en acquérir en plusieurs années par cette autre oraison qui est moins parfaite ; car, au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire, la poussière nous aveugle et nous empêche d'avancer, ici Notre-Seigneur nous fait arriver sans retard à la fin où nous tendons, et sans que nous puissions comprendre comme cela s'est fait.

La troisième propriété de l'eau est d'éteindre notre soif ; or, la soif, à mon avis, n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin, que nous ne saurions sans mourir en être privés entièrement ; et certes il est étrange que l'eau soit d'une telle nature que son manquement nous donne la mort, et sa trop grande abondance nous ôte la vie, comme on le voit par ceux qui se noient.

O mon Sauveur, qui serait si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie ? Cela n'est pas impossible, parce que notre amour pour Dieu et le désir de le posséder peuvent croître jusqu'à un tel point que notre corps ne pourra le supporter ; et ainsi il y a eu des personnes qui sont mortes de cette manière. J'en connais une à qui Notre-Seigneur donnait une si grande abondance de cette eau, que s'il ne l'eût bientôt secourue, les ravissements où elle entrait l'auraient presque fait sortir d'elle-même ; je dis qu'elle serait presque sortie d'elle-même, parce que l'extrême peine qu'elle avait de souffrir le monde la faisant presque mourir, il semblait qu'en même temps elle ressuscitait en Dieu dans un admirable repos, et que sa divine majesté, en la ravissant en lui, la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie si elle fût demeurée en elle-même.

On peut connaître, par ce que je viens de dire, que comme il ne saurait rien y avoir en Dieu, qui est notre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi, quelque abondante que soit cette eau, elle ne peut être excessive, parce qu'il ne saurait y avoir d'excès en ce qui procède de lui. C'est pourquoi lorsqu'il donne de cette eau à une âme en fort grande quantité, il la rend capable d'en beaucoup boire, de même que celui qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il veut y mettre.

Lorsque le désir de jouir de ces faveurs vient de nous, il ne faut pas trouver étrange qu'il soit toujours accompagné de quelques défauts ; et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de Notre-Seigneur ; car nos affections sont si déréglées, qu'à cause que cette peine est fort agréable, nous croyons ne nous en pouvoir rassasier : ce qui fait qu'au lieu de modérer notre désir, nous nous y laissons emporter de telle sorte, que quelquefois il nous tue. Oh ! qu'une telle mort est heureuse, quoique peut-être ceux qui la souffrent eussent pu, en continuant de vivre, aider les autres à désirer de mourir ainsi !

Pour moi, je crois que c'est le démon qui, voyant combien la vie de ces personnes peut lui apporter de dommage, les tente de ruiner ainsi entièrement leur santé par des pénitences indiscretes. C'est pourquoi j'estime qu'une âme qui est arrivée jusqu'à se sentir embrasée d'une soif si violente, doit fort se tenir sur ses gardes, parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation, et que, quand bien même cette soif ne la tuerait pas, elle ruinerait entièrement sa santé, dont la défaillance paraîtrait, malgré elle, dans son extérieur, ce qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour éviter. Il arrivera même quelquefois que tous nos soins n'empêcheront pas que l'on ne s'en aperçoive ; et nous sommes obligées, au moins lorsque nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violence, de ne pas l'augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire, nous devons tâcher de l'arrêter doucement en nous attachant à méditer quelque autre sujet, parce qu'il peut arriver que notre naturel y contribue autant que notre amour pour Dieu ; car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand même il serait mauvais, et celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées, puisque la mortification, qui sert à tout, les devrait modérer dans ce désir.

Il paraîtra peut-être qu'il y a de la rêverie à dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne, mais je vous assure qu'il n'y en a point ; car je ne prétends pas conseiller d'effacer ce désir de son esprit, mais seulement de le modérer par un autre qui pourra être encore meilleur : il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand désir de nous voir détachés de la prison de ce corps pour être avec Dieu, qui est le désir dont saint Paul était si fortement possédé, et comme ce désir nous donne une peine qui, étant née d'une telle cause, est très-agréable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrêter, et on ne le peut pas même entièrement. Elle passe quelquefois dans un tel excès, qu'elle va presque jusqu'à troubler le jugement, ainsi je l'ai vu arriver il n'y a pas encore longtemps, à une personne qui, bien que violente de son naturel, est si accoutumée à renoncer à sa volonté, comme elle le témoigne en

d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On aurait cru que, durant ce moment, elle l'aurait perdu, tant la peine qu'elle souffrait était excessive, et tant l'effort qu'elle se faisait pour la dissimuler était grand.

Sur quoi j'estime que, dans ces rencontres si extraordinaires, quoique cela procède de l'esprit de Dieu, c'est une humilité fort louable que de craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour lui, qui soit capable de nous réduire à un tel état. Je dis donc encore que j'estimerai utile, si cette personne le peut (car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours), qu'elle renonçât à ce désir qu'elle a de mourir, en considérant le peu de service qu'elle a jusqu'alors rendu à Dieu ; qu'elle pourra lui plaire davantage en conservant sa vie qu'en la perdant, et qu'il veut peut-être se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque âme qui allait se perdre. Car, se rendant ainsi plus agréable à sa divine majesté, elle aura sujet d'espérer de la posséder un jour plus pleinement qu'elle ne l'aurait fait si elle était morte à l'heure même.

Ce remède me semble bon pour adoucir une peine si pressante, et on en tirera sans doute un grand avantage, puisque, pour servir Dieu fidèlement, il faut ici-bas porter sa croix. C'est comme si, pour consoler une personne fort affligée, on lui disait : Prenez patience, abandonnez-vous à la conduite de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa volonté, et croyez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il peut se faire aussi que le démon contribue fort à augmenter la violence de ce désir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un ermite dont la vie était très-austère, à qui cet esprit malheureux persuada de se jeter dans un puits, disant qu'il en verrait plus tôt Dieu. Sur quoi j'estime que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable, puisque autrement Notre-Seigneur étant aussi bon et aussi fidèle dans ses promesses qu'il l'est, il n'aurait jamais permis qu'il se fût aveuglé de telle sorte dans une chose si claire ; car il est évident qu'il n'aurait pas commis

un tel crime, si ce désir fût venu de Dieu, qui ne nous inspire aucun mouvement qui ne soit accompagné de lumière, de discrétion et de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire, et comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, et particulièrement pour abréger le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lorsque l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la tête ; car la discrétion est nécessaire en toutes choses.

Or, pourquoi pensez-vous, mes filles, que j'aie voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix et la récompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive et si pure de cette fontaine céleste ? C'est afin que vous ne vous découragez point par les travaux et les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit ; mais que vous marchiez avec courage et sans craindre la lassitude, parce qu'il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusqu'au bord de la fontaine, et ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, et abandonneriez votre entreprise, en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'exécuter. Considérez que Notre-Seigneur nous y convie tous ; et puisqu'il est la vérité même, pouvons-nous douter de la vérité de ses paroles ? Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous ; et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il pouvait se contenter de dire : Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir, et je donnerai à boire de cette eau à ceux, à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot tous, sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se lasseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie Notre-Seigneur de vouloir bien, par son extrême bouté, donner aux personnes à qui il la promet, la grâce de la chercher, et la manière qu'elle doit l'être.

CHAPITRE XX.

Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zèle que l'on doit avoir pour le salut des âmes. En quel cas une religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié, et quels doivent être ses entretiens.

DE DIVERS CHEMINS POUR ARRIVER À L'ORAISON.

Il semble que dans ce dernier chapitre, j'ai avancé quelque chose de contraire à ce que j'avais dit auparavant, lorsque, pour consoler celles qui n'arrivent que jusqu'à cette sorte d'oraison, j'ai ajouté qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu, il y a aussi divers chemins pour aller à lui ; mais je ne crains point d'assurer encore que, connaissant comme il faut notre faiblesse, il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas néanmoins dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre ; au contraire sa miséricorde, qui doit être louée éternellement, est si grande qu'il n'empêche personne d'aller boire dans cette fontaine de la vie. Autrement, avec combien de raison m'en aurait-il empêchée ? et, puisqu'il a bien voulu me permettre de puiser jusqu'au fond de cette divine source, on peut assurer qu'il n'empêche personne d'y arriver ; mais que plutôt il nous appelle à haute voix pour y aller, quoique sa bonté soit si grande, qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manières à ceux qui lui en demandent, afin que nul ne perde l'espérance et ne se trouve en état de mourir de soif. Cette source est si abondante qu'il en sort divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits, qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour désalterer ceux qui étant comme des enfants, n'en ont pas besoin davantage, et s'effraieraient d'en avoir en trop grande quantité.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de mourir de soif ; l'eau des consolations ne manque jamais de telle sorte dans ce chemin, que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi marchez toujours, combattez avec courage, et mourez plutôt que d'abandonner votre entreprise, puisque

vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main, et pour combattre. Que si vous demeurez fermes dans cette résolution, quoique Notre-Seigneur permette que vous souffriez de soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir appréhender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit pas plutôt nous qui lui manquions.

Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin que l'on ne s'égare pas dès l'entrée, je veux parler de la manière dont nous devons commencer notre voyage, parce que cela est si important, qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celui qui n'aura point la résolution dont je vais parler doive abandonner le dessein de s'y engager, parce que Notre-Seigneur le fortifiera ; et quand il ne s'avancerait que d'un pas, ce pas est d'une telle conséquence, qu'il peut s'assurer d'en être fort bien récompensé. C'est comme un homme qui aurait un chapelet sur lequel on aurait appliqué des indulgences : s'il le dit une fois, il en profite ; s'il le dit plusieurs fois, il en profite encore davantage ; mais s'il ne le dit jamais, et se contente de le tenir dans une boîte, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne l'eût point. Ainsi, quoique cette personne ne continue pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché lui donnera lumière pour se mieux conduire dans les autres, et de même à proportion, si elle y marche davantage. Ainsi, elle se peut assurer qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit le mal.

DU ZÈLE POUR LE SALUT DES ÂMES.

Tâchez donc, mes filles, d'ôter la crainte de s'engager dans une si sainte entreprise à toutes les personnes avec qui vous communiquerez, si elles y ont de la disposition et quelque confiance en vous. Je vous demande, au nom Dieu, que votre conversation soit telle, qu'elle ait toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez ; car, puisque l'objet de votre oraison doit être l'avancement des âmes dans la vertu, et que vous le devez sans cesse demander à

Dieu, pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de le procurer en toutes manières ? Si vous voulez passer pour bonnes parentes, c'est là le moyen de témoigner combien votre affection est véritable. Si vous voulez passer pour bonnes amis, vous ne sauriez aussi le faire connaître que par là, et si vous avez la vérité dans le cœur, ainsi que votre méditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connaître comme nous sommes obligés d'avoir de la charité pour notre prochain.

LANGAGE QUE DOIVENT TENIR LES RELIGIEUSES.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants, tels que sont, ce me semble, ces amitiés que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoiqu'en elles-mêmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais employer ces paroles : M'aimez-vous donc bien ? ne m'aimez-vous point ? ni avec vos parents, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne ; car il pourra se faire que, pour disposer quelqu'un de vos frères ou de vos proches, ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profil, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agréables aux sens ; et même qu'une de ces paroles obligeantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet sur leur esprit que plusieurs autres qui seraient purement selon le langage de Dieu, et qu'ensuite de cette disposition, elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auraient fait sans cela. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas ; mais autrement elles n'apporteraient aucun profit, et pourraient nuire sans que vous y prissiez garde.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison ? Sur quoi gardez-vous bien de dire : Je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit, puisque faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes qui, étant religieuses, sont si

particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent de pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, à moins que ce ne fût pour quelque grand bien : ce qui n'arrive que très-rarement. Ce doit être là votre manière d'agir, ce doit être votre langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble ; et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui serait pour vous le chemin de l'enfer. Que s'ils vous regardent comme grossières et inciviles, que vous importe qu'ils aient cette croyance ? et moins encore s'ils vous prennent pour des hypocrites. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui seront accoutumés à votre langage : car comment celui qui n'entendrait point l'arabe pourrait-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne saurait nulle autre langue ? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice ; au lieu que vous en éprouveriez un fort grand de commencer à parler un autre langage ; tout votre temps se consumerait à cela, et vous ne sauriez croire, comme moi qui l'ai éprouvé, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre, et on tombe dans une inquiétude continuelle, qu'il faut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit pour entrer et marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre votre langue, comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur représenter les grands avantages qu'ils pourront en recevoir, et vous ne vous lasserez point de les leur dire, mais avec piété, avec charité, et en y joignant vos oraisons, afin qu'ils en fassent profit, et que connaissant combien cela peut leur être utile, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne serait pas sans doute, mes filles, une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez faire ouvrir les yeux de l'âme à quelqu'un, pour le porter à désirer un si grand bien ; mais lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin, que de choses se présentent à l'esprit, particulièrement quand c'est une personne qui a, comme moi, si mal

fait son devoir d'y marcher. Dieu veuille, mes sœurs, me faire la grâce que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions !

CHAPITRE XXI.

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on vent donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité, prévalent par-dessus plusieurs autres, unies ensemble pour l'obscurcir et pour la combattre.

QU'IL FAUT MARCHER SANS CRAINTE DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON.

Que la quantité des choses auxquelles il faut penser pour entreprendre ce divin voyage, et entrer dans ce chemin royal qui conduit au ciel, ne vous étonne point, mes filles. Est-il étrange que, s'agissant d'acquérir un si grand trésor, il semble d'abord nous devoir coûter bien cher ? Un temps viendra que nous connaîtrons que tout le monde ensemble ne suffirait pas pour le payer.

Pour revenir donc à la manière dont doivent commencer ceux qui veulent entrer dans ce chemin, et marcher jusqu'à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de vie, pour en boire et pour s'en rassasier, je dis qu'il importe essentiellement d'avoir une ferme résolution de ne point s'arrêter qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir résister à tant de travaux, et enfin, quand on croirait devoir en mourir, et que tout le monde devrait s'abîmer. Car ce sont-là les discours que l'on nous tient d'ordinaire : Cette voie est toute pleine de périls : une telle s'est perdue dans ce voyage ; celle-ci se trouva trompée, et cette autre, qui priait tant, n'a pas laissé de tomber ; c'est rendre la vertu méprisable ; ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions ; il faut qu'elles se contentent de filer, sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur oraison, et le *Pater noster* et l'*Ave, Maria*, leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes sœurs,

qu'ils doivent leur suffire ; et pourquoi ne leur suffiraient-ils pas, puisqu'on ne saurait faillir en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus-Christ même ? Ils ont sans doute raison ; et si notre faiblesse n'était pas si grande et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucun livre pour nous instruire dans la prière.

C'est pourquoi, puisque je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à méditer d'autres mystères qui leur semblent trop subtils et trop raffinés, et qu'il y a des esprits si délicats que rien n'est capable de les contenter, j'estime à propos d'établir ici certains principes, certains moyens, et certaines intentions d'oraison, sans m'arrêter à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous ôter vos livres, puisque, pourvu que vous vous affectionniez à cela, et que vous soyez humbles, vous n'aurez besoin de rien de plus. Je m'y suis toujours fort attachée ; et les paroles de l'Évangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savants et les mieux écrits, principalement lorsque les auteurs ne sont pas fort approuvés ; car alors il ne me prend jamais envie de les lire.

Il faut donc que je m'approche de ce maître de la sagesse, et il m'enseignera peut-être quelques considérations dont vous aurez sujet d'être satisfaites. Ce n'est pas que je prétende vous donner l'explication de ces oraisons divines, assez d'autres l'ont fait ; et quand cela ne serait point, je ne serais pas si hardie que de l'entreprendre, sachant bien qu'il y aurait de la folie ; mais je vous proposerai seulement quelques considérations sur les paroles du *Pater noster* ; la quantité de livres ne servant, ce me semble, qu'à faire perdre la dévotion dont nous avons besoin dans cette divine prière. Car, ainsi qu'un maître qui affectionne son disciple tâche de faire que ce qu'il lui montre lui plaise, afin qu'il l'apprenne plus facilement, qui doute que ce divin maître n'agisse de même envers nous ?

Moquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on tâchera de vous donner, et de tous ces périls dont on voudra vous faire peur ; car

le chemin qui conduit à la possession d'un si grand trésor étant tout plein de voleurs, quelle apparence de prétendre pouvoir le passer sans péril ? Les gens du monde souffriraient-ils, sans s'y opposer, qu'on leur enlevât leurs trésors, eux qui, pour un intérêt de néant, passent sans dormir les nuits entières, et se tuent le corps et l'âme ?

Si donc, lorsque vous allez pour acquérir, ou pour mieux dire, pour enlever ce trésor de force, suivant cette parole de Notre-Seigneur, que les violents le ravissent ; si, lorsque vous y allez par ce chemin, qui est un chemin royal puisqu'il nous a été tracé par notre roi, et un chemin très-assuré puisque c'est celui qu'ont tenu tous les élus et tous les saints, on vous dit qu'il y a tant de périls à courir, et l'on vous donne tant de craintes, quels doivent être les périls de ceux qui prétendent gagner ce trésor sans savoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver ? O mes filles ! qu'il est vrai qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres ! mais ils ne les connaîtront que lorsque, y étant tombés, ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever, et perdront ainsi toute espérance, non-seulement de désaltérer leur soif dans cette source d'eau vive, mais de pouvoir en boire la moindre goutte, ou dans quelque ruisseau qui en sorte, ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourraient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin, où il se rencontre tant d'ennemis à combattre, sans avoir bu une seule goutte de cette eau divine ? et n'est-il pas certain qu'ils ne sauraient éviter de mourir de soif ? Ainsi, mes filles, puisque, soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous marchons toutes vers cette fontaine, quoiqu'on différentes manières ; croyez-moi, ne vous laissez point tromper par ceux qui voudraient vous enseigner un autre chemin pour y aller que celui de l'oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de savoir si cette oraison doit être mentale pour les uns, et vocale pour les autres ; je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est là l'exercice des personnes religieuses ; et quiconque vous dira qu'il y a du péril, considérez-le comme étant lui-même, par ce mauvais conseil qu'il vous donne, un si périlleux écueil pour vous, que, si vous ne l'évitez en le fuyant, il

vous fera faire naufrage. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire, puisque vous pourrez en avoir besoin. Le péril serait de manquer d'humilité, et de ne pas avoir les autres vertus ; mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison ! Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques âmes qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde : ils ne considèrent point cette foule incroyable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraison et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres horribles péchés ; et si le démon, par ses tromperies et par un malheur déplorable, mais qui est très-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres, touchant la pratique de la vertu. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal, il faut éviter de faire le bien, et je ne crois pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

« O mon Dieu ! vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens. Défendez votre propre cause, et ne souffrez pas de telles faiblesses en des personnes consacrées à votre service. » Vous aurez toujours au moins cet avantage, mes sœurs, que votre divin époux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui vous assiste dans une entreprise si sainte ; et lorsqu'on le sert fidèlement, et qu'il donne la lumière qui peut conduire dans le véritable chemin, non-seulement on n'est point arrêté par ces craintes que le démon tâche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croître le désir de continuer à marcher avec courage ; on voit venir le coup que cet esprit infernal veut nous porter, et on lui en porte un à lui-même, qui lui fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne lui donne de plaisir et de joie.

Lorsque dans un temps de trouble, cet ennemi de notre salut

ayant semé la zizanie, semble entraîner tout le monde après lui, comme autant d'aveugles éblouis par l'apparence d'un bon zèle, s'il arrive que Dieu suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux et leur montre les ténèbres infernales qui, offusquant leur esprit, les empêchent d'apercevoir le chemin, n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la vérité prévaut sur plusieurs qui ne la connaissent pas ? Ce fidèle serviteur commence peu à peu à leur découvrir le chemin de la vérité, et Dieu leur donne du courage pour le suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du péril dans l'oraison, il tâche de leur faire connaître, sinon par ses paroles, au moins par ses œuvres, combien l'oraison est avantageuse ; s'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communique lui-même plus souvent qu'il n'avait accoutumé, pour leur faire voir le contraire. Ainsi, pourvu qu'il ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, Notre-Seigneur recouvrera peu à peu, par leur moyen, les âmes qui étaient dans l'égarement.

Renoncez donc, mes sœurs, à toutes ces craintes ; méprisez ces opinions vulgaires ; considérez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ ; tâchez de conserver toujours votre conscience pure ; fortifiez-vous dans l'humilité ; foulez aux pieds toutes les choses de la terre ; demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Église, et ne doutez point après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre ; et si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connaître avec humilité quel est le chemin que vous tenez ; dites-leur, comme il est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse, que vous êtes obligées de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs aussi bien dans les prières vocales que dans les autres ; et s'ils repartent que oui, comme ils ne sauraient ne point le faire, vous connaîtrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas

faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit béni éternellement !

CHAPITRE XXII.

De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'âme avec Dieu.

DE L'ORAISON MENTALE.

Sachez, mes filles, que la différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix et de nos paroles, en sorte que lorsque nous parlons elle soit vocale, et lorsque nous nous taisons elle soit mentale ; car si, en priant vocalement, je m'occupe toute à considérer que je parle à Dieu, si je me tiens en sa présence, et si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles mêmes que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes, si ce n'est qu'on voulût nous faire croire que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le *Pater*, on pense au monde, auquel cas je n'ai rien à dire ; mais, si en parlant à un si grand Seigneur, vous voulez lui parler avec le respect qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer ce qu'il est et ce que vous êtes ? Car, comment pourrez-vous parler à un roi et lui donner le titre de Majesté, ou comment pourrez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant aux grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent ou de la différence des qualités, ou de la coutume et de l'usage ? Il est donc nécessaire que vous en sachiez quelque chose, autrement vous serez renvoyées comme des personnes grossières, et ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

« Quelle ridicule ignorance serait-ce, ô mon Seigneur, que celle-là ! Quelle sottise simplicité serait-ce, ô mon souverain monarque ! et comment pourrait-elle se souffrir ? Vous êtes roi, ô mon Dieu, mais un roi tout-puissant et éternel, parce que vous ne

tenez de personne le royaume que vous possédez ; et je n'entends presque jamais dire, dans le *Credo*, que votre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir une joie particulière. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénis toujours, parce que votre royaume durera toujours. Mais ne permettez pas, mon Sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons qui, lorsqu'ils parlent à vous, vous parlent seulement avec les lèvres. »

Que pensez-vous dire, chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-mêmes ? Certes, je pense que non : et ainsi il semble que vous vouliez nous faire tous entrer dans vos rêveries, puisque vous ne savez ce que c'est que contemplation, ni qu'oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale ; car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas en ceci ce que vous approuveriez ailleurs.

C'est pourquoi, mes filles, je joindrai toujours, autant que je m'en souviendrai, l'oraison mentale avec la vocale, afin que ces personnes ne vous épouvantent pas par leurs vains discours. Je sais où peuvent vous mener ces pensées, et, comme j'en ai moi-même été assez inquiétée, je souhaiterais que personne ne vous en inquiétât, parce qu'il est très-dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de crainte. Il vous importe extrêmement, au contraire, d'être assurées que celui que vous tenez est fort bon, puisque autrement il vous arriverait comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré ; il tourne de tous côtés pour retrouver son chemin, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps, et d'arriver beaucoup plus tard.

Quelqu'un oserait-il soutenir que ce fût mal fait, avant que de commencer à dire ses heures, ou à réciter le rosaire, de penser à celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux ce qu'il est et ce que nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui ? Cependant, mes sœurs, il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale, vous aurez employé quelque temps à la

mentale.

N'est-il pas certain, que quand nous abordons un prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que pour parler à un paysan, ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puisque pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions ? Je sais que l'humilité de ce roi est telle, que, quoique je sois si rustique et que j'ignore comment il faut lui parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher, parce que, connaissant la bonté de leur souverain, ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité, et connaît que, s'il en savait davantage, il en dirait davantage, que non pas la sublimité et l'élégance du raisonnement des plus habiles, lorsque cette vertu leur manque. Mais faut-il, parce qu'il est si bon, que nous soyons inciviles ? Et quand il ne nous ferait point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de lui, quoiqu'étant si imparfaites, pourrions-nous trop tâcher de connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté ! Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand, comme il suffit de savoir la naissance, le bien et les dignités des princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde ! vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption, que ce qu'au lieu de considérer les personnes par leur mérite, ou, ne les y considère que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plus tôt que tous ces honneurs s'évanouissent. Cela me semble si ridicule que, lorsque vous vous assemblerez pour prendre quelque récréation, ce vous en pourra être un sujet assez utile que de considérer de quelle sorte les gens du monde, ainsi que de pauvres aveugles, passent leur vie.

DES PERFECTIONS INFINIES DE DIEU.

O mon souverain monarque, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de beauté, force qui est la force même ! « Grand Dieu, dont les perfections sont également indéterminées et incompréhensibles, quand toute l'éloquence humaine et toute la connaissance d'ici-bas, qui ne sont en effet qu'ignorance, seraient jointes ensemble, comment pourraient-elles nous faire comprendre la moindre de tant de perfections qu'il faudrait connaître pour savoir, en quelque sorte, quel est ce roi par excellence qui fait seul tout notre bonheur et toute notre félicité, et qui n'est autre chose que vous-même ? »

Lorsque vous vous approchez, mes filles, de cette éternelle majesté, si vous considérez attentivement à qui vous allez parler, et à qui vous parlez, le temps de mille vies telle qu'est la nôtre ne suffirait pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité, lui devant qui les anges tremblent, lui qui commande partout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes filles, que nous nous réjouissions des grandeurs de notre époux, et que, considérant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses, nous menions une vie, conforme à une condition si relevée ?

MARIAGE DE L'ÂME AVEC DIEU.

Hélas ! mon Dieu, puisque dans le monde, lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité et de son bien, pourquoi nous, qui vous sommes déjà fiancées, ne nous informerions-nous pas de la condition de notre époux avant que le mariage s'accomplisse, et que nous quittions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel, nous refusera-t-on la liberté de nous informer qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour époux, quel est son père, quel est le pays où il veut nous emmener avec lui, quelle est sa qualité, quels sont les avantages qu'il nous promet, et surtout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre et de nous efforcer de lui plaire

en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit autre chose à une fille, sinon que, pour être heureuse dans son mariage, il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il serait d'une condition beaucoup inférieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin époux, que nous fassions moins pour vous contenter, et vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes ! Mais quel droit ont-ils de se mêler de ce qui regarde vos épouses ? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agréables, puisque c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mari vit si bien avec sa femme et a tant d'affection, qu'il désire qu'elle lui tienne toujours compagnie, n'aurait-elle pas bonne grâce de ne pas daigner, pour lui plaire, entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il lui porte, et à laquelle elle doit répondre ?

C'est faire oraison mentale, mes filles, de comprendre bien ces vérités. Que si vous voulez y ajouter aussi l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez faire. Mais lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à d'autres choses, car en user ainsi, ce n'est pas savoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliqué, et je prie Notre-Seigneur qu'il nous fasse la grâce de le bien mettre en pratique.

CHAPITRE XXIII.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

DE LA PERSÉVÉRANCE NÉCESSAIRE DANS L'Oraison.

Quand nous commençons à faire oraison, il importe tellement d'avoir un ferme dessein de continuer, que, pour ne pas trop m'étendre sur ce sujet, je me contenterai d'en rapporter deux ou trois raisons. La première est que Dieu nous étant si libéral et nous

comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y aurait-il que lorsque nous lui donnons ce petit soin de le prier, qui nous est si avantageux, nous ne le lui donnions pas avec une pleine et entière volonté, mais seulement comme une chose que l'on prête avec intention de la retirer ? Cela ne pourrait, ce me semble, se nommer un don. Car si un ami redemande à son ami une chose qu'il lui a prêtée, ne l'attristera-t-il pas, principalement s'il en a besoin, et s'il la considérait déjà comme sienne ? Que s'il se rencontre que celui qui a reçu ce prêt ait lui-même fort obligé auparavant son ami, et d'une manière très-désintéressée, n'aura-t-il pas sujet de croire qu'il n'a ni générosité ni affection pour lui, puisqu'il ne veut pas lui laisser ce qu'il lui avait prêté pour lui servir comme d'un gage de son amitié ?

Quelle est l'épouse qui, en recevant de son époux quantité de pierreries de très-grand prix, ne lui veuille pas au moins donner une bague, non pour sa valeur, puisqu'elle n'a rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même, jusqu'à la mort, sera toute à lui ? Dieu mérite-t-il moins qu'un homme d'être respecté, pour oser ainsi nous moquer de lui, en lui donnant et en retirant à l'heure même ce peu qu'on lui a donné ? Si nous consomons tant de temps avec d'autres qui ne nous en savent point de gré, donnons au moins de bon cœur, à notre immortel époux, ce peu de temps que nous nous résolvons de lui donner ; donnons-le-lui avec un esprit libre et dégagé de toutes autres pensées, et redonnons-le-lui avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le reprendre, quelques contradictions, quelques peines et quelques sécheresses qui nous arrivent. Considérons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on nous pourrait redemander avec justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier, parce que discontinuer durant un jour, ou même durant quelques jours pour des occupations nécessaires, ou pour quelque indisposition particulière, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que notre intention demeure ferme ; Notre-Seigneur n'est pas pointilleux, il ne s'arrête point aux petites choses, et ainsi il ne manquera pas de reconnaître votre bonne volonté, puisque vous lui donnez, en la lui

donnant, tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, quoique moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement libéraux. Car c'est beaucoup que, n'ayant pas l'âme assez noble pour donner, ils se résolvent au moins de prêter. Enfin, il faut faire quelque chose. Dieu est si bon qu'il prend tout en paiement ; il s'accommode à notre faiblesse ; il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre. Quelque grande que soit notre dette, il se résout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à lui, et il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez que lever les yeux au ciel en vous souvenant de lui, vous ne devez point appréhender qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison est que, quand le diable nous trouve dans cette ferme résolution, il lui est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues, sachant par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas néanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la négligence. Nous avons affaire à des ennemis très-artificieux et fort traîtres ; et comme, d'un côté, leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne, de l'autre, un très-grand avantage sur les négligents. Ainsi, quand ils remarquent de l'inconstance dans une âme et voient qu'elle n'a pas une volonté déterminée de persévérer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos ; ils l'agitent de mille craintes et lui représentent des difficultés sans nombre. J'en puis parler avec trop de certitude, parce que je ne l'ai que trop éprouvé, et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis.

La troisième raison qui rend cette ferme résolution très-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lorsque l'on s'est mis dans l'esprit que, quoi qu'il puisse arriver, on ne doit jamais tourner-le dos. C'est comme un homme qui, dans une

bataille, serait assuré qu'étant vaincu, il ne pourrait espérer aucune grâce du victorieux, et qu'ainsi, ou durant ou après le combat, il se faudrait résoudre à mourir ; il combattrait sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté et vendrait chèrement sa vie, parce qu'il se représenterait toujours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est de même nécessaire que nous entrons dans ce combat avec cette ferme créance, qu'à moins de nous laisser vaincre, notre entreprise nous réussira heureusement, et que, pour peu que nous gagnions en cette occasion, nous en sortirons très-riches.

Ne craignez donc point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'oraison ; au contraire, il vous invite à en boire. Je l'ai déjà dit, et je ne puis me lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les âmes que de ne pas connaître pleinement, par leur propre expérience, quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connaissent par la foi. Car c'est une chose merveilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il a faites à ceux qui marchent par ce chemin, et de quelle sorte lui seul pourvoit presque à tout ce qui leur est nécessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'elles lui donnent. Vous savez bien néanmoins que Jésus-Christ promet le centuple dès cette vie, et qu'il dit : *Demandez et vous recevrez*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il dit lui-même dans son Évangile, à quoi peut me servir, mes sœurs, de me rompre la tête à vous le dire ? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent, qu'il ne leur coûtera guère de l'éprouver, puisqu'il y a cet avantage dans ce voyage, qu'on nous y donne plus que nous ne saurions demander ni désirer. Je sais qu'il n'y a rien de plus véritable, et je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi bien que moi, celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grâce de le connaître par expérience.

CHAPITRE XXIV.

De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comment la mentale s'y rencontre jointe ; sur quoi la Sainte commence à parler du Pater noster.

DE L'ORAISON VOCALE, ET DU *Pater noster*.

Je commencerai ici d'adresser mon discours à ces âmes qui ne peuvent se recueillir, ni attacher leur esprit à une oraison mentale pour s'appliquera la méditation, ni se servir pour cela de certaines considérations, et je ne veux pas nommer seulement en ce lieu les noms d'oraison mentale et de contemplation, parce que je sais certainement qu'il y a plusieurs personnes que ces seuls noms épouvantent, et qu'il se pourrait faire qu'il en vieillirait quelqu'une en cette maison, à cause, comme je l'ai déjà dit, que toutes ne marchent pas par un même chemin.

Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, et je puis même dire vous enseigner, puisque cela m'est permis, mes filles, comme vous tenant lieu de mère par ma charge de prieure, c'est la manière dont vous devez prier vocalement ; car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que celles qui ne sauraient appliquer leur esprit à Dieu, se lassent aussi des oraisons qui sont longues, je ne parlerai point de celles-là, mais seulement de celles auxquelles, en qualité de chrétiennes, nous sommes nécessairement obligées, qui sont le *Pater noster*, et l'*Ave, Maria*, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans savoir ce que nous disons, si ce n'est que l'on croie qu'il suffit de prier ainsi par coutume, et qu'on se doit contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je laisse cela à décider aux savants sans me mêler d'en juger ; et je désire seulement, mes sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Car il me semble que lorsque je dis le *Credo*, il est juste que je sache ce que je crois, et que quand je dis *Notre Père*, je sache qui est ce père, et qui est aussi ce maître qui nous enseigne à faire cette oraison. Si vous dites le bien savoir, et qu'ainsi il n'est pas

besoin de vous en faire souvenir, cette réponse n'est pas bonne, puisqu'il y a grande différence entre maître et maître. Que si ce serait une extrême ingratitude, que de bons disciples ne peuvent avoir, de ne pas se souvenir de ceux qui nous instruisent ici-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, et que ce qu'ils nous enseignent regarde notre salut, je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre que, récitant une prière si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maître qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et tant de désir qu'elle nous soit profitable.

Premièrement, vous savez que Notre-Seigneur nous apprend, que pour bien prier, on doit se retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction, et pour nous en donner l'exemple. Or, comme je vous l'ai déjà dit, on ne peut parler en même temps à Dieu et au monde, ainsi que font ceux qui, en priant d'un côté, écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions et certains temps, principalement quand ce sont des personnes mélancoliques ou sujettes à des maux de tête, puisque, quelques efforts qu'elles fassent, elles ne peuvent s'en empêcher, ou bien lorsque Dieu permet, pour l'avantage de ceux qui le servent, que ces nuages se forment dans leur esprit, et que quelques peines qu'ils leur donnent et quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne sauraient ni avoir attention à ce qu'ils disent, ni arrêter leur pensée à quoi que ce soit, mais l'ont si errante et si vagabonde, que si l'on voyait ce qui se passe en eux, on les prendrait pour des frénétiques.

Lors, dis-je, que Dieu permet que cela arrive, le déplaisir qu'ils en auront leur fera connaître qu'il n'y a point de leur faute ; et il ne faut pas qu'ils se tourmentent et se lassent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison, dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce serait encore pis ; mais ils doivent prier comme ils pourront, et même ne point prier dans ce temps où leur âme est

comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, et il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la manière dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, et qui savent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu et au monde.

Ce qui dépend de nous est de tâcher à demeurer seules avec Dieu, et je le prie que cela suffise pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, et ce qu'il daigne répondre à nos demandes ; car croyez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas ? Non, certes ; mais il parle à notre cœur toutes les fois que nous lui parlons de cœur ; et il est bon que chacune de nous considère que c'est à elle en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine prière. Or, comme le maître se tient proche de son disciple, et ne s'éloigne jamais tant qu'il ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre ; je désire de même que vous sachiez que, pour bien dire le *Pater noster*, il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin maître, qui vous a appris à le dire.

Vous me répondrez peut-être qu'en user ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni ne désirez faire autre chose que de prier vocalement ; car il y a des personnes si impatientes et qui aiment tant leur repos, que, n'étant pas accoutumées à se recueillir dans le commencement de la prière, et ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne savent ni ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale ; mais j'avoue ne comprendre pas comment on la peut séparer de la vocale, si on a dessein de la bien faire et de considérer à qui l'on parle ; car ne devons-nous pas tâcher d'avoir de l'attention en priant ? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater*, sans que notre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remède que j'y trouve, après l'avoir éprouvé diverses fois, est de tâcher d'arrêter notre esprit sur celui qui nous a prescrit cette prière. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience, mais essayez de vous accoutumer à une chose qui vous est nécessaire.

CHAPITRE XXV.

Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite. Différence entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale ; et en quoi consiste cette dernière. Dieu seul dans la contemplation opère en nous.

QUE L'ON PEUT PASSER DE L'ORAISON VOCALE À LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Or, afin que vous n'imaginiez pas, mes filles, que l'on tire, plus de profit de la prière vocale faite avec la perfection que j'ai dite, je vous assure qu'il pourra se faire qu'en récitant le *Pater*, ou quelque autre oraison vocale, Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une contemplation parfaite. C'est ainsi qu'il nous fait connaître qu'il écoute celui qui lui parle, et abaisse sa grandeur jusqu'à daigner lui parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrêtant ses pensées, et en lui liant la langue de telle sorte que, quand il le voudrait, il ne pourrait proférer une seule parole qu'avec une peine extrême. Nous connaissons alors certainement que ce divin maître nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de notre âme comme suspendues, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourraient agir sans nous nuire.

DE LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Les personnes que Notre-Seigneur favorise d'une telle grâce se trouvent dans la jouissance de ce bonheur sans savoir comment elles en jouissent. Elles se trouvent embrasées d'amour sans savoir comment elles aiment ; elles trouvent qu'elles possèdent ce qu'elles aiment, sans savoir comment elles le possèdent : tout ce qu'elles peuvent faire est de connaître que l'entendement ne saurait aller jusqu'à s'imaginer, ni le désir jusqu'à souhaiter un aussi grand bien qu'est celui dont elles jouissent. Leur volonté l'embrasse sans savoir de quelle manière elle l'embrasse ; et selon le peu que ces âmes sont capables de comprendre, elles voient que ce bien est d'un tel prix,

que tous les travaux de la terre joints ensemble ne pourraient jamais le mériter. C'est un don de celui qui a créé le ciel et la terre, et qu'il tire des trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance, pour en gratifier qui il lui plait.

Voilà, mes filles, ce que c'est que la contemplation parfaite, et vous pouvez connaître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale, qui ne consiste, comme je l'ai dit, qu'à penser et à entendre ce que nous disons, à qui nous le disons, et qui nous sommes, nous qui avons la hardiesse d'entretenir un si grand seigneur. Avoir ces pensées et autres semblables, telles que sont celles du peu de service que nous avons rendu à un tel maître, et de la grandeur de notre obligation à le servir, c'est proprement l'oraison mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre différence, et que le nom ne vous fasse point de peur, comme s'il renfermait quelque mystère incompréhensible. Dire le *Pater noster* et l'*Ave, Maria*, ou quelque autre prière, c'est une oraison vocale, mais si elle n'est accompagnée de la mentale, jugez, je vous prie, quel beau concert ce serait, puisque quelquefois les paroles ne se suivraient seulement pas.

Nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, avec l'assistance de Dieu, dans ces deux sortes d'oraison, la mentale et la vocale ; mais quant à la contemplation dont je viens de parler, nous n'y pouvons rien du tout ; Notre-Seigneur opère seul, c'est son ouvrage ; et comme cet ouvrage est au-dessus de la nature, la nature n'y a nulle part. Or, d'autant que j'en ai parlé fort au long et le plus clairement que j'ai pu dans la relation que j'ai écrite de ma vie, par l'ordre de mes supérieurs, je ne le répéterai pas ici, et me contenterai seulement d'en dire un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet état de contemplation, peuvent avoir l'écrit dont je parle, elles y trouveront quelques points et quelques avis dans lesquels Notre-Seigneur a voulu que je réussisse assez bien. Ces avis pourront beaucoup les consoler et leur être utiles, selon mon opinion et celle de quelques personnes qui les ont vus, et qui les gardent par l'estime qu'elles en font : ce que je ne vous dirais pas sans cela, parce que j'aurais honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui

vient de moi, et que Notre-Seigneur sait combien est grande la confusion avec laquelle j'écris la plupart de ce que j'écris. Mais qu'il soit, béni à jamais de me souffrir tout imparfaite que je suis !

Que celles donc, connue je l'ai dit, que Dieu favorisera de cette oraison surnaturelle, tâchent, après ma mort, d'avoir cet écrit, où j'en parle si particulièrement ; et quant aux autres, qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celui-ci, afin que Notre-Seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur côté, tant par leurs actions que par leurs prières, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, et qu'après elles le laissent faire ; car lui seul la peut donner ; et il ne vous la refusera pas, pourvu que vous ne demeuriez point à moitié chemin, mais que vous marchiez toujours courageusement pour arriver à la fin de cette carrière sainte.

CHAPITRE XXVI.

Des moyens de recueillir ses pensées, pour tâcher de joindre l'oraison mentale à la vocale.

DE LA MANIÈRE DE JOINDRE L'ORAISON MENTALE À LA VOCALE.

Il faut revenir maintenant à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette manière, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le *Confiteor*, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie ; et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire ? Imaginez-vous donc, mes sœurs, que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière ; et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais, si vous pouvez, d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur non-seulement de ne le

point perdre de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous : jamais il ne vous abandonnera ; il vous assistera dans tous vos besoins ; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or, croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami ?

O mes sœurs, vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer, sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire. Je sais par ma propre expérience que vous le pouvez ; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison, et j'avoue qu'elle est très-grande. Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années : car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé ? Et qui nous empêche de l'y employer ? Je vous dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements, et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et de subtiles considérations ; mais je vous demande seulement de le regarder ; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre âme attachés sur cet adorable époux de vos âmes ? Quoi ! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ? Que si après l'avoir considéré, vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne plus le regarder, quoique cet époux céleste ne cesse de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas ! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder ; et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses extérieures, pour les jeter quelquefois sur lui ! Considérez, comme le dit l'épouse

dans le Cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirerez ; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachons notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

On dit que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentiments, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, et de la joie quand ils sont gais, quoiqu'elles n'en aient point dans le cœur ; ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement et sans rien exagérer, de quelle manière Notre-Seigneur traite avec nous ; car il veut que nous soyons maîtresses ; il assujettit à nos désirs, et se conforme à nos sentiments. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité ; et alors quel contentement sera le vôtre, de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfection, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un vainqueur le gain d'une sanglante bataille, qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner ! Pourrez-vous, après cela, croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête ?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisque encore qu'il fût non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse, et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouets, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seule à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que même, en cet état, il lui soit donné le temps de respirer ; car, pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le

regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres ; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état ; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir à vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples, qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : « O Seigneur du monde et vrai époux de mon âme, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité ! O mon Sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je suis ! car il me semble que je remarque, à votre visage, que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire que les anges vous laissent seul, et que votre Père vous abandonne sans vous consoler ? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi puis-je me plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui pourront m'arriver, et de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon Sauveur ; je suis résolue de vous suivre en quelque part que vous alliez, et je passerai partout où vous passerez. »

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur, et, pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds ; méprisez tout ce qu'ils vous diront, fermez l'oreille à leurs insolences ; et quoique vous trébuchiez, et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances, et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si légères en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et vous me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur, lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, sans les détourner jamais de dessus lui ; n'ayez point, je vous prie, cette croyance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'efforts pour se recueillir et le regarder au-dedans de soi, ce qu'on peut faire sans aucun péril, et en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Magdeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge et de cette bienheureuse sainte ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ! Ce qu'elles endurent devait sans doute être bien terrible ; mais comme elles étaient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu supporter de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en vous y exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous y aider, choisissez entre les images de Notre-Seigneur celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous, sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui ; et il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles pourraient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu ? Ne le croyez pas, mes sœurs ; et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez ; car, si vous ne le faites pas, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque en cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait conjointe de parenté, et nous ne savons que lui dire parce que la parenté et l'amitié s'évanouissent lorsque la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement, pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attrait, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que, depuis plusieurs années, vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, que l'on ne saurait porter à retourner avec lui, sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites ; notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi, pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices ; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrions jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que, pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes. Considérez attentivement toutes ses paroles ; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte ; et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable à un bon disciple, que de voir que son maître l'aime !

CHAPITRE XXVII.

Sur ces paroles du Pater : Notre Père, qui êtes dans les cieux ; et combien il importe A celles qui veulent être les véritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.

Notre Père, qui êtes dans les cieux. O Seigneur mon Dieu ! qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils, et que votre Fils fait bien connaître qu'il est le fils d'un tel Père ! Soyez béni éternellement ! N'aurait-il donc pas suffi de nous accorder, à la fin de

notre oraison, une faveur si excessive ? Mais nous ne l'avons pas plus tôt commencée, que vous nous comblez de tant de bienfaits, qu'il serait à désirer que l'étonnement que notre esprit en aurait le rendant incapable de proférer la moindre parole, notre seule volonté fût tout occupée de vous. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de parler de la contemplation parfaite, et de faire que l'âme rentrât dans soi-même, pour pouvoir mieux s'élever au-dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint Fils quel est ce lieu où il dit que son Père, qui est dans les cieux, fait sa demeure ! Quittons la terre, mes filles, car quelle apparence qu'après avoir compris quel est l'excès d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre ?

O vrai fils de Dieu, et mon vrai Seigneur ! comment, dès la première parole que nous vous disons, nous donnez-vous tant tout à la fois ? Comment vous humiliez-vous jusqu'à un tel excès d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant et en faisant que des créatures aussi viles et aussi misérables que nous sommes vous aient pour frère ? et comment nous donnez-vous, au nom de votre Père éternel, tout ce qui peut se donner, en l'obligeant à nous reconnaître pour ses enfants ? car vos paroles ne sauraient manquer d'avoir leur effet. Ainsi vous l'obligez à les accomplir ; ce qui l'engage à d'étranges suites, puisqu'étant notre père, il doit oublier toutes nos offenses, pourvu que nous retournions à lui comme fit l'enfant prodigue ; il doit nous consoler dans nos peines ; il doit nous nourrir, comme étant incomparablement le meilleur de tous les pères, puisqu'il est infiniment parfait en tout ; et enfin il doit nous rendre héritiers avec vous de son royaume.

« Considérez, ô mon Sauveur, que, pour ce qui est de vous, l'amour que vous nous portez est si extrême, que vous n'avez nul égard à vos intérêts. Vous avez été sur la terre semblable à nous, lorsque vous vous êtes revêtu de chair en vous revêtant de notre nature, et ainsi vous avez quelque raison de vous intéresser dans nos avantages. Mais considérez, d'un autre côté, que votre Père éternel est dans le ciel. C'est vous-même qui le dites ; et il est juste que vous

prenez soin de ce qui regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien voulu être déshonoré pour l'amour de nous ? Ne touchez point à l'honneur de votre Père, et ne l'engagez pas d'accorder des grâces si excessives à des créatures aussi méchantes que nous sommes, et qui en seront si méconnaissantes. Certes vous avez bien montré, ô mon doux Jésus, que votre Père et vous n'êtes qu'une même chose, que votre volonté est toujours la sienne, et que la sienne est toujours la vôtre. Car comment pouvez-vous, mon Seigneur, faire voir plus clairement jusqu'où va l'amour que vous nous portez, qu'en ce qu'ayant caché au démon avec tant de soin que vous étiez le fils de Dieu, rien n'a pu vous empêcher de nous accorder une aussi grande faveur que celle de nous le faire connaître ? Et quel autre que vous était capable de nous donner cette heureuse connaissance ? Ainsi je vois bien, mon Sauveur, que vous avez parlé pour vous et pour nous, comme un fils qui est très-cher à son père, et que vous êtes si puissant, que l'on accomplit dans le ciel tout ce que vous dites sur la terre. Soyez à jamais béni, Seigneur, vous qui prenez un si grand plaisir à donner, que rien ne peut vous empêcher de donner sans cesse. »

Que vous en semble, mes filles ? trouvez-vous que ce maître qui commence par nous combler de tant de faveurs, afin que, nous affectionnant à lui, nous soyons capables d'apprendre ce qu'il nous enseigne, soit un bon maître ? et croyez-vous que nous devons nous contenter de proférer seulement des lèvres cette parole du Père, sans en concevoir le sens, pour être touchées jusque dans le fond de l'âme de l'excès d'un si grand amour ? Car y a-t-il quelque enfant qui, étant persuadé de la bonté, de la grandeur et de la puissance de son père, ne désirât pas de le connaître ? Que si toutes ces qualités ne se rencontraient pas dans un père, je ne m'étonnerais pas qu'on ne voulût point être reconnu pour son fils, puisque le monde est aujourd'hui si corrompu, que quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle de son père, il tient à déshonneur de l'avoir pour père. Cet étrange abus ne s'étend pas, grâce à Dieu, jusqu'à nous, et il ne permettra jamais, s'il lui plaît, que l'on ait en

cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer et non pas dans un monastère, si celle dont la naissance est la plus noble ne parlait moins de ses parents que ne font les autres, puisqu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite.

O sacré collège des apôtres ! saint Pierre, qui n'était qu'un pauvre pêcheur, y fut préféré à saint Barthélémy, quoiqu'il fût, à ce que quelques-uns disent, fils d'un roi ; et notre Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savait ce qui devait se passer dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Étant tous, comme nous sommes, formés de terre, les contestations qui arrivent sur ce sujet, sont comme si l'on disputait laquelle des deux diverses sortes de terre serait la plus propre à faire des briques ou du mortier. O mon Sauveur, quelle belle question ! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne serait qu'en riant. J'espère que sa divine majesté nous accordera cette grâce. Que si l'on aperçoit, en quelqu'une de vous, la moindre chose qui en approche, il faut aussitôt y remédier ; il faut que cette personne appréhende d'être un Judas entre les apôtres ; et il faut qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas seulement d'être considérée comme une fort mauvaise terre.

Oh ! que vous avez un bon père, mes filles, en celui que vous donne notre bon Jésus ! Que l'on n'en connaisse donc point ici d'autre de qui l'on parle, et travaillez à vous rendre telles, que vous soyez dignes de recevoir des faveurs de lui, et de vous abandonner entièrement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejettera pas, pourvu que vous lui soyez bien obéissantes. Et quelles seraient celles qui refuseraient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel père ? Hélas ! que vous avez en cela de grands sujets de consolation ! Je vous les laisse à méditer, afin de ne pas m'étendre davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées, vous ne sauriez, en considérant un tel fils et un tel Père, ne point trouver avec eux le Saint-Esprit. Je le prie de tout mon cœur d'enflammer votre volonté, et de l'attacher par les liens de son ardent

et puissant amour, si l'extrême intérêt que vous avez de l'y attacher vous-mêmes n'est pas capable de vous y porter.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale : Notre Père, qui êtes dans les cieux ; et traite de l'oraison de recueillement.

SUR CES PAROLES : *Qui êtes dans les cieux.*

Voyons maintenant ce qu'entend votre maître par ces paroles : *Qui êtes dans les cieux.* Car croyez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher votre très-saint et divin Père ? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un très-grand besoin non seulement de le croire, mais de tâcher de le connaître par expérience, parce que c'est l'une des choses qui arrêtent le plus l'entendement, et font que l'âme se recueille davantage en elle-même. Vous savez bien déjà que Dieu est partout : or, comme partout où est le roi, là est la cour ; ainsi partout où est Dieu, là est le ciel ; et vous n'aurez pas sans doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle majesté se trouve.

Considérez ce que dit saint Augustin : qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme qui est distraite de comprendre cette vérité, et de connaître qu'elle n'a point besoin d'aller au ciel, afin de parler à son divin Père, pour trouver en lui toute sa joie, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui ? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui ; il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, et de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hôte. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité, comme à notre père ; à lui demander nos besoins avec grande confiance, à lui faire entendre toutes nos peines ; à le supplier d'y apporter le remède, et à

reconnaître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants.

Gardez-vous bien, mes filles, de ces fausses retenues que pratiquent certaines personnes qui croient faire, en cela, des actions d'humilité. Car si le roi vous gratifiait de quelque faveur, y aurait-il de l'humilité à la refuser ? Nullement ; mais il y en aurait au contraire à l'accepter et à vous réjouir de la recevoir, pourvu que vous reconnaissiez en même temps que vous en êtes indignes. Certes ce serait une plaisante humilité, si le roi du ciel et de la terre venait dans mon âme pour m'honorer de ses faveurs et s'entretenir avec moi, de ne daigner, par humilité, ni lui parler, ni demeurer avec lui, ni recevoir ce qu'il lui plairait de me donner ; mais de le quitter et de le laisser seul ; et que, quoiqu'il me pressât et me priât même de lui demander quelque chose, je voulusse, par humilité, demeurer dans mon indigence et dans ma misère, et qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller, parce qu'il verrait que je ne pourrais me résoudre à profiter de ses grâces.

Laissez là, mes sœurs, je vous prie, ces belles humilités. Traitez avec Jésus-Christ comme avec votre père, comme avec votre frère, comme avec votre Seigneur, et comme avec votre époux, tantôt d'une manière, et tantôt d'une autre ; car il vous apprendra lui-même de quelle sorte vous devez agir pour le contenter et pour lui plaire. Ne soyez pas si simples et si stupides que d'y manquer ; au contraire, priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée, et demandez-lui que, puisqu'il veut bien être votre époux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sauriez trop considérer combien il vous importe de bien comprendre cette vérité, que notre Seigneur est au dedans de nous-mêmes, et que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Cette manière d'oraison, quoique vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plutôt, et on en tire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses

puissances, et entre dans elle-même avec son Dieu, qui l'instruit et lui donne l'oraison de quiétude beaucoup plus promptement par ce moyen que par nul autre ; car étant là avec lui, elle peut penser à sa passion, et l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin, ou à la colonne, ou sur le calvaire.

Celles qui pourront s'enfermer, comme je viens de le dire, dans ce petit ciel de notre âme, où elles trouveront celui qui en est le créateur aussi bien que de la terre, et qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, et à ne se point mettre en un lieu où leurs sens extérieurs se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'avançant beaucoup en peu de temps, elles boiront bientôt de l'eau de la céleste fontaine. C'est comme celui qui, voyageant sur la mer avec un vent favorable, arrive dans peu de jours où il veut aller, au lieu que ceux qui vont par terre en emploient beaucoup plus. Car quoiqu'étant en cet état, nous ne puissions pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vu que nous n'avons pas encore tout-à-fait quitté la terre, nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puisqu'on recueillant nos sens et nos pensées, nous faisons pour la quitter tout ce qui est en notre pouvoir.

Que si ce recueillement est véritable, on n'a pas peine à le connaître, parce qu'il opère un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne saurais vous le faire entendre. C'est que l'âme, dans ces moments favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre et victorieuse, pénètre le néant des choses du monde, s'élève vers le ciel, et, à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, et s'en éloigne de telle sorte, que, sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyants pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la prière ; ce qui est une coutume excellente et utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets

sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que, quand on y est accoutumé, il faudrait se faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisait auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'âme comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps, et que le laissant seul et affaibli elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

Or, quoique d'abord on ne s'aperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'âme a plusieurs degrés différents, et que celui-ci ne produit pas cet effet, toutefois, si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant résister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine lui-même en ne s'y assujettissant pas, nous nous faisons violence durant quelques jours et nous nous y accoutumons, nous connaissons clairement le profit que nous y aurons fait, puisque, aussitôt que nous commencerons à prier, nous verrons que, sans y rien contribuer de notre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que notre Seigneur veut que, pour récompense de notre travail, notre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, qu'aussitôt qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils lui obéissent et se recueillent avec elle. Que si après ils s'échappent, c'est toujours beaucoup qu'ils lui aient été soumis, puisqu'ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maître, sans faire le mal qu'ils auraient pu faire, et que, quand la volonté les rappelle, ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étaient allés. Il arrive même que cela s'étant passé diverses fois de la sorte, Notre-Seigneur fait qu'ils s'arrêtent entièrement, sans plus empêcher l'âme d'entrer dans une contemplation parfaite. Tâchez, mes filles, de bien concevoir ce que j'ai dit ; et, bien qu'il paraisse assez obscur, ceux qui le pratiqueront le comprendront aisément. Ces âmes vont donc comme si elles voyageaient sur la mer, et puisqu'il nous importe tant de ne pas aller lentement, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à bien marcher.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de tomber, et le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur

âme, parce qu'elle en est si proche, que, pour peu que leur entendement le souffle, la moindre étincelle qui en rejaillit est capable de l'embraser entièrement, à cause qu'étant dégagée de toutes les choses extérieures, et se trouvant seule avec son Dieu, elle est toute préparée à s'allumer. Représentez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique, que toute la matière en est d'or et de pierres précieuses, puisque, pour tout dire en un mot, il est digne de ce grand monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais ; car cela est vrai, puisque rien n'égale la beauté d'une âme enrichie de plusieurs vertus, qui, de même que des pierres précieuses, éclatent d'autant plus, qu'elles sont plus grandes. Et enfin imaginez-vous que le roi des rois est dans ce palais, qu'il daigne vous y recevoir, qu'il est assis sur un superbe trône, et que ce trône est votre cœur.

Il vous semblera peut-être d'abord que cette comparaison, dont je me sers pour vous faire comprendre ceci, est extravagante ; mais elle pourra néanmoins vous être fort utile, parce que les femmes étant ignorantes, c'est un moyen propre pour vous faire voir qu'il y a dedans nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paraît au dehors. Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eut que les femmes qui manquassent à considérer ce qui est, puisque, si l'on avait soin de rappeler en sa mémoire le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu de nous, il serait impossible, à mon avis, de tant s'appliquer aux choses du monde qui frappent nos sens, voyant combien elles sont indignes d'être comparées à celles qui sont en nous-mêmes. Que pourrait faire davantage une bête brute, que de suivre l'impétuosité de ses sens, et de se jeter sur la proie qui lui plaît, afin de s'en rassasier ? Et n'y a-t-il donc point de différence entre les bêtes et nous ?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a rien de plus évident ; et je veux bien qu'ils aient raison, quoique j'avoue qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenais assez que j'avais une âme. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité, me bouchant les yeux, je ne comprenais ni la

dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui fait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors, comme je fais maintenant, qu'un si grand monarque habitait dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul, et que quelquefois au moins je serais demeuré avec lui, et aurais pris plus de soin de nettoyer ce palais qui était rempli de tant d'ordures. Y a-t-il rien de si admirable que de penser que celui dont la grandeur pourrait remplir mille mondes, ne dédaigne pas de se retirer dans un petit espace, et que c'est ainsi qu'il voulut bien s'enfermer dans le sein de la très-sainte Vierge sa mère ? Comme il est le maître absolu et le souverain Seigneur de l'univers, il porte avec lui la liberté ; et comme il nous aime uniquement, il se proportionne à nous. Ainsi lorsqu'une âme commence d'entrer dans ces saintes voies, il ne se fait pas connaître à elle, de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'étant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande, mais il l'étend et l'agrandit peu à peu, selon qu'il le juge nécessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les grâces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté ; et par ce mot de liberté j'entends le pouvoir qu'il a d'accroître et d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le lui donner avec une volonté pleine, déterminée, et sans réserve, afin qu'il puisse y mettre et en ôter tout ce qu'il lui plaira, comme lui appartenant absolument.

C'est là ce que sa divine majesté désire de nous ; et, puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser ? Il ne veut point forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne ; mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain et si important, que je ne saurais trop le répéter. Ce roi éternel n'agit pleinement dans notre âme que quand il la voit libre de tout et toute à lui. Pourrait-il en user autrement, puisqu'il aime parfaitement l'ordre, et qu'ainsi, si nous remplissions ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourrait-il avec toute sa cour y venir loger ? Ne serait-ce pas beaucoup qu'il voulût seulement demeurer quelques moments au milieu de tant

d'embaras ? Car pensez-vous, mes filles que ce roi de gloire vienne seul ? N'entendez-vous pas que son fils, après avoir dit *Notre Père*, ajoute aussitôt *qui êtes dans les cieux* ? Or ceux qui composent la cour d'un tel prince, n'ont garde de le laisser seul, ils l'accompagnent toujours, et le prient sans cesse en notre faveur, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit comme ici-bas, où lorsqu'un seigneur ou un prélat honore quelqu'un de sa bienveillance, soit qu'il en ait des raisons particulières, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussitôt d'envier et de haïr cette personne, quoiqu'elle n'en donne point de sujet, et ainsi sa faveur lui coûte cher.

CHAPITRE XXIX

La Sainte continue dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT. (Suite.)

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire ce qu'elle doit. Et quand même le supérieur ne lui témoignerait pas être satisfait d'elle, qu'elle s'assure que Notre-Seigneur non seulement l'agréera, mais l'en récompensera. Car sommes-nous venues ici pour chercher des récompenses temporelles ; et ne devons-nous pas élever sans cesse notre esprit vers des objets permanents et éternels, sans nous arrêter à ceux d'ici-bas qui sont si fragiles et si périssables qu'ils ne durent pas même tant que notre vie ? Que s'il arrive que notre supérieur soit plus satisfait aujourd'hui d'une de vos sœurs que non pas de vous, il pourra l'être demain davantage de vous que non pas d'elle, s'il connaît que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriverait pas, que vous importe ? Ne donnez donc pas lieu à ces pensées qui, commençant quelquefois par peu de chose, vous peuvent beaucoup inquiéter. Au contraire repoussez-les en considérant que votre royaume n'est pas de ce monde, et combien toutes choses, passent promptement.

Mais ce remède est assez faible et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continue à vous humilier, et que vous soyez bien aises de l'être pour l'amour de votre Sauveur qui est avec vous. Faites réflexion sur vous-mêmes, et vous le trouverez, comme je l'ai dit, dans le fond de votre cœur, où il ne manquera pas de vous donner des consolations intérieures, d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si plein de compassion, qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées, et injustement traitées, pourvu qu'elles mettent en lui seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David qu'il n'abandonne pas les affligés. Le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas ? Si vous le croyez, de quoi donc vous tourmentez-vous ?

« O mon Seigneur et mon maître, si nous vous connaissions véritablement, qu'y aurait-il qui fût capable de nous donner de la peine, puisque vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? » Croyez-moi, mes chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette vérité, parce que c'est le moyen de connaître que toutes les consolations d'ici-bas ne sont que des mensonges et des chimères, lorsque, pour peu que ce soit, elles empêchent notre âme de se recueillir et de rentrer dans elle-même. Hélas ! mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes ce ne sera pas moi, puisqu'encore que personne ne soit plus obligé que je suis, à tacher de le comprendre, je vois que je ne le conçois que fort imparfaitement.

Pour revenir à ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, je voudrais pouvoir expliquer de quelle sorte l'âme se trouve en la compagnie du Roi des rois et du Saint des saints, et ne laisse pas de jouir d'une parfaite solitude, lorsqu'elle entre avec lui dans ce paradis qui est au-dedans d'elle-même, et ferme la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle le veut, parce que vous devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qui dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons rien du tout, ni former seulement une bonne pensée par nous-mêmes.

Car ce n'est pas un silence des puissances de notre âme, mais un recueillement de ces puissances dans elle-même. Il y a divers moyens d'y parvenir, comme il est écrit en plusieurs livres, qui disent qu'il faut oublier toutes choses, afin de nous approcher intérieurement de Dieu seul, et que, même dans nos occupations, nous devons nous retirer au-dedans de nous, quand ce ne serait que pour un moment ; le souvenir d'avoir chez soi une telle compagnie étant d'une très-grande utilité.

Ce que je prétends donc que nous devons faire, est seulement de considérer quel est celui à qui nous parlons, et de demeurer en sa présence sans tourner la tête d'un autre côté, ainsi qu'il me semble que ce serait faire que de penser à mille choses vaines et inutiles dans le même temps qu'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien vous êtes proche de nous dans la vérité. Nous agissons comme si vous en étiez fort éloigné. Et combien serait grand cet éloignement, s'il fallait que nous vous allassions chercher jusque dans le ciel ! Votre visage, ô mon Sauveur ! ne mérite-t-il donc pas d'arrêter nos yeux pour le considérer, lorsqu'il nous est si facile de le faire ? Il ne nous semble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder, et nous fermons les yeux de peur de vous voir lorsque vous nous regardez ; ainsi comment saurons-nous si vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardiesse de vous dire ?

Je voudrais donc seulement, mes filles, vous faire comprendre que, pour nous accoutumer par un moyen très-facile à arrêter notre esprit afin qu'il sache ce qu'il dit et à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mêmes ces sens extérieurs et de leur donner de quoi s'occuper, n'y ayant point de doute que le ciel ne se trouve en dedans de nous, puisque le créateur du ciel y habite. Ainsi nous nous accoutumerons à concevoir qu'il n'est pas besoin pour lui parler de crier à haute voix, et il nous fera assez connaître qu'il est véritablement dans notre âme.

En nous conduisant de la sorte, nous prierons vocalement, sans

peine et dans un très-grand repos, et après nous être contraintes durant quelque temps à nous tenir proches de Notre-Seigneur, il nous entendra par signes, comme l'on dit d'ordinaire, et, au lieu de réciter comme auparavant diverses fois le *Pater*, il nous fera connaître dès la première qu'il nous a ouïes. Car il prend tant de plaisir à nous soulager que, quoique durant toute une heure nous ne disions qu'une fois cette sainte et toute divine prière, pourvu qu'il voie que nous n'ignorons pas que nous sommes avec lui, combien il se plaît d'être avec nous, ce que c'est que nous lui demandons, et la joie qu'il a de nous l'accorder, il ne se soucie nullement que nous nous rompions la tête en lui faisant de longs discours. Je le prie de tout mon cœur de vouloir donner cette instruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confesse n'avoir jamais su ce que c'est que de prier avec satisfaction jusqu'à ce qu'il m'ait appris d'en user en cette manière. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moi-même, que c'est ce qui m'a fait beaucoup étendre sur ce sujet.

Pour conclusion, je dis que celui qui désire de former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au-dedans de lui ; ce qui n'est pas une perte pour son âme, mais un grand gain, puisqu'on retranchant l'usage extérieur de ses sens, elle les fait servir à son recueillement intérieur, en sorte que si nous parlons nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de notre cœur avec qui parler ; si nous entendons parler quelqu'un, nous nous souvenions que nous devons écouter parler celui qui nous parle de plus près, et qu'enfin nous considérions toujours que nous pouvons, si nous voulons, ne nous séparer jamais de cette divine compagnie, et être fâchés d'avoir laissé seul durant si longtemps ce père céleste dont nous pouvons attendre tout notre secours.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois, et en s'y accoutumant elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Dieu ne lui aura pas plus tôt fait cette grâce qu'elle ne voudrait pas la changer contre tous les

trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez, et je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez combien ce travail est peu considérable en comparaison de l'avantage d'établir ce solide fondement, afin que si Dieu vous veut élever à de grandes choses, il vous y trouve disposées en vous trouvant si proches de lui. Je prie sa toute puissante majesté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de sa présence.

CHAPITRE XXX.

Comment il importe de savoir ce qu'on demande par ces paroles du Pater : Que votre nom soit sanctifié. Application de ces paroles à l'oraison de quiétude que la Sainte commence d'expliquer, et montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quiétude.

SUR CES PAROLES : *Que votre nom soit sanctifié.*

Considérons maintenant, mes filles, comme notre divin maître va plus loin, comme il commence à demander quelque chose pour nous à son père ; et qu'est-ce qu'il lui demande ? car il est à propos que nous le sachions. Quel est celui, pour mal habile qu'il soit, qui ayant quelque chose à demander à une personne considérable, ne pense point auparavant à ce qu'il doit lui demander, au besoin qu'il en a, et à la manière dont il devra lui parler afin de ne pas l'importuner et ne lui point être désagréable, principalement lorsqu'il s'agit d'une chose de conséquence, telle qu'est celle que Notre-Sauveur nous apprend à demander ? et ceci me semble très-considérable.

Ne pouviez-vous pas, ô mon Dieu, commencer et finir votre oraison par une seule parole en disant : Donnez-nous, mon Père, ce qui nous est nécessaire, puisqu'il semble qu'il n'était pas besoin d'en dire davantage à celui qui comprend si parfaitement toutes choses ? O sagesse éternelle, il est vrai que cela aurait été suffisant entre votre père et vous ! et c'est ainsi que vous le priâtes dans le jardin, en lui

faisant voir d'abord votre crainte et votre désir et vous soumettant aussitôt après à sa volonté. Mais, comme vous savez, mon Dieu, que nous ne sommes pas si soumis à votre Père éternel que vous l'étiez, il était besoin de marquer en particulier ce que vous lui demandiez pour nous, afin que nous puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le demander ; car notre libre arbitre ne se portant qu'à ce qui lui est le plus agréable, nous ne voudrions pas recevoir ce que Dieu nous donne, s'il n'était conforme à notre désir, parce qu'encore qu'il fût le meilleur, néanmoins ne voyant pas le bien qui nous en peut revenir, et, comme on dit, n'ayant pas notre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

O mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que notre foi est si endormie pour croire une éternité de biens et de maux, et que nous comprenions si peu cette infaillible certitude ou de récompense ou de supplice ? Il est bon, mes filles, pour vous en éclaircir que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'oraison dominicale, afin que si le Père éternel vous l'accorde, vous ne le refusiez pas ; et vous devez toujours bien considérer si ce que vous lui demandez vous est utile, parce que s'il ne l'était pas, vous vous devriez bien garder de le désirer ; mais ne craignez pas de demander continuellement à son adorable majesté la lumière qui vous est nécessaire, puisque nous sommes aveugles, et avons un tel dégoût de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort non seulement redoutable, mais éternelle.

Or. pour demander à Dieu qu'il lui plaise d'établir en nous son royaume, Notre-Seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, et que votre règne nous arrive.* Voyez, mes filles, quelle est la sagesse infinie de notre maître. C'est ici que je considère et qu'il importe de considérer ce que nous demandons en demandant ce royaume. Comme Notre-Seigneur connaît que dans notre extrême impuissance, nous sommes incapables de sanctifier, de louer et de glorifier dignement ce nom adorable du Père éternel, si sa suprême majesté ne nous en donne le moyen, en nous donnant ici son

royaume, il a voulu dans les demandes qu'il lui a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses.

Or, pour nous faire entendre ce que c'est que nous demandons, combien il nous importe de presser pour l'obtenir, et qu'il n'y a rien que nous ne devions nous efforcer de faire pour contenter celui qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense. Que si vous n'en êtes satisfaites, vous pourrez entrer vous-mêmes dans d'autres considérations ; car notre bon maître vous le permettra, pourvu que vous vous soumettiez entièrement à la créance de l'Église, ainsi que je le fais toujours, et que, pour cette raison, je ne vous donnerai point ceci à lire qu'après qu'il aura été vu par des personnes qui soient capables d'en juger.

Mon opinion est donc que le grand bonheur entre tant d'autres dont on jouit dans le royaume du ciel est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre ; mais que trouvant dans soi-même le repos et la gloire, on y est dans la joie de voir tous les autres comblés de joie, dans une paix perpétuelle de voir que tous louent, bénissent et sanctifient le nom de Dieu ; de voir que tous l'aiment, et de ce que personne ne l'offense. Ainsi les âmes ne sont occupées que de son amour et ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connaissent parfaitement. Que si nous le connaissions mieux ici-bas que nous ne le connaissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons, et nous l'aimerions de la manière que je viens de dire, quoique non pas à un si haut degré de perfection ni si constamment.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Ne vous semble-t-il point, mes sœurs, que je veuille dire que pour faire cette demande et pour bien prier vocalement, nous devrions être des anges ? Certes notre divin maître le voudrait, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles ; car pourquoi serait-il impossible que, même dans l'exil de cette vie, une âme pût avec l'assistance de Dieu arriver jusqu'à ce point, quoique ce ne puisse être si parfaitement que lorsqu'elle sera

délivrée de la prison de ce corps, parce que nous voguons encore sur la mer du monde, et n'avons pas achevé notre voyage. Mais il y a des intervalles dans lesquels les âmes étant lassées de marcher, Notre-Seigneur met leurs puissances dans un calme et une quiétude où il leur fait comprendre clairement et goûter, comme par avance, ce qu'il donne à ceux qu'il a rendus participants de son royaume et à ceux à qui il le donne dans cette vie, en la manière qu'on le voit dans la prière qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'espérance qu'ils ont d'être un jour éternellement rassasiés de ce qu'ils ne goûtent ici-bas que durant quelques moments.

Que si je n'appréhendais de vous donner sujet de croire que je veux vous parler ici de la contemplation, cette demande me fournirait une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation que ceux qui y sont habitués nomment oraison de quiétude. Mais, comme j'ai entrepris de traiter en ce lieu de l'oraison vocale, vous vous imaginerez peut-être que je ne dois pas les joindre ensemble, quoique je n'en demeure pas d'accord, parce que je sais le contraire ; car je connais plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'oraison vocale telle que je vous l'ai représentée à une contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle manière cela se fait ; et c'est pour cette raison, mes filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'oraison vocale.

Je sais une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres ; et quand elle voulait prier d'une autre manière, son esprit s'égarait de telle sorte, qu'elle ne pouvait se souffrir elle-même. Mais plût à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisait ! Elle récitait quelques *Pater* en l'honneur du sang que Notre-Seigneur a répandu dans les divers mystères de sa passion ; et elle s'y occupait de telle sorte, qu'elle y passait quelquefois deux ou trois heures. Elle vint me trouver un jour fort affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvait

réduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles elles étaient, et je trouvai qu'en disant continuellement son *Pater*, elle entraît dans une si haute contemplation, que Notre-Seigneur relevait jusqu'à l'union divine ; et ses actions le faisaient bien voir, car elle vivait fort saintement. Ainsi je louai Notre-Seigneur, et portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant très-véritable, ne croyez pas, vous qui êtes ennemies des contemplatifs, que vous ne puissiez vous-mêmes le devenir, pourvu que vous récitiez vos oraisons vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXI.

De l'oraison de quiétude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Différence qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique, puis revient à l'oraison de quiétude.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, QUI EST LA PURE CONTEMPLATION.

Je veux donc, mes filles, vous dire ce que c'est que cette oraison de quiétude, selon ce que j'en ai entendu parler, et que Notre-Seigneur me l'a fait comprendre, afin peut-être que je vous en instruisse. C'est, à mon avis, dans cette oraison qu'il commence à nous faire connaître que nos demandes lui sont agréables, et qu'il veut dès ici-bas nous faire entrer dans la possession de son royaume, afin que nous le louions, que nous le sanctifiions, et que nous travaillions de tout notre pouvoir à faire que les autres le louent et le sanctifient. Comme cette oraison est une chose surnaturelle, nous ne saurions pas nous-mêmes l'acquérir, quelque soin que nous y apportions ; car c'est mettre notre âme dans la paix et dans le calme, ou, pour mieux dire, c'est sentir que Notre-Seigneur l'y met dans sa divine présence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultés et ses puissances, comme nous voyons dans l'Évangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Siméon le juste.

Lorsque l'âme est dans cet état, elle comprend, par une manière

fort différente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens extérieurs, qu'elle est déjà proche de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approche davantage, elle deviendra, par le moyen de l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela, ni avec les yeux du corps, ni avec les yeux de l'âme, non plus que saint Siméon ne voyait le divin Jésus que sous les apparences d'un simple enfant, et qu'à en juger par la manière dont il était couvert et enveloppé, et par le petit nombre de personnes qui le suivaient, il n'eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre homme que pour le fils du Père éternel. Mais, de même que cet adorable enfant lui fit connaître qui il était, l'âme connaît avec qui elle est, quoique non pas si clairement, puisqu'elle ne comprend point encore de quelle manière elle le comprend. Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce royaume, qu'elle y est proche de son roi, et qu'il a résolu de le lui donner ; mais son respect est si grand, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme un évanouissement intérieur et extérieur tout ensemble, durant lequel le corps voudrait demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui, étant presque arrivé où il veut aller, se repose, pour y arriver encore plus tôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de ce plaisir, celui dont jouit l'âme n'est pas moindre. Sa joie de se voir si proche de cette fontaine céleste est si grande, qu'avant même que d'en boire, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer ; toutes ses puissances sont si parfaites, qu'elle ne voudrait jamais sortir de cette heureuse tranquillité, et tout ce qui s'offre alors à elle ne peut que l'importuner, parce qu'il la détourne de l'amour qu'elle a pour Dieu ; car en cet état la seule volonté est captive, et là rien n'empêche ces deux autres puissances, l'entendement et la mémoire, de penser auprès de qui elles sont ; mais, quant à elle, si elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté.

L'entendement voudrait ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ni la mémoire s'occuper que de lui seul. Ils connaissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à

les troubler. Ils voudraient que leur corps fut immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur ferait perdre la tranquillité dont ils jouissent, et ainsi ils n'osent se remuer, à peine peuvent-ils parler ; et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois, Ils sont si proches de leur roi qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils voient qu'ils sont auprès de lui, dans son palais, et connaissent qu'il commence à les mettre en possession de son royaume.

Se trouvant en cet état ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, unis de joie. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, et voudraient ne le voir jamais, ni en entendre parler, mais voir et entendre seulement Dieu. Rien ne les peine, ni ne leur paraît capable de les peiner ; et enfin, tandis que ce plaisir dure, ces âmes sont si plongées et si abîmées en Dieu, qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait rien de plus à désirer, et diraient volontiers avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tabernacles.*

Dieu fait quelquefois dans cette oraison de quiétude une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'expérience. Mais ceux qui auront passé par-là la comprendront bien, et n'auront pas peu de consolation de savoir quelle elle est. Pour moi je crois que Dieu joint même souvent une telle faveur à cette autre. Voici ce que c'est : lorsque cette quiétude est grande et qu'elle dure longtemps, il me semble que si la volonté n'était attachée et comme liée, elle ne pourrait conserver la paix dont elle jouit ainsi qu'elle la conserve lorsque l'on se trouve durant un jour ou deux en cet état sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voient clairement qu'elles ne sont pas occupées tout entières à ce qu'elles font, mais que le principal leur manque, qui est la volonté, laquelle à mon avis est alors unie à Dieu, et laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps ; mais quant aux choses du monde, elles en sont si incapables qu'elles paraissent comme engourdies et quelquefois tout interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il lui plaît de l'accorder, parce que la vie active

et contemplative se trouvent jointes et que dans cet heureux temps Notre-Seigneur met tout en œuvre ; car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire, à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe, et l'entendement et la mémoire travaillent à leur ouvrage, c'est-à-dire, à l'action, à l'imitation de Marthe qui dans une rencontre si favorable se trouve jointe à Madeleine.

Je sais une personne que Notre-Seigneur mettait souvent dans cet état ; et parce qu'elle ne comprenait point comment cela se pouvait faire, elle le demanda à un grand contemplatif ; il lui répondit qu'elle ne devait point s'en étonner, et qu'il lui en arrivait autant ; ce qui me donne sujet de croire que, puisque l'âme est si pleinement satisfaite dans cette oraison de quiétude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté se trouve unie à celui qui est seul capable de la combler de bonheur ; et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Notre-Seigneur par sa bonté a favorisées de cette grâce, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je leur donne quelques avis sur ce sujet.

Le premier est lorsqu'elles jouissent de cette consolation sans savoir de quelle manière elle leur arrive ; mais connaissant seulement qu'elles n'y ont contribué ni pu contribuer en rien, elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état, ce qui fait qu'à peine osent-elles respirer. Mais c'est une rêverie ; car comme nous ne saurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de venir, nous ne saurions non plus ni nous procurer une si grande faveur qu'est cette oraison, ni empêcher qu'elle ne se passe C'est une chose entièrement surnaturelle ; nous n'y avons aucune part, et nous sommes si incapables de l'acquérir par nos propres forces, que le moyen d'en jouir plus longtemps est de reconnaître qu'étant très-indignes de la mériter, nous ne saurions ni l'avancer ni la reculer, mais seulement la recevoir avec de grandes actions de grâces ; et ces actions de grâces ne consistent pas en la quantité de paroles, mais à imiter le publicain, en n'osant pas seulement lever les yeux vers le ciel.

La retraite peut alors être fort utile pour laisser la place entièrement libre à Notre-Seigneur, afin que sa souveraine majesté dispose en la manière qu'il lui plaira d'une créature qui est toute à lui ; et le plus qu'on doit faire alors est de proférer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui excitent notre amour, ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, et que ce même souffle éteindrait si elle était allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit être doux pour empêcher que la quantité de paroles que fournirait l'entendement n'occupe la volonté.

Voici un second avis, mes filles, que je vous prie de bien remarquer, c'est que durant cette oraison de quiétude vous vous trouverez souvent en état de ne pouvoir vous servir ni de l'entendement ni de la mémoire. Et il arrive qu'au même temps que la volonté est dans une très-grande tranquillité, l'entendement au contraire est dans un tel trouble, et si fort effarouché, que, ne sachant où il est et se croyant être dans une maison étrangère, il va comme d'un lieu en un autre pour y trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-être qu'il n'y a que moi qui ai l'esprit fait de la sorte : c'est donc à moi que je parle, et cela me tourmente si fort que je voudrais quelquefois donner ma vie pour remédier à cette inconstance et variété de pensées.

En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arrête, et que, comme étant dans sa maison et s'y trouvant bien, il accompagne la volonté. Que si la mémoire s'y joint encore, et qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert, c'est un bonheur inconcevable, et comme un triomphe qui remplit l'âme de contentement et de gloire, de même que dans le mariage, quand le mari et la femme sont si parfaitement unis, que l'un ne veut que ce que l'autre désire, au lieu que l'un des deux ne saurait être de mauvaise humeur sans que l'autre se trouve dans une souffrance perpétuelle.

Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité et

dans cette quiétude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement, de la pensée ou de l'imagination, car je ne sais lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle ferait d'un fou et d'un insensé, parce qu'elle ne pourrait s'amuser à le vouloir tirer par force après elle sans se détourner et l'inquiéter ; d'où il arriverait que non-seulement elle ne tirerait pas par ce moyen un plus grand profit de son oraison, mais que tous ses efforts ne serviraient qu'à lui faire perdre ce que Dieu lui aurait donné, sans qu'elle y eût rien contribué.

Voici une comparaison que Notre-Seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'oraison, qui, à mon avis, explique cela fort clairement ; c'est pourquoi je vous prie de la bien considérer : l'âme en cet état ressemble à un enfant qui tête encore, à qui sa mère, pour le caresser lorsqu'il est entre ses bras, fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remue seulement les lèvres. Car il arrive de même, dans cette oraison, que la volonté aime sans que l'entendement y contribue en rien par son travail, parce que Notre-Seigneur veut que, sans y avoir pensé, elle connaisse qu'elle est avec lui, qu'elle se contente de sucer le lait dont il lui remplit la bouche, qu'elle goûte cette douceur sans se mettre en peine de savoir que c'est à lui à qui elle en est obligée ; qu'elle se réjouisse d'en jouir sans vouloir connaître ni en quelle manière elle en jouit, ni quelle est cette chose dont elle jouit, et qu'elle entre ainsi dans un heureux oubli de soi-même, par la confiance que celui auprès duquel elle est si heureuse de se trouver pourvoira à tous ses besoins. Au lieu que si elle s'arrêtait à contester avec l'entendement pour le rendre malgré lui participant de son bonheur, en le tirant par force après elle, il arriverait de nécessité que, ne pouvant avoir en même temps une forte attention à diverses choses, elle laisserait répandre ce lait, et se trouverait ainsi privée de cette divine nourriture.

DIFFÉRENCE DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE ET DE CELLE D'UNION.

Or il y a cette différence entre l'oraison de quiétude et celle où l'âme est entièrement unie à Dieu, qu'en cette dernière l'âme ne reçoit pas cette divine, nourriture comme une viande qui entre dans la

bouche avant qu'elle passe dans l'estomac, mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-même sans savoir de quelle sorte Nôtre-Seigneur l'y a mise ; au lieu que dans la première il semble que Dieu veut que l'âme travaille un peu, quoiqu'elle le fasse avec tant de douceur qu'elle s'aperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination ; ce qui n'arrive pas dans cette autre oraison plus parfaite où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celui qui les a créées les suspend alors, et le plaisir dont il les fait jouir est si grand, qu'elles en sont tout occupées, sans pouvoir comprendre comment cela se fait.

Quand l'âme se trouve dans cette oraison d'union, elle sent bien que la volonté jouit d'un contentement également grand et tranquille ; mais elle ne saurait dire promptement en quoi il consiste : ce qu'elle sait de certitude, c'est qu'il est différent de tous ceux qui se rencontrent ici-bas, et que la joie de dominer tout le monde, jointe à tous les plaisirs de la terre, n'en saurait produire un semblable. La raison, selon ce que j'en puis juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'extérieur et comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celui-ci est dans l'intérieur et dans le centre même de la volonté.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Lors donc qu'une âme est dans un état si sublime d'oraison, ce qui est, comme je l'ai dit, entièrement surnaturel, s'il arrive que son entendement s'emporte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se moquant de ses folies, et demeurer dans son repos, puisqu'après qu'il aura couru de tous côtés, elle le fera revenir à elle, comme en étant la maîtresse et l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu que, si elle voulait l'arrêter par force, elle-même se priverait de la force que lui donne cette divine nourriture, et ainsi tous deux y perdraient au lieu d'y gagner.

Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien, il me semble que la même chose arrive ici ; et ceux

qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais pour peu qu'ils en aient l'expérience, je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, et qu'ils rendront grâces à Notre-Seigneur de la lumière qu'il lui a plu de me donner pour le leur faire connaître. Pour conclusion, j'estime que lorsque l'âme est arrivée à cette sorte d'oraison si élevée et si parfaite, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande en lui donnant ici-bas son royaume.

O heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans comprendre ce que c'est que nous demandons ! ô heureuse manière de demander ! Cela me fait désirer, mes sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes célestes du *Pater noster*, et les autres oraisons vocales : car, après que Dieu nous aura fait cette faveur, nous oublierons tout ce qui est sur la terre, parce que lorsque le créateur de toutes choses entre dans une âme, il en bannit l'amour de toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entièrement dégagés de tout ce qu'il y a dans le monde ; mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qui leur manque pour l'être, qu'ils s'humilient et qu'ils s'efforcent d'en venir là, puisque autrement ils ne s'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses, et qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume, elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, non seulement il ne lui déclarera point les secrets et ne lui montrera point les merveilles de ce royaume, mais il ne la gratifiera pas souvent de cette faveur, et quand il la lui accordera, ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe : je crois voir toutefois, et pense savoir que cela se passe de la sorte, et c'est, à mon avis, pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent

pas à une si grande faveur, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu, qui la considérait déjà comme étant à lui, pour l'attacher à des choses basses. Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment véritablement, afin de leur faire de plus grandes grâces qu'il n'en avait accordées à celles-ci, quoiqu'il ne retire pas entièrement tout ce qu'il leur avait donné, pourvu qu'elles vivent toujours avec pureté de conscience.

Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ai été, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, leur inspire de saintes résolutions, leur fait connaître la vanité de toutes les choses du monde, et enfin leur donne son royaume, en les mettant dans cette oraison de quiétude, lorsqu'elles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la hâte, comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour, qu'encore que Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, mette son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, mais, s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre manière, elles perdent l'attention qu'elles devraient avoir à une si grande faveur.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez pas de la sorte, mais veillez sur vous lorsqu'il lui plaira de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce serait perdre par votre faute un très-grand trésor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois, et comme en courant, sans entendre ce que vous dites. Celui à qui vous adressez vos demandes est proche de vous, il ne manquera pas de vous écouter, et vous devez croire que c'est par cette oraison de recueillement que vous louerez et que vous sanctifierez véritablement son nom, parce qu'étant alors dans sa familiarité, et comme l'un de ses domestiques, vous le louerez et vous le glorifierez avec plus d'affection et d'ardeur ; et, ayant une fois éprouvé combien le Seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connaître toujours de plus en plus. Cet avis est si important, que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considérer.

CHAPITRE XXXII.

Sur ces paroles du Pater : Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. La Sainte parle de nouveau, sur ce sujet, de la contemplation parfaite, qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi Ravissement.

SUR CES PAROLES DU PATER : *Votre volonté soit faite, etc.*

Après que notre bon maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses de si grand prix qu'elles enferment tout ce que nous saurions désirer en cette vie, et après nous avoir honorés d'une si extrême faveur que de nous tenir pour ses frères, voyons ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous, puisqu'il est bien juste que nous reconnaissons par quelques services des bienfaits si extraordinaires.

« O mon doux Jésus, qu'il est vrai que ce que vous offrez à votre Père de notre part, aussi bien que ce que vous lui demandez pour nous, est grand, quoique, si nous considérons la même chose en elle-même, elle n'est rien en comparaison de ce. que nous devons à un si grand roi ! Mais il est certain, mon Dieu, que, puisque vous nous avez donné votre royaume, vous ne nous laissez pas dénués de tout lorsque nous donnons tout ce qui est en notre pouvoir, en vous disant, aussi bien de cœur que de bouche : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* »

Pour nous donner le moyen, mon Sauveur, d'accomplir ce que vous offrez pour nous, vous avez agi selon votre divine sagesse, en faisant auparavant en notre nom la demande précédente ; car sans cela comment nous serait-il possible de satisfaire à notre promesse ? Mais votre Père éternel nous donnant ici-bas le royaume que vous lui demandez pour nous, nous pourrons tenir la parole que vous lui donnez en notre nom, puisqu'en convertissant la terre de mon cœur en un ciel, il ne sera pas impossible que sa volonté s'y accomplisse. Au lieu qu'autrement, mon Dieu, je ne vois pas de quelle sorte cela se

pourrait, vu que ce que je vous offre est si grand, et que la terre de mon cœur est si sèche et si stérile.

Je ne saurais penser à ceci sans avoir quelque envie de rire de certaines personnes qui ne peuvent se résoudre à demander à Dieu de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. En quoi je n'entends point parler de ceux qui n'osent par humilité lui faire cette prière, à cause qu'ils ne croient pas avoir assez de vertu pour bien souffrir. J'estime néanmoins que quand il leur inspire un amour pour lui, capable de les porter à désirer de le lui témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils lui demandent. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent lui faire cette prière, tant ils appréhendent qu'il la leur accorde, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent ? Que cela serait mal, mes filles. Car considérez qu'alors Jésus-Christ est notre ambassadeur envers son Père, puisqu'il a voulu se rendre entremetteur entre lui et nous, et que cette intercession lui a coûté si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir tout ce qu'il promettait en notre nom ? Et ne vaudrait-il pas mieux ne le point promettre ?

Mais, mes filles, voici encore une autre oraison qui n'est pas moins forte : c'est que, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le ciel et sur la terre. Suivez donc mon avis et me croyez, en faisant, comme l'on dit d'ordinaire, de nécessité vertu.

« O mon Seigneur et mon maître, quelle consolation pour moi de ce que vous n'avez pas voulu que l'accomplissement de votre sainte volonté dépendît d'une volonté aussi dérégulée et aussi corrompue qu'est la mienne ! car de quelle sorte en aurais-je usé ? Maintenant je vous donne de tout mon cœur ma volonté, mais je n'ose dire que ce soit sans que mon intérêt s'y rencontre, puisque j'ai reconnu par tant de diverses expériences, l'avantage que je reçois de

la soumettre entièrement à la vôtre. » O mes chères filles ! que d'un côté le profit est grand lorsque nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles du *Pater*, et que de l'autre le dommage est grand lorsque nous manquons de l'accomplir !

Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit, je veux vous dire jusqu'où s'étend ce que vous offrez et ce que vous promettez à Dieu par ces paroles, afin que vous ne puissiez plus vous excuser en disant que vous avez été trompées et que vous n'avez pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses qui se contentent de promettre, et qui, n'accomplissant pas ce qu'elles promettent, croient en être quittes en disant qu'elles ne savaient pas bien ce qu'elles avaient promis. J'avoue que cela pourrait être, puisqu'autant qu'il est facile de promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, autant, quand il faut en venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir, comme l'on doit, cette promesse ; car il est aisé de parler, mais il n'est pas aisé d'exécuter. Ainsi, si elles ont cru qu'il n'y avait point de différence entre l'un et l'autre, il paraît qu'elles n'entendaient pas ce qu'elles disaient. Faites-le donc comprendre, mes sœurs, par de longues épreuves, à celles qui feront profession dans cette maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il suffit de promettre sans être obligé d'accomplir ce que l'on promet. Mais souvent nos supérieurs ne nous traitent pas avec rigueur, parce qu'ils connaissent notre faiblesse. Quelquefois même ils traitent les forts et les faibles d'une même sorte ; mais il n'en est pas ici de même, car Notre-Seigneur connaissant ce que chacune de nous est capable de souffrir, il accomplit sa volonté en celles qui ont la force de l'exécuter.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté, ou au moins vous en faire souvenir. N'e croyez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs et des honneurs, ni toutes ces autres choses qui font la félicité de la terre. Il vous aime trop, et estime trop le présent que vous lui faites pour vous en si mal récompenser ; mais il veut vous donner son royaume, et vous le donner même dès cette vie. Or voulez-vous voir de quelle manière il

se conduit envers ceux qui le prient du fond du cœur que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel ? Demandez-le à son divin Fils, car il lui fit cette même prière dans le jardin ; et comme il la lui faisait de toute la plénitude de sa volonté, voyez s'il ne la lui accorda pas, en permettant qu'il fût comblé de travaux, de persécutions, d'outrages et de douleurs, jusqu'à perdre la vie en souffrant la mort sur une croix.

Comment pouvez-vous donc mieux, mes filles, connaître quelle est sa volonté qu'en voyant de quelle manière il a traité celui qu'il aimait le mieux ? Ce sont là les présents et les faveurs qu'il fait en ce monde ; et il les dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous : à ceux qu'il aime le plus, il en donne plus ; et à ceux qu'il aime le moins, il en donne moins ; réglant cela selon le courage qu'il sait être en chacun de nous, et selon l'amour qu'il voit que nous lui portons. Il sait que celui qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de lui, et que celui qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu ; car je tiens pour certain que notre amour étant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes et de petites croix, selon qu'il est grand ou petit.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez Dieu véritablement, il faut que les assurances que vous lui en donnez soient véritables, et non pas de simples paroles de civilité et de compliment. C'est pourquoi efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine majesté que vous enduriez ; car si vous en usiez d'une autre manière, ce serait comme offrir un diamant, et, eu priant instamment de le recevoir, le retirer lorsqu'on avancerait la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il faut se moquer de celui qui a tant été moqué pour l'amour de nous ; et, quand il n'y aurait que ces moqueries qu'il a souffertes, serait-il juste qu'il en reçût de nous de nouvelles, autant de fois que nous disons ces paroles du *Pater*, c'est-à-dire, très-souvent ? Donnons-lui donc enfin ce diamant que nous lui avons si souvent offert, qui est notre volonté, puisqu'il est certain que c'est lui-même qui nous l'a donnée afin que nous la lui donnions.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir un véritable désir d'accomplir ce qu'elles promettent ; mais quant à nous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions, puisque c'est en cela que nous témoignons que nous sommes véritablement religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'après avoir non seulement offert ce, diamant, mais l'avoir même mis au doigt de celui à qui nous l'offrons, nous venions à le retirer, ce serait être si avares après avoir été si libérales, qu'il vaudrait mieux en quelque sorte que nous eussions été plus retenues à le donner, puisque tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à ce seul point, de nous abandonner entièrement à notre Créateur, de n'avoir d'autre volonté que sa volonté, et de nous détacher des créatures, qui sont toutes choses dont vous savez assez quelle est l'importance.

J'ajouterai que ce qui porte notre divin maître à se servir ici de ces paroles, c'est qu'il sait l'avantage que ce nous est de rendre cette soumission à son Père, puisqu'en les accomplissant, elles nous mènent par un chemin très-facile à sa divine fontaine dont j'ai parlé, qui est la contemplation parfaite, et nous fait boire de cette eau vive qui en découle ; ce que nous ne saurions jamais espérer, si nous ne donnons entièrement à Notre-Seigneur notre volonté pour en disposer comme il lui plaira.

C'est là cette parfaite contemplation dont vous avez désiré que je vous parlasse, et à laquelle, comme je vous l'ai dit, nous ne contribuons en rien. Nous n'y travaillons point, nous n'y agissons point ; et toute autre chose ne pouvant que nous détourner et nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire : « *Votre volonté soit faite.* Accomplissez-la en moi, Seigneur, selon votre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des travaux, donnez-moi la joie de les supporter, et je les attendrai avec confiance ; et si vous voulez que ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts et par les misères que cause la pauvreté, me voici en votre présence, mon Dieu et mon Père, et je ne tournerai point la tête en arrière ; car comment le pourrais-je, puisque, votre divin Fils vous offrant ma volonté dans

cette sainte prière où il vous offre celle de tous les hommes, il est bien juste que je tienne la parole qu'il vous a donnée en mon nom, pourvu que de votre côté vous me fassiez la grâce de me donner ce royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois capable de tenir cette parole. Enfin, mon Seigneur, disposez de votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui est tout à vous »

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT.

O mes filles, combien est grand l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don ! Il est tel que, pourvu que nous l'offrions de tout notre cœur, il peut faire que le Très-Haut s'unisse à notre bassesse, nous transforme en lui, et rende ainsi le Créateur et la créature une même chose. Voyez donc, je vous prie, si vous serez bien récompensées, et quelle est la bonté de ce divin maître qui, sachant par quel moyen on peut se rendre agréable à son Père, nous apprend ce que nous avons à faire pour lui plaire et pour gagner son affection. Plus nous nous portons avec une pleine volonté à lui rendre nos devoirs, et faisons connaître par nos actions que les assurances que nous lui en donnons ne sont pas feintes, plus il nous approche de lui et nous détache de toutes les choses de la terre et de nous-mêmes, afin de nous rendre capables de recevoir de si grandes et de si chères faveurs ; car cette preuve de l'amour que nous lui portons lui est si agréable, qu'il ne cesse point de nous récompenser en cette vie, et nous réduit à ne savoir plus que lui demander sans que néanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi, ne se contentant pas de nous avoir rendus une même chose avec lui en nous unissant à lui, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjouir de ce que nous connaissons notre bonheur, de ce que nous voyons, quoique obscurément, quelles sont les félicités qu'il nous réserve en l'autre vie. Enfin il fait que tous nos sentiments extérieurs s'évanouissent de telle sorte, qu'il n'y a plus rien que lui seul qui nous occupe.

C'est là ce qu'on appelle ravissement, et c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette âme, et de traiter si

familièrement avec elle que, non seulement il lui rend sa volonté, mais il lui donne la sienne, et passe jusqu'à prendre plaisir qu'elle commande à son tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant lui-même ce qu'elle désire, comme elle accomplit ! ce qu'il lui ordonne, et en le faisant d'une manière beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plait, et parce que sa volonté est immuable.

Quant à la pauvre âme, quoiqu'elle veuille, elle ne peut pas ce qu'elle veut. Elle ne peut pas même vouloir sans que Dieu lui donne cette volonté ; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Il arrive même souvent que, voulant payer quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente et s'afflige de se voir sujette à tant d'engagements, d'embarras et de liens que la prison de ce corps entraîne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puisque, encore que nous fassions tout ce qui dépend de nous, comment serait-il possible que nous puissions payer quelque chose de ce que nous lui devons ? Car nous n'avons, comme je l'ai dit, rien à donner à Dieu que ce que nous avons reçu de lui ; ainsi, après avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mêmes, nous ne devons penser qu'à accomplir parfaitement ce que nous pouvons par sa grâce, qui est de lui consacrer toute notre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarrasser une âme qu'il a mise en cet état, et lui nuire plutôt que de lui servir.

Comprenez bien, je vous prie, mes sœurs, que je ne dis ceci que pour les âmes que Notre-Seigneur a voulu unir à lui par une union et une contemplation parfaites ; car alors c'est la seule humilité qui peut quelque chose, non pas une humilité acquise par l'entendement, mais une humilité procédant de la claire lumière de la vérité, qui nous donne en un moment cette connaissance de notre néant et de la grandeur infinie de Dieu, que notre imagination ne pourrait avec beaucoup de travail acquérir en beaucoup de temps.

J'ajoute ici un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos soins et par vos

efforts. Vous y travailleriez en vain, et la dévotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidirait. N'employez donc pour ce sujet que la simplicité et l'humilité, qui peuvent seules vous y servir, en disant : *Votre volonté soit faite.*

CHAPITRE XXXIII,

Du besoin que nous avons que Notre-Seigneur nous accorde ce que nous lui demandons par ces paroles : Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.

SUR CES PAROLES : *Donnez-nous aujourd'hui le pain, etc.*

Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, sachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en notre nom, parce que notre lâcheté est si grande que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de notre faiblesse. Ainsi il demande pour nous à son Père ce pain céleste, afin que l'ayant reçu nous ne manquions pas de lui donner notre volonté, parce qu'il sait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y résoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la lui donner, qu'en ce point consiste tout notre bonheur ; car si l'on dit à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excès de sa table pour pourvoir aux besoins des pauvres et les empêcher de mourir de faim, il vous alléguera mille raisons pour interpréter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il n'en demeurera jamais d'accord. et si l'on représente à un religieux qui aime la liberté et la bonne chère qu'il est obligé de donner un bon exemple, puisque ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis à Dieu en disant que sa volonté soit faite, mais qu'il le lui a promis et l'a même juré, et que la volonté de Dieu est qu'il observe sa règle, laquelle il transgresserait en donnant du scandale, quoiqu'il ne la violât pas entièrement ; outre qu'ayant fait vœu de pauvreté, il doit sincèrement la pratiquer, puisqu'il est sans doute que Dieu demande cela de lui ; non seulement ce religieux ne changera pas, mais à peine

s'en trouvera-t-il qui en conçoivent le désir. Que serait-ce donc si Notre-Seigneur ne nous avait pas lui-même montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son Père ? Certes il y en aurait très-peu qui accomplissent cette parole qu'il a dite pour nous : *Votre volonté soit faite*. Mais, connaissant notre besoin, son extrême amour lui fait, faire en son nom et au nom de tous ses frères, cette demande à son Père : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour*.

Au nom de Dieu, mes sœurs, considérons attentivement ce que notre saint et notre bon maître demande par ces paroles, puisqu'il ne nous importe pas moins que de la vie de notre âme de ne pas les dire en courant, et de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de ce que nous devons espérer de recevoir, si nous le donnons de tout notre cœur. Il me semble maintenant, autant que je puis le comprendre, que Jésus-Christ connaissant ce qu'il donnait en notre nom, combien il nous importe de le donner, et la peine que nous avons à nous y résoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses et passagères fait que nous avons si peu d'amour pour lui, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure, il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'était une faveur si extraordinaire et si importante, il voulut que ce fût son Père qui nous l'accordât. Car bien qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose, et que, n'ayant qu'une même volonté, il ne pût douter que son Père n'agréât et ne ratifiât dans le ciel tout ce qu'il ferait sur la terre, néanmoins son humilité, en tant qu'homme, fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusqu'à lui demander la permission de se donner à nous, quoiqu'il sût qu'il l'aimait tant, qu'il prenait en lui ses délices. Il n'ignorait pas qu'en lui faisant cette demande, il lui demandait plus qu'il n'avait fait en toutes les autres, parce qu'il savait que les hommes non seulement lui feraient souffrir la mort, mais que cette mort serait accompagnée de mille affronts et de mille outrages.

« O mon Seigneur et mon maître, quel autre père nous ayant donné son fils, et un tel fils, pourrait, après avoir vu que nous l'aurions si maltraité, se résoudre à consentir qu'il demeure encore

parmi nous pour y recevoir de nouveaux mépris et de nouvelles indignités ? Certes, mon Sauveur, le vôtre seul en était capable, et ainsi il paraît que vous saviez bien à qui vous faisiez cette demande. O mon Dieu, mon Dieu, quel est cet excès de l'amour du Fils, et quel est cet excès de l'amour du Père ? »

Je ne m'étonne pas tant néanmoins de ce que fait Jésus-Christ, notre cher maître, puisqu'étant aussi fidèle qu'il est, et ayant dit à son Père : *Que votre volonté soit faite*, il n'avait garde de manquer à l'accomplir. Je sais qu'étant tout parfait il est exempt de nos défauts, et que, connaissant qu'il accomplissait cette volonté en nous aimant autant que lui-même, il ne voulut rien oublier pour accomplir dans toute sa plénitude, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

« Mais quant à vous, ô Père éternel, comment est-il possible que vous y ayez consenti ? Comment est-il possible qu'après avoir permis une fois que votre Fils fût exposé à la fureur de ces âmes barbares et dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore ? Comment est-il possible qu'après avoir vu de quelle sorte ces misérables l'ont traité, vous permettiez qu'il reçoive à tous moments des injures toutes nouvelles ? Car qu'y a-t-il de comparable à celles que les hérétiques lui font aujourd'hui dans ce très-saint et très-auguste sacrement ? Ne voyez-vous pas de quelle sorte ces sacrilèges le profanent ? Pouvez-vous souffrir leurs irrévérences et tous les outrages qu'ils lui font ? Grand Dieu, comment écoutez-vous donc cette demande de votre Fils, et comment pouvez-vous la lui accorder ? Ne vous arrêtez pas à ce que lui inspire la violence de son amour, puisque dans le dessein qu'il a d'accomplir votre volonté et de nous procurer une faveur si signalée, il s'exposera tous les jours à souffrir mille outrages et mille injures. C'est à vous, mon Créateur, d'y prendre garde. Car, quant à lui, il ferme les yeux à tout, pour pouvoir être notre tout par ses souffrances. Il est muet dans ce qui regarde ses intérêts, et n'ouvre la bouche qu'en notre faveur. Ne se trouvera-t-il donc personne qui entreprenne de parler pour cet innocent agneau que l'on ne saurait assez aimer ? Je remarque qu'il n'y a que dans cette seule demande qu'il répète les mêmes paroles. Car après vous avoir prié de nous

donner ce pain de chaque jour, il ajoute : *Donnez-le-nous aujourd'hui. Seigneur* ; qui est comme s'il disait qu'après nous l'avoir donné une fois, vous continuiez durant chaque jour à nous le donner jusqu'à la fin du monde. »

Qu'un si grand excès d'amour vous attendrisse le cœur, mes filles, et redouble votre amour pour votre divin époux. Car qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est esclave ? et ne voyez-vous pas au contraire que la bonté de Jésus est telle, qu'il semble qu'il se glorifie de l'être ?

« O père éternel, qui peut concevoir quel est le mérite d'une profonde humilité, et quel trésor peut être assez grand pour acheter votre divin Fils ? Quant à ce qui est de le vendre, nous n'en ignorons pas le prix, puisqu'il a été vendu pour trente deniers. Mais, pour ce qui est de l'acheter, peut-il y avoir quelque prix qui soit assez grand ? Comme participant de notre nature, il témoigne en cette occasion qu'il ne met nulle différence entre lui et nous ; et comme maître de sa volonté, il vous représente que, puisqu'il peut faire ce qu'il veut, il peut se donner à nous. C'est pourquoi il vous demande et nous permet de vous demander avec lui notre pain, qui n'est autre que lui-même, pour témoigner par là qu'il nous considère comme n'étant qu'une même chose avec lui, afin que joignant ainsi chaque jour son oraison à notre oraison, la nôtre obtienne de vous les demandes que nous vous ferons. »

CHAPITRE XXXIV.

Suite de explication de ces paroles du Pater : Donnez-nous aujourd'hui le pain dont vous avons besoin chaque jour. Des effets que la sainte Eucharistie, qui est le véritable pain des âmes, opère en ceux qui le reçoivent dignement.

SUR CES MÊMES PAROLES DU PATER : *Donne-nous aujourd'hui le pain, etc.*

Or d'autant que ces mots *de chaque jour* dont Jésus-Christ se

sert dans cette demande qu'il fait à son Père montrent, ce me semble, qu'il la lui fait pour toujours, j'ai considéré en moi-même d'où vient qu'après les avoir dits il ajoute en parlant de ce pain : *Donnez-le-nous aujourd'hui*, et je veux vous dire ce qui m'est venu en l'esprit ; que si vous trouvez que ce n'est qu'une sottise, je n'aurai point de peine à en demeurer d'accord, puisque c'en est toujours une assez grande de me mêler de dire mes sentiments sur un tel sujet. Il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connaître que nous ne le posséderons pas seulement en la terre, mais que nous le posséderons aussi dans le ciel, si nous savons profiter du bonheur d'être ici-bas en sa compagnie, puisqu'il ne demeure avec nous que pour nous soutenir, nous aimer et nous animer, afin, comme je l'ai dit, que la volonté de son Père s'accomplisse en nous.

Cette parole *aujourd'hui* montre, à mon avis, la durée du monde, qui, à parler véritablement, ne doit être considérée que comme un seul jour, principalement pour ces malheureux qui se damnent, puisqu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie, mais seulement des ténèbres éternelles. Or ce n'est pas la faute de Notre-Seigneur s'ils se laissent vaincre, car il les encourage sans cesse jusqu'à la fin du combat, sans qu'ils puissent ni s'excuser ni se plaindre du Père éternel de leur avoir ravi ce pain céleste lorsqu'ils en avaient le plus besoin. C'est ce qui fait dire par Jésus-Christ à son Père que puisqu'il ne doit être avec les hommes que durant un jour, il le prie de lui permettre de le passer avec ceux qui sont à lui, quoique cela l'expose au mépris et aux irrévérences des méchants ; et que puisqu'il a bien voulu par son infinie bonté l'envoyer pour les hommes dans le monde, la sienne ne lui peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis et la peine de ses ennemis. Ainsi il ne lui demande ici ce pain sacré que pour un jour, parce que, nous l'ayant une fois donné, il nous l'a donné pour toujours.

Le Père éternel, comme je l'ai dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son Fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous saurions désirer se trouve, sans que

notre âme puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par sa seule faute, puisque, quelque goût et quelque consolation qu'elle cherche dans ce très-saint sacrement, elle l'y trouvera sans doute, et qu'il n'y aura plus ni peines ni persécutions qu'il ne lui soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son Sauveur a souffertes.

Joignez, mes filles, vos prières à celles que votre saint époux fait à son Père, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, et que vous ne soyez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans lui. Représentez-lui que, c'est bien assez que pour tempérer votre joie, il veuille demeurer caché sous les apparences du pain et du vin, ce qui n'est pas un petit tourment pour les âmes qui, n'aimant que lui dans le monde, ne peuvent trouver qu'en lui seul leur consolation : mais priez-le surtout qu'il ne vous abandonne jamais, et vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel et terrestre, vous étant abandonnées sincèrement et sans réserve, ainsi que vous avez fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettiez point du tout en peine. J'entends durant l'oraison, puisque vous y êtes occupées à des choses plus importantes, et qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner de quoi vivre ; mais alors même ce doit être sans trop vous en soucier, et sans y attacher jamais vos pensées. Car, quoique ce soit bien fait de vous procurer par votre travail ce qui vous est nécessaire, il suffit que le corps travaille, et il faut que l'âme se repose. Laissez ce soin à votre divin époux ; il veuille sans cesse sur vos besoins, et vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous-mêmes, en ne vous abandonnant pas, comme vous l'avez promis, à la volonté de Dieu. Certes, mes filles, si je tombais maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent arrivé, je ne le prierais point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir et de soutenir ma vie ; mais je le prierais plutôt de me laisser mourir de faim. Car pourquoi vouloir prolonger notre vie, si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jour vers une mort éternelle ?

Assurez-vous donc que si vous vous donnez véritablement à Dieu, comme vous le dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous.

Vous êtes à son égard comme un serviteur, qui, s'engageant à servir son maître, se résout à le contenter en tout, et il est à votre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur, tandis qu'il demeure à son service ; toutefois avec cette différence, que l'obligation de ce maître cesse lorsqu'il devient si pauvre, qu'il n'a pas de quoi se nourrir et nourrir son serviteur ; au lieu qu'ici cela ne peut jamais arriver, puisqu'on prenant Dieu pour votre maître, vous avez un maître qui est infiniment riche. Or quelle apparence y aurait-il qu'un serviteur demandât tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin, puisqu'il sait qu'étant obligé de la lui donner, il n'a garde d'y manquer ? Son maître ne pourrait-il pas avec raison lui dire que si, au lieu de s'occuper à le contenter et à le servir, il employait tout son soin en une chose aussi superflue que de lui demander de quoi vivre, il ne lui serait pas possible de se bien acquitter de son devoir ? Ainsi, mes sœurs, demande qui voudra ce pain terrestre ; mais quant à nous, prions le Père éternel de nous rendre dignes de lui demander notre pain céleste. Demandons-lui que, puisque les yeux de notre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie, où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de notre âme, et lui fasse connaître qu'il est la nourriture qui soutient sa vie, et la nourriture la plus délicieuse de toutes.

DES EFFETS DE L'EUCARISTIE, QUI EST LE PAIN DES ÂMES.

Mais doutez-vous, mes sœurs, que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi notre corps ? Non seulement elle le nourrit, mais elle sert de remède à ses maladies. Je sais que cela est véritable : car je connais une personne sujette à de grandes infirmités, qui, étant souvent travaillée de douleurs pressantes, lorsqu'elle allait à la sainte table, s'en trouvait si entièrement délivrée après avoir communié, qu'il semblait qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivait d'ordinaire, et ces maux n'étaient point des maux cachés, mais fort évidents, et qui, à mon avis, ne se pouvaient feindre. Or

parce que les merveilles que ce pain sacré opère en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connues, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pu ignorer, et que je sais être fort véritables. Notre-Seigneur lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à quelqu'un qu'il aurait souhaité d'être venu au monde dans le temps que Jésus-Christ, notre Sauveur et tout notre bien, conversait avec les hommes, elle en riait en elle-même, parce que, croyant jouir aussi véritablement de sa présence dans la très-sainte Eucharistie qu'elle aurait pu faire alors, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage.

Je sais aussi de cette personne que, durant plusieurs années, quoiqu'elle ne fût pas fort parfaite, elle croyait aussi certainement, lorsqu'elle communiait, que Notre-Seigneur entrait chez elle, comme si elle l'eût vu de ses propres yeux, et s'efforçait d'exciter sa foi, afin qu'étant très-persuadée que ce roi de gloire venait dans son âme, quoiqu'elle fût indigne de l'y recevoir, elle oubliât toutes les choses extérieures, autant qu'il lui était possible, pour y entrer aussi avec lui. Elle tâchait de recueillir en elle-même tous ses sens pour leur faire connaître en quelque sorte le bien qu'elle possédait, ou, pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connaître. Ainsi elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ, où elle pleurait avec la Madeleine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien ; et quoiqu'elle ne sentit pas une grande dévotion, sa foi lui disant dans son cœur qu'elle était très-heureuse d'être là, elle s'y entretenait avec son époux : car si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au-dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre-Seigneur en la croix et en d'autres mystères de sa passion où nous nous représentons ce qui s'est passé ; mais c'est une chose présente et une vérité indubitable qui fait que nous n'avons pas besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jésus-Christ, puisque nous savons qu'il demeure en nous jusqu'à ce que les apparences du pain soient

consumées par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes si nous perdions, par notre négligence, une occasion si favorable de nous approcher de lui !

Que si, lorsqu'il était dans le monde, le seul attouchement de ses habits guérissait les maladies, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, et qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes ? Cette suprême majesté est trop libérale pour ne pas payer ses hôtes libéralement, quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui lui est dû. Si vous avez peine, mes filles, de ne le pas voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devons désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il était autrefois sur la terre, revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, tout resplendissant de gloire. Car qui serait celle de nous qui, dans une aussi grande faiblesse qu'est la nôtre, serait capable de soutenir ses regards ; et comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge et qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle ? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande majesté, aurait-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensée ? Mais sous les apparences du pain il se rabaisse et fait que j'ose traiter avec lui. De même que, quand un roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect qu'auparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement qui oserait, avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts, s'approcher de Jésus-Christ ? O qu'il parait bien que nous ne savons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, et que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne saurions le désirer, ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connaît en devoir faire un bon usage ! Car encore qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'il se montre à leur âme par de grands sentiments intérieurs et en d'autres manières différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et, pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors et de vous tenir près de lui ; et, à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas ; mais si en détournant aussitôt vos pensées de lui vous manquez au respect que vous devez à ce roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais, mes sœurs, combien ce temps d'après la sainte communion, nous est favorable pour être instruites par notre maître, pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles intérieures, pour baiser ses pieds sacrés en reconnaissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions, et pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour lui demander en un autre temps la même chose nous nous présentons devant une de ses images, il me semble que lorsque nous l'avons lui-même présent en nous, ce serait une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en serait une, sans doute, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, et cette personne nous venant voir, nous la quittions sans lui rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint et que j'y prends un très-grand plaisir ? c'est quand Notre-Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connaître son absence par les sécheresses où il nous laisse ; alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerais de ne jamais pouvoir tourner les yeux sans le voir ; car sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens ? Oh ! que malheureux sont ces hérétiques

qui ont perdu par leur faute cette consolation et tant d'autres !

Puis donc qu'après avoir reçu la très-sainte Eucharistie, vous avez au dedans de vous Jésus-Christ même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur ; car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore et je voudrais le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure, qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin époux ne se déguisera point de telle sorte, qu'il ne se fasse en diverses manières connaître à vous à proportion du désir que vous aurez de le connaître, et ce désir pourra être tel, qu'il se découvrira à votre âme.

Mais si, aussitôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect, nous sortons d'auprès de lui pour nous aller occuper à des choses basses, que doit-il faire ? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de nous obliger à le regarder, et qu'il se fasse ensuite connaître à nous ? Non certes, puisque lorsqu'il se fit voir aux hommes à découvert et leur dit clairement qui il était, ils le traitèrent si mal, et un si petit nombre crut en lui. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous de vouloir que nous sachions que c'est lui-même qui est présent dans cet adorable sacrement. Mais il ne se découvre et il ne fait part de sa grandeur et de ses trésors qu'à ceux qu'il sait le désirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses véritables amis. Ainsi, celui-là l'importune en vain de se faire connaître à lui, qui n'est pas si heureux que d'être son ami, et de s'approcher de lui pour le recevoir, après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles vont à la sainte table, une fois l'année, ont tant d'impatience d'avoir satisfait aux commandements de l'Église, qu'elles chassent Jésus-Christ hors d'elles-mêmes aussitôt qu'il y est entré, ou, pour mieux dire, les affaires, les occupations et les embarras du siècle possèdent leur esprit de telle sorte, qu'il semble que Notre-Seigneur ne sortira jamais assez tôt à leur gré de la maison de leur âme.

CHAPITRE XXXV.

La Sainte continue à parler de l'oraison de recueillement, et puis adresse sa parole au Père éternel.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Quoiqu'en traitant de l'oraison de recueillement, j'aie déjà fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y être seules avec Dieu, je n'ai pas laissé de m'étendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance. C'est ce qui me fait ajouter, mes filles, que lorsque vous entendrez la messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de même que si vous aviez reçu le corps du Seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'âme, parce que, nous préparant de la sorte à recevoir ses grâces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Car, comme si, durant l'hiver, entrant dans une chambre où il y aurait un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empêcherait pas que nous ne sentissions moins le froid que s'il n'y avait point de feu. Il en arrive ainsi dans la manière dont nous nous approchons de Jésus-Christ en la sainte communion ; mais avec cette différence, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur ; au lieu que si l'âme est bien disposée, c'est-à-dire, si elle a un véritable désir de perdre sa froideur et de s'unir à Jésus-Christ, comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, et qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie auprès de lui, elle se sentira tout échauffée durant plusieurs heures, et une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser toute. Or, il nous importe tant, mes filles, d'entrer dans cette disposition, que vous ne devez pas vous étonner si je le répète plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencements cela ne vous

réussisse pas, ne vous mettez point en peine ; car il se pourra faire que le démon, sachant quel est le dommage qu'il en recevrait, vous représentera qu'il y a beaucoup plus de dévotion à pratiquer d'autres exercices de piété, et vous mettra dans un tel serrement de cœur que vous ne saurez de quel côté vous tourner. Mais gardez-vous bien, si vous me croyez, de discontinuer, puisque rien ne peut mieux faire connaître à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement.

Souvenez-vous qu'il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et qui le suivent dans les travaux, et que si nous en souffrons quelques-uns pour lui il nous en saura bien récompenser. Considérez aussi qu'il y en a qui non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose afin qu'il connaisse que nous désirons de le voir ? Et puisqu'il n'y a rien qu'il ne souffre et qu'il ne veuille souffrir pour trouver une âme qui le reçoive et le retienne chez elle avec joie, faites que ce soit la vôtre ; car s'il ne s'en trouvait aucune qui se tint honorée de sa présence, son Père éternel n'aurait-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurât avec nous ? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment, et tant de bonté pour ceux qui le servent, que, connaissant les sentiments de son cher Fils, il ne veut pas l'empêcher d'accomplir un ouvrage si digne de sa bonté, et dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour.

« Dieu tout-puissant, qui êtes dans les cieux, il n'y a point de doute que ne pouvant refuser à votre fils une chose qui nous est si avantageuse, vous lui accordiez sa demande. Mais après qu'il a voulu avec tant d'affection vous parler pour nous, ne se trouvera-t-il point, comme je l'ai dit, quelques personnes qui veuillent aussi vous parler pour lui ? Soyons ces personnes, mes filles, et quoique, étant si misérables, ce serait être bien hardies de l'entreprendre, ne laissons pas, pour obéir à notre Sauveur, qui nous commande de nous adresser à son Père, de lui demander que, puisque son Fils n'a rien oublié de ce qu'il pouvait faire pour les hommes, en nous donnant son divin corps dans cet auguste sacrifice, afin que nous puissions le lui offrir, non pas une seule fois, mais plusieurs, il empêche qu'il n'y

soit plus traité si indignement, et qu'il arrête le cours d'un mal si étrange, en faisant cesser les crimes de ces malheureux hérétiques qui abattent les églises où cette adorable hostie repose, massacrent les prêtres et abolissent les sacrements. S'est-il jamais, mon Dieu, rien vu de semblable ! Faites donc finir le monde, ou remédiez à ces sacrilèges. Il n'y a point de cœur qui les puisse supporter, non pas même le nôtre, quelque mauvaises et quelque imparfaites que nous soyons. Je vous conjure donc, ô Père éternel, de ne point souffrir ces désordres ; arrêtez ce feu qui croit toujours, puisque, si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre divin Fils est encore au monde, et qu'il est bien juste que le respect qu'on lui doit fasse cesser des actions si abominables. Car comment son incomparable pureté peut-elle souffrir qu'on les commette dans l'église, qui est la maison toute pure et toute sainte qu'il a choisie pour sa demeure ? Que si vous ne voulez, ô mon Dieu, faire cela pour l'amour de nous, qui ne le méritons pas, faites-le pour l'amour de lui ; car nous n'oserions vous supplier qu'il cesse d'être avec nous, puisqu'il a obtenu de vous que vous l'y laisseriez durant tout ce jour, c'est-à-dire, durant toute la durée du monde ; sans quoi, que serait-ce de nous ? Tout ne périrait-il pas, puisque ce précieux gage est la seule chose qui soit capable de vous apaiser ? Remédiez donc, Seigneur, à un si grand mal : il ne peut être arrêté que par un puissant remède, et ce remède ne peut venir que de vous, Seigneur, qui ne manquez jamais de reconnaître ce que l'on fait pour l'amour de vous. Que je serais heureuse si je vous avais rendu tant de services, qu'ayant quelque droit de vous importuner, je pusse vous demander pour récompense une si grande faveur ! Mais hélas ! je suis bien éloignée d'être en cet état, puisque ce sont peut-être mes péchés qui vous ayant irrité ont attiré sur nous tous ces maux. Que dois-je donc faire, mon Créateur, sinon de vous présenter ce très-sacré pain, vous le donner après l'avoir reçu de vous, et vous conjurer, par les mérites de votre Fils, de m'accorder cette grâce qu'il a méritée en tant de manières ? Ne différez pas davantage, ô Dieu tout-puissant, à calmer cette tempête ; ne souffrez pas que le vaisseau de votre Église soit toujours agité de tant

d'orages, et sauvez-nous, car nous périssons ! »

CHAPITRE XXXVI.

Sur ces paroles du Pater : Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Sur quoi la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'honneur dans les monastères.

SUR CES PAROLES DU PATER : *Et pardonnez-nous nos offenses.*

Notre divin maître, voyant que cette viande céleste nous rend toutes choses si faciles, que, pourvu que nos péchés n'y apportent point d'obstacles, nous pouvons exécuter ce que nous avons dit à son Père, que sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoute : et *pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Sur quoi considérez, je vous prie, mes sœurs, qu'il ne dit pas comme nous pardonnerons, afin de nous faire entendre que celui qui vient de demander au Père éternel un don aussi précieux qu'est le pain sacré du corps de son Fils, et qui a soumis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir déjà pardonné aux autres tout ce qu'ils auraient pu commettre contre lui ; c'est pourquoi il dit : *Comme nous pardonnons*, pour faire voir que celui qui a une fois proféré cette parole : *Que votre volonté soit faite*, doit avoir déjà pardonné toutes les injures qu'il a reçues, ou au moins en avoir fait une ferme résolution dans son cœur.

Considérez comme les saints se réjouissaient de souffrir des persécutions et des injures, parce qu'elles leur donnaient moyen d'offrir quelque chose à Dieu, en même temps qu'ils lui demandaient tant de choses. Mais que fera une pauvre pécheresse telle que je suis, ayant eu si peu de sujet de pardonner et ayant tant de besoin qu'on lui pardonne ? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, et qui ne comprennent pas de quelle conséquence est cet avis, je les conjure, mon Sauveur, en votre nom, d'y faire une réflexion sérieuse, et de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affront, puisque en vérité toutes ces pointilles d'honneur

ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfants font avec de la paille.

O mon Dieu ! mon Dieu ! si nous savions bien ce que c'est que le point d'honneur, et en quoi consiste la perte ! Je ne parle pas à vous, mes sœurs, en disant ceci, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette vérité ; mais je parle à moi-même du temps que je faisais cas de l'honneur sans savoir ce que c'était, et que je me laissais aussi emporter au torrent de la coutume. Hélas ! quelles étaient les choses qui me donnaient alors de la peine ? Que j'en ai de honte maintenant, quoique je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtaient le plus à ces points d'honneur. Il paraît bien que je ne considérais pas quel est l'honneur véritable, puisque je ne tenais compte de l'honneur qui, étant avantageux à notre âme, mérite seul d'être recherché. Oh ! que celui qui disait que l'honneur et le profit ne se rencontrent point ensemble avait grande raison de parler ainsi ! car, bien que peut-être il ne l'entendît pas de la même manière qu'on doit l'entendre, il est vrai néanmoins, au pied de la lettre, que ce qui est utile à notre âme ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siècle. « Béni soyez-vous, mon Seigneur, de nous en avoir retirées, et faites-nous, s'il vous plaît, la grâce d'en être toujours aussi éloignées que nous le sommes maintenant ! » Car Dieu nous garde de ces monastères où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais considérez, mes sœurs, que le démon ne nous a point oubliées, quelque retirées que nous soyons, puisque même dans les monastères il invente des points d'honneur, et y établit des lois selon lesquelles on monte ou l'on descend par les différents degrés des charges, ainsi que les gens du monde, et où l'on met son honneur dans des choses si basses et si frivoles, que je n'y saurais penser sans étonnement. Que les savants se conduisent, si bon leur semble, selon les règles établies entre eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont raison. Celui qui a enseigné la théologie croirait sans doute se rabaisser en montrant la philosophie, parce que le point

d'honneur veut que l'on monte et non pas que l'on descende ; et quand même on lui ordonnerait de le faire par obéissance, il ne laisserait pas d'estimer qu'on lui ferait tort, et ne serait pas seul de cet avis ; d'autres soutiendraient aussi que ce serait lui faire injure, en quoi le démon se joignant à eux, il leur inspirerait des raisons pour montrer que cela est fondé dans la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les religieuses, celle qui a été prieure ne doit plus, à ce que l'on prétend, être employée à des offices moins considérables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne ; car on est exact à se souvenir de toutes ces choses, et on s'imagine même qu'il y a du mérite à le faire, sous prétexte que nos constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer ? Je sais que nos constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder d'humilité. Que si elles prescrivent quelque chose touchant les égards qu'on doit avoir pour celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre et bien réglé. Mais devons-nous être plus soigneuses et plus exactes à observer nos constitutions en ce qui regarde notre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement ? Ne mettons donc pas, je vous prie, notre perfection à les observer en ceci. C'est aux autres à y prendre garde et non pas à nous ; mais le mal est que, quoiqu'on ne monte pas au ciel par ce chemin, notre inclination nous porte si fort à monter que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur, n'êtes-vous pas tout ensemble et notre maître et notre modèle ? Oui, sans doute. Or, en quoi donc, mon divin maître, avez-vous établi votre honneur ? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort ? Non, certes ; mais, au contraire, cet abaissement a été la cause et la source de l'honneur de tous les hommes. Hélas ! mes filles, je vous demande, au nom de Dieu, de considérer que, si nous prenons ce chemin, nous n'arriverons jamais où nous prétendons aller, puisque nous nous égarons dès l'entrée ; et je prie de tout mon cœur Notre-Seigneur que nulle âme ne se perde

par ce détestable point d'honneur, sans savoir en quoi il consiste. Quoi ! pour avoir pardonné des choses qui n'étaient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considérable, et nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné ? Portez la lumière, Seigneur, dans les ténèbres de notre ignorance, faites-nous connaître que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, que nous nous présentons à vous les mains vides, et pardonnez-nous nos fautes par votre bonté et par votre miséricorde.

Il faut que Jésus-Christ ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les uns aux autres, puisque, pour obliger son Père à nous pardonner, il aurait pu lui représenter d'autres considérations que celles-là. Il aurait pu lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons de fort grandes pénitences, ou parce que nous prions beaucoup, ou parce que nous jeûnons très-exactement, ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous, ou parce que nous vous aimons de tout notre cœur, ou parce que nous sommes prêts de perdre la vie pour votre service, et d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire : Parce que nous pardonnons. La raison en est peut-être que, sachant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur, et qu'il n'y a rien à quoi nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de notre part à Dieu son Père qui lui soit plus agréable.

Prenez donc garde, mes sœurs, que ces paroles *Nous pardonnons* font voir, ainsi que je l'ai dit, que Notre-Seigneur parle comme d'une chose déjà faite ; et remarquez bien aussi que lorsque, dans quelqu'une des occasions dont j'ai parlé, une âme, au sortir de cette oraison, qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme résolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne faussement le nom d'injures, mais de véritables injures, quelque grandes qu'elles puissent être, elle ne doit pas beaucoup se fier en son oraison, parce qu'une âme que Dieu a élevée jusqu'à lui par une oraison si sublime regarde toutes ces injures comme étant an-

dessous d'elle, et se soucie aussi peu d'être estimée que mésestimée, ou, pour mieux dire, l'honneur lui cause plus de peine que le déshonneur, et elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie : car, comme Dieu la fait entrer dès ici-bas dans une véritable possession de son royaume, elle ne cherche aucune satisfaction dans le monde, parce que, connaissant par sa propre expérience l'avantage qu'elle en retire de souffrir pour lui, elle sait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir régner avec plus de gloire ; et il n'arrive guère que Dieu fasse des grâces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joie de grands travaux pour l'amour de lui : c'est pourquoi, comme je l'ai dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que notre Seigneur veut qu'ils soient proportionnés aux grâces dont il les favorise.

Sachez donc, mes filles, que comme ces âmes ont une parfaite connaissance du néant du monde, elles ne s'arrêtent guère dans ce qu'elles savent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plus tôt à le sentir que la raison vient à leur secours, et dissipe leur peine par la joie de voir que Dieu leur offre cette occasion d'obtenir de lui en un jour plus de grâces et de faveurs qu'elles n'auraient pu en espérer en dix ans par les travaux qu'elles auraient soufferts par leur propre choix.

Je sais que cela est fort ordinaire, car j'ai communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or et les pierreries, parce qu'ils savent que c'est le vrai moyen de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoi que ce soit bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles sont bien aises que l'on sache leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont très-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort inutile pour gagner ce royaume qui est éternel. Que si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. A moins que de cette considération,

elles ont peine à souffrir qu'on les estime davantage qu'elles ne pensent le devoir être, et elles prennent même plaisir à désabuser ceux qui ont une créance d'elles plus favorable qu'elles ne voudraient. Ce qui procède, à mon avis, de ceux à qui Dieu fait la grâce de donner cette humilité et cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'eux-mêmes, qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitements, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, et à qui Notre-Seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris et des injures, quoiqu'on ressent de la peine, j'estime que celui à qui Dieu fait la grâce d'arriver jusqu'à l'union, obtient en peu de temps ce bonheur, et que s'il ne l'obtient pas, et ne se sent pas plus affermi dans la vertu au sortir de l'oraison, il a sujet de croire que ce qu'il prenait pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion du diable, qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que, lorsque Dieu ne fait que commencer à donner ces grâces à une âme, elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ai parlé, mais je dis que s'il continue à la favoriser de ses dons, elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi, je ne saurais croire que Dieu, étant comme il est non seulement miséricordieux, mais la miséricorde même, une âme qui s'approche si fort de lui, et connaît par ce moyen son néant et le grand nombre de péchés qu'il lui a remis, puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure même, et de se réconcilier avec celui qui l'a offensée, parce qu'ayant devant les yeux les grâces que Dieu lui a faites, et qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne saurait manquer, ce me semble, à se réjouir de rencontrer des occasions de lui donner quelques marques du sien pour lui.

Je dis encore que, selon la connaissance que j'ai de plusieurs personnes que Dieu, par une grâce particulière, élève à des choses surnaturelles, en leur accordant cette oraison ou cette contemplation dont j'ai parlé, quoique l'on puisse remarquer en elles d'autres imperfections et d'autres fautes, toutefois, pour ce qui regarde le pardon des offenses, je n'ai jamais vu qu'elles y aient manqué, ni ne crois pas qu'elles le puissent, si ces faveurs viennent véritablement de Dieu. C'est pourquoi plus elles sont grandes, et plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets ; et si elles n'en produisent aucun, beaucoup appréhender et croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puisqu'il ne s'approche jamais d'une âme sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promptement, on le connaît avec le temps par les avantages et les bons effets qui en demeurent dans l'âme ; et ainsi, comme notre divin Sauveur sait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprès à son Père : *Ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXVII.

De l'excellence de l'oraison du Pater, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte prière.

DE L'EXCELLENCE DE L'Oraison DU *Pater.*

On ne saurait trop rendre grâces à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cette prière évangélique, qui nous a été enseignée par un maître si savant et si admirable. Ainsi, mes filles, il n'y en a pas une de nous qui ne puisse s'en servir pour ses besoins particuliers. Je ne saurais voir sans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle sorte toute la contemplation et toute la perfection, qu'il semble que, sans avoir besoin d'aucun livre, il nous suffit de bien étudier cette prière si sainte, puisque Notre-Seigneur nous y a enseigné, dans les quatre premières demandes, tous les différents degrés de l'oraison et de la contemplation, depuis les

commencements jusqu'à l'oraison mentale, à l'oraison de quiétude, et à cette d'union. Tellement que, si j'en étais capable, je pourrais, en bâtissant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'oraison. Mais, dans la cinquième demande, Notre-Seigneur commence à nous faire connaître quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous lorsqu'elles procèdent véritablement de lui, ainsi que je l'ai déjà dit.

Considérant d'où pouvait venir ce que Jésus-Christ n'a pas expliqué plus particulièrement des choses si obscures et si élevées, pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette prière devant être générale, pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pût, en la disant, demander ce qui serait nécessaire pour sa consolation et pour ses besoins, et qu'ainsi les contemplatifs et ceux qui se donnent à Dieu sans réserve, méprisant les choses périssables, lui demandent seulement les faveurs du ciel que son extrême bonté veut bien donner ici-bas ; et que ceux qui sont encore dans les engagements du monde lui demandent le pain et les autres choses conformes à leur état, qu'ils peuvent justement lui demander pour eux et pour leur famille. Mais quant à ce qui est de donner notre volonté à Dieu, et pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoi tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus et du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté et pardonnent parfaitement, au lieu que nous autres, mes sœurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car Notre-Seigneur est si bon, qu'il reçoit tout en paiement ; et il semble qu'il ait fait en notre nom comme un pacte avec son Père, en lui disant : Seigneur, faites, s'il vous plaît, cela, et mes frères feront ceci.

Or, nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son côté ; car y eut-il jamais un si bon payeur, et si libéral ? Il pourrait même arriver que disant une seule fois cette oraison avec une intention très-sincère de tenir ce que nous lui promettons, elle suffirait pour le porter à nous combler de ses grâces, parce qu'il aime

tant la vérité, et prend tant de plaisir que l'on traite avec lui sincèrement, que lorsque nous agissons de la sorte, il nous accorde toujours plus que nous ne lui demandons.

Mais comme ce maître admirable sait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ai parlé, reçoivent de son Père éternel des faveurs qui les élèvent à un très-haut degré de bonheur ; comme il sait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir, tiennent le monde sous leurs pieds, et ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opère dans leurs âmes les assurent qu'il est satisfait d'eux ; et enfin comme il sait qu'étant saintement enivrés de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait dans l'oraison, ils oublieraient aisément qu'il y a un autre monde et qu'ils ont des ennemis à combattre, il a soin de les avertir des périls qui les environnent.

O éternelle sagesse ! ô incomparable maître ! Quel bonheur, croyez-vous, mes filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement très-sage, mais qu'il appréhende tant pour nous, qu'il détourne tous les périls qui nous menacent ? C'est le plus grand bien qu'une âme sainte puisse désirer dans le monde, et je ne saurais assez l'exprimer par mes paroles, puisque cette protection de Dieu est la plus grande assurance que nous puissions avoir sur la terre.

Notre-Seigneur ayant donc vu combien il importe à ces âmes de les réveiller pour les faire souvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à se tenir toujours sur leurs gardes, et que plus elles sont élevées, plus elles ont besoin du secours de son Père éternel, puisqu'on tombant elles tomberaient de plus haut ; et voulant d'ailleurs les délivrer des pièges où elles s'engageraient sans y penser, il lui fait pour elles ces deux dernières demandes, si nécessaires à tous ceux qui vivent encore, dans l'exil de cette vie : *Et ne nous laissez pas succomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXVIII,

Sur ces paroles du Pater : Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines. Divers moyens dont le démon se sert pour tenter les personnes religieuses. et de l'humilité, de la patience, et de la pauvreté.

DERNIÈRE DEMANDE DU *PATER*. QUE LES PARFAITS NE DÉSIRENT POINT D'ÊTRE DÉLIVRÉS DE LEURS PEINES.

Puisque nous faisons ces demandes, nous avons sujet de croire qu'elles nous sont fort importantes. Pour moi, mes sœurs, je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines, de leurs tentations et de leurs combats, parce que ce leur sont des preuves indubitables que leur contemplation et les faveurs qu'ils y reçoivent procèdent de son esprit, et qu'ainsi, au lieu d'appréhender ces travaux, ils les désirent, ils les demandent, et ils les aiment. En quoi ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre, parce qu'ils espèrent d'y faire fortune, et que dans la paix, n'ayant que leur solde, ils ne sauraient s'enrichir.

Croyez-moi, mes filles, les soldats de Jésus-Christ, qui sont les contemplatifs, ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles et découverts, et n'ont garde de s'enfuir devant eux, parce qu'ils savent que leurs forces étant impuissantes contre celles de Dieu, qui les soutient, ils en demeureront toujours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils appréhendent avec raison, dont ils demandent à Dieu qu'il les délivre, sont ces ennemis cachés, ces démons qui combattent en trahison et avec finesse, qui se transforment en des anges de lumière, qui nous font tomber dans leurs embûches, sans que nous nous en apercevions, et qui ne se laissent connaître qu'après avoir bu le sang de notre âme et ravi ce que nous avons de vertu.

ARTIFICES DU DÉMON POUR TENTER LES RELIGIEUSES.

Nous devons souvent, mes filles, demander à Dieu, dans cette

sainte prière, qu'il nous délivre de ces ennemis secrets, et qu'il ne permette pas qu'étant trompées par leurs artifices, nous succombions à la tentation ; nous devons le prier qu'il nous découvre le venin dont ils veulent nous empoisonner, et qu'il dissipe les ténèbres dont ils nous offusquent pour nous empêcher de voir sa lumière. Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable maître nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son Père ; et vous devez remarquer que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manières ; car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs et ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'oraison viennent de Dieu ; au contraire c'est en quelque sorte, à mon avis, le moindre mal qu'ils nous puissent faire ; et il pourra même arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que, dans l'ignorance que cela procède du démon, et dans la créance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'oraison fait que l'on s'y occupe davantage ; que, se reconnaissant indigne de ces grâces, on en remercie sans cesse Dieu ; qu'on s'estime plus obligé de le servir, et qu'on s'efforce de l'engager, par une humble reconnaissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

DE L'HUMILITÉ.

Travaillez continuellement, mes sœurs, pour acquérir l'humilité ; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen le diable, au lieu de gagner des âmes, en perd beaucoup, à mon avis, de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, et Dieu tire notre bien du mal qu'il voulait nous faire. Car le Seigneur est fidèle en ses promesses, et voyant que notre intention dans l'oraison est de le contenter et de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons être sur nos gardes, de peur que notre ennemi n'affaiblisse notre humilité par quelques pensées de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre ; et ne craignez pas, mes filles, qu'il permette que vous receviez longtemps des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Le plus grand préjudice que le démon nous pourrait faire, sans que nous nous en aperçussions, serait de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs et les consolations dont j'ai parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées, sinon que ces faveurs que nous croyons recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur, ici il nous semble, au contraire, que c'est nous qui lui donnons et qui le servons, et qu'il est de sa bonté de nous en récompenser. Cette créance fait peu à peu un extrême tort, parce qu'elle diminue l'humilité, et porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, s'estimant être en assurance, on tombe sans s'en apercevoir dans un piège d'où l'on ne saurait se retirer ; car encore que ce ne soit pas un visible péché mortel capable de précipiter l'âme dans l'enfer, il l'affaiblit de telle sorte, qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ai commencé à vous parler.

Je vous assure que cette tentation est très-périlleuse, et j'en ai tant d'expérience, que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je le voudrais. Quel remède donc y a-t-il, mes sœurs ? Je n'en trouve point de meilleur que celui que notre divin maître nous enseigne, qui est de prier, dans cette oraison, son Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation. J'y en ajouterai un autre, c'est que s'il nous semble que Notre-Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui et qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la Providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes filles ? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée, et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. D'autres fois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serais peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connais plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que s'il s'offrait des occasions de servir Dieu, rien ne serait capable de m'étonner ; et en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes. Mais le lendemain, je me vois dans une telle lâcheté,

que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrais la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, et quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirais sans aucune peine, et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étais pas trompée, puisque j'en avais même de la joie ; et, en d'autres temps, les moindres paroles m'affligent si fort, que je voudrais être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela, je ne suis pas seule, car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, et je sais qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il en est ainsi, mes sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son âme est enrichie des vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus besoin, on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnaissons, au contraire, que nous sommes pauvres, et ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre âme est dans les mains de Dieu, et non dans les nôtres, et nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté et de notre misère sans nous rien donner. Que savons-nous si lorsque les autres nous tiennent pour bonnes et que nous croyons l'être, il continuera à nous faire part de ses grâces, ou s'il ne voudra pas les retirer comme étant un bien que nous ne possédons que par emprunt ? ce qui nous rendrait dignes d'être moquées de tout le monde, et particulièrement de ceux qui auraient eu quelque estime pour nous. Il est vrai que, pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins ; mais si cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas, il nous abandonnera, et nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtement nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons autre chose que ce qu'il nous donne par sa grâce.

DE LA PATIENCE.

Voici un autre avis que je vous donne : le démon nous persuade

quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple, la patience, parce que nous nous résolvons de la pratiquer ; parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il nous semble que ce désir est véritable. Ainsi nous demeurons fort satisfaites à cause que le démon nous aide à nous confirmer dans cette créance. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connaître, si ce n'est de nom, et de vous persuader que Dieu vous les a données, jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience ; car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette prétendue patience s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage, puisque ces souffrances font voir qu'il veut que vous lui payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette même patience, en ne la considérant que comme un dépôt qu'il vous a mis entre les mains

DE LA PAUVRETÉ.

Voici un autre artifice du démon : il vous représente que vous êtes pauvre, et il a en cela quelque raison, soit parce que vous avez fait vœu de pauvreté, comme tous les religieux, ou parce que vous désirez dans votre cœur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes qui s'adonnent à l'oraison. Ces deux choses étant supposées, l'une que le religieux s'estime pauvre, comme ayant fait vœu de l'être, et l'autre que le séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il désire de l'être, voici ce que tous deux disent : Je ne désire rien, et si je possède quelque chose, c'est parce que je ne saurais m'en passer ; car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps ; et mille choses semblables que cet ange de ténèbres, transformé en ange de lumière, inspire, et qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est véritablement pauvre, que l'on a véritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne se pouvant connaître que par les effets, il en faut venir à l'épreuve. On jugera par

les œuvres si le séculier est vraiment pauvre ; car, s'il a trop d'inquiétude pour le bien, il le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité n'en demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer ; car il n'en aura pas moins d'inquiétude que si autrement il n'avait pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'elle fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que, faute de soin, son bien ne se perde. Mais je ne prétends pas qu'elle l'abandonne, je dis seulement qu'elle en doit prendre soin sans empressement. Que si cela réussit, à la bonne heure ; sinon, qu'elle prenne patience ; car celui qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin, il ne s'en inquiète point, parce qu'il ne croit jamais pouvoir manquer du nécessaire, et que quand même il lui manquerait, il ne s'en soucierait pas beaucoup. Il considère cela comme l'accessoire, et non pas comme le principal ; et ses pensées s'élevant plus haut, il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des religieux et des religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins le doivent être, puisqu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre, mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veuille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière, et ils veulent toujours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie, ils aient de quoi se faire mieux traiter qu'à l'ordinaire.

Hélas ! pécheresse que je suis, est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lorsque nous lui avons fait vœu de renoncer à tous les soins de nous-mêmes pour nous abandonner entièrement à sa conduite, quoi qu'il puisse nous arriver ? Si nous avons tant de

prévoyance pour l'avenir, n'aurait-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pu posséder sans distractions et sans trouble ? Or, quoique cela se puisse faire sans péché, il est bon de remarquer nos imperfections, afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possédions cette vertu de la sainte pauvreté, nous la demandions à Dieu, et nous nous efforcions de l'acquérir, au lieu que nous ne nous en mettrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir déjà, et demeurions dans cette fausse persuasion, ce qui serait encore pis.

DE L'HUMILITÉ.

Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de quoi que ce puisse être : mais, s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussitôt, et par nos sentiments et par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles. Que si, au contraire, il s'offre quelque chose qui soit honorable et avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable ; et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à le procurer. On a si souvent ces mots à la bouche : Je ne désire rien, je ne me soucie de rien, comme en effet on le pense ainsi, qu'à force de le dire, on se confirme de telle sorte dans cette créance, qu'on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun sait que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute qu'encore que vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper, parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XXXIX.

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrètes, et à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Gardez-vous aussi, mes filles, de certaines humilités accompagnées d'inquiétude, que le démon nous met dans l'esprit en nous représentant la grandeur de nos péchés ; car il trouble par-là les âmes en plusieurs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, et discontinuent de faire oraison en particulier, comme s'en jugeant indignes ; et ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devraient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites, Dieu les a tellement abandonnées, qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa miséricorde. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paraissent pleines de péril ; tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles, et elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mes filles, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire et ce que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites et si mauvaises pourra dans un temps être une humilité et une vertu, et dans un autre temps une très-forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point ; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie être une grande pécheresse, que l'on connaisse clairement qu'on est digne de l'enfer, que l'on avoue mériter être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose

presque implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction, que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète point ni ne trouble pas l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu ; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en même temps nous faire, s'il lui était possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez votre pensée de la vue de votre misère, et portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte. et ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

Le démon se sert du même artifice lorsque, pour nous donner le sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des pénitences indiscrètes. Que si, quand cela arrive, vous manquez à le découvrir à votre confesseur ou à votre supérieure, ou si, lorsqu'ils vous disent de cesser de faire ces pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

QU'IL FAUT TOUJOURS SE DÉFIER DE SOI-MÊME.

Ce dangereux, ennemi nous attaque par une tentation très-périlleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes précédentes, ni à aimer les plaisirs du monde. Ainsi nous disons alors que nous le

connaissons trop pour en faire cas, que nous savons que tout passe, et que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencements, c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les âmes à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pécher, et est cause qu'elles tombent ; et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première. Car le démon, voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres, et par conséquent de lui nuire, il fait tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques faveurs que vous receviez de Notre-Seigneur, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soyez toujours dans la crainte, puisque vous pouvez retomber encore ; et fuyez avec soin les occasions qui seraient capables de vous engager dans ce malheur.

Communiquez toujours, autant qu'il vous sera possible, ces grâces et ces faveurs à quelque personne dont vous puissiez recevoir la lumière et la conduite sans lui rien cacher de tout ce qui vous arrive ; et quelque élevée que votre contemplation puisse être, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connaissance de vous-même. Que si cette oraison vient de Dieu, vous vous conduirez presque toujours de la sorte, quand bien même vous ne le voudriez pas et que je ne vous donnerais point cet avis, parce qu'elle est toujours accompagnée d'humilité, et augmente notre lumière pour nous faire connaître le peu que nous sommes. Je n'en dirai pas ici davantage ; vous trouverez assez de livres qui pourront vous en instruire, et je ne vous en ai parlé qu'à cause de l'expérience que j'en ai et des peines où quelquefois je me suis vue. Car, enfin, quoi que l'on puisse vous dire pour vous assurer, vous ne pourrez jamais vous mettre dans une entière assurance.

« Que pouvons-nous donc faire, ô mon Dieu, sinon de recourir à vous et vous prier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous fassent tomber dans les pièges qu'ils nous dressent. Lorsque leurs efforts nous sont connus, nous pouvons, avec votre assistance, les repousser ; mais quant à leurs trahisons, qui pourra les

découvrir si vous ne le lui faites connaître ? Nous avons, mon Dieu, sans cesse besoin de vous appeler à notre aide. Dites-nous donc quelque chose, Seigneur, pour nous rassurer et pour nous instruire. Vous savez qu'il y en a peu qui marchent par ce chemin, et il y en aura encore moins si l'on ne peut y marcher sans être dans des appréhensions continuelles. »

C'est une chose étrange que les hommes, ne considérant pas que le démon tente et trompe encore plus les âmes qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison que non pas celles qui y sont, ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchaient par ce chemin, et dont la vie avait paru sainte, tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui, étant hors de ce chemin, sont trompés par cet esprit malheureux, et vivent dans des péchés et des désordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne saurait douter qui ne soit très-mauvaise. Mais ils ont raison, puisque entre ceux qui récitent le *Pater noster* en la manière que j'ai dite, il y en a si peu qui soient trompés par l'artifice du malin esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner comme d'une chose extrêmement rare : car il est ordinaire aux hommes de ne point remarquer ce qu'ils voient à tout moment, de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voient presque jamais, joint à cela que les démons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils savent qu'une seule âme arrivée à la perfection sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude. Cela, dis-je, est si étonnant, que je ne suis pas surprise qu'on s'en étonne, puisque, si ce n'est pas leur faute, ceux qui marchent dans ce chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échafaud en ont sur ceux qui, étant au milieu de la place, sont exposés aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir oui faire sur ce sujet, et qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de marcher par ce chemin, ou, pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison ; car il y en a plusieurs, les uns se trouvant bien d'aller par l'un et les autres par

un autre. Croyez-moi, c'est une voie extrêmement sûre, et vous serez beaucoup plus tôt délivrées des tentations lorsque vous vous approcherez de Notre-Seigneur par l'oraison que quand vous serez éloignées de lui. Priez-le donc de vous la donner, et demandez-la lui en disant, comme vous faites tant de fois le jour, le *Pater noster*.

CHAPITRE XL.

Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera, à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

RÉSISTER AUX TENTATIONS DU DÉMON PAR L'AMOUR ET PAR LA CRAINTE DE DIEU.

O mon cher Maître, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans une guerre si périlleuse. Celui que sa divine majesté nous donne, mes filles, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour et la crainte. L'amour nous pressera de marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marchons, afin de ne pas tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompées.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connaître que vous possédez ces grandes vertus, et vous aurez raison de le demander, puisqu'il est certain que vous ne sauriez en être entièrement assurées. Car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu, vous le seriez aussi d'être en grâce. Néanmoins, mes filles, il y en a des marques si évidentes, qu'il semble que les aveugles même peuvent les voir. Elles ne sont ni secrètes, ni cachées, mais font tant de bruit, que quand vous ne le voudriez pas, vous ne sauriez ne point les entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualités est si petit qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, et d'autant plus connaître, que plus ils demeurent dans le

silence et dans le secret. Cet amour et cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent, et n'aiment que la vérité et les choses dignes d'être aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement puissent aimer ni les vanités, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les honneurs, ni toutes les autres choses du monde ? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie et de l'envie ? Hélas ! comment cela pourrait-il se faire, puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment, puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui, et puisqu'ils donneraient leur vie avec joie, s'ils croyaient, par ce moyen, pouvoir lui plaire davantage ? Lorsque l'amour que l'on a pour Dieu est véritable, il est impossible de le cacher. Voyez-en des exemples dans saint Paul et dans sainte Madeleine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisième jour, et l'autre dès le premier jour. Car l'amour a des degrés différents, et se fait connaître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit, il ne se fait connaître que peu ; s'il est grand, il se fait beaucoup connaître ; mais partout où il va de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toujours connaître. S'il est grand, par de grands effets ; s'il est petit, par de petits.

Pour revenir à ce que je disais touchant la marque à laquelle on peut juger si les contemplatifs sont trompés par les illusions du démon, il est certain qu'il n'y a jamais peu d'amour en eux. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou leur amour est très-grand, et alors il se fait connaître en une infinité de manières. C'est un grand feu qui ne saurait manquer de jeter beaucoup de lumière ; et, à moins que cela, ces contemplatifs doivent marcher avec une grande défiance d'eux-même, croire qu'ils ont sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, recourir à l'oraison, pratiquer l'humilité, et

prier Dieu de ne pas permettre qu'ils succombent à la tentation. Car je vois beaucoup de sujet d'appréhender que nous ne soyons tentés, lorsque nous ne sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la véritable piété. Mais, pourvu que vous marchiez toujours dans l'humilité, que vous vous efforciez de connaître la vérité de ce qui se passe en vous, que vous vous teniez soumises à votre confesseur, et que vous lui ouvriez votre cœur avec une entière sincérité, vous devez croire que le Seigneur est fidèle, qu'il ne vous manquera point, et que votre esprit étant éloigné de toute malice et de tout orgueil, quelque frayeur que le démon puisse vous causer, et quelques pièges qu'il puisse vous tendre, il vous donnera la vie par les mêmes moyens qu'il voulait vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ai parlé, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais parler, réjouissez-vous et soyez tranquilles, nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le démon s'efforcera de vous troubler, et qu'il fera que les autres vous donneront, afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Car voyant qu'il ne peut plus espérer de vous gagner, il tâchera au moins de vous nuire en quelque sorte, et à ceux qui auraient pu tirer beaucoup d'avantages de la créance qu'ils auraient que Dieu, par son infini pouvoir, fait ces faveurs si extraordinaires à une misérable créature. Ce que je dis parce que l'oubli où nous sommes quelquefois de ses anciennes miséricordes, nous persuade que cela est impossible.

Or pensez-vous qu'il importe peu au démon de nous jeter dans ces craintes ? Il fait ainsi deux maux tout ensemble ; l'un, que ceux qui en entendent parler n'osent s'exercer à l'oraison, de peur d'être aussi trompés ; l'autre, qu'il y en aurait sans cela, beaucoup plus qui s'approcheraient de Dieu par le désir d'être tout à lui, voyant, comme je l'ai dit, qu'il est si bon qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pécheurs. Ceci est si véritable, que je connais quelques âmes qui, étant encouragées par cette considération, ont commencé de s'occuper à l'oraison, et ont reçu, en peu de temps, de si grandes faveurs de Dieu qu'elles sont devenues véritablement contemplatives.

Ainsi, mes sœurs, lorsque vous en verrez quelqu'une entre vous à qui Notre-Seigneur fera de semblables grâces, remerciez-l'en extrêmement, mais ne vous imaginez pas néanmoins qu'elle soit en assurance ; au contraire, assistez-la encore davantage par vos prières, puisque nul ne peut être assuré durant qu'il est encore engagé dans les périls d'une mer agitée d'autant de tempêtes qu'est cette vie.

Vous n'aurez donc pas de peine à connaître cet amour lorsqu'il sera véritable, et je ne comprends pas comment il pourrait demeurer caché ; car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage, de le couvrir (quoique j'aie honte d'user de cette comparaison, puisque l'amour que l'on a pour elles n'étant fondé que sur un néant, il ne mérite pas de porter le nom d'amour), comment pourrait-on cacher un amour aussi violent que celui que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours, parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, et enfin un amour dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu, qui, pour faire que nous ne puissions douter qu'il nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux et de douleurs, par l'épanchement de tant de sang, et par la perte même de sa propre vie ?

« Hélas ! mon Sauveur, que celui qui a éprouvé ces deux amours en distingue bien la différence ! Je supplie votre divine majesté de nous la faire connaître avant que nous sortions de cette vie. » Car quelle consolation ne nous sera-ce point, à l'heure de notre mort, de voir que nous allons être jugées par celui que nous aurons aimé sur toutes choses ? Nous lui porterons alors sans crainte la cédula où ce que, nous lui devons sera écrit, et nous ne considérerons pas le ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour roi celui que nous avons tant aimé et qui nous a tant aimées ; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que, pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.

QUEL SERA, À LA MORT, LE MALHEUR DE CEUX QUI N'AURONT PAS AIMÉ DIEU ?

Considérez, mes filles, combien grand est le bonheur d'avoir cet amour, et quel malheur c'est de ne pas l'avoir, puisque ne l'ayant point, on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien et si amies de toute sorte de mal. Où en sera donc réduite cette pauvre Âme, lorsque, au sortir des travaux et des douleurs de la mort elle se trouvera entre ces mains barbares et impitoyables, et qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer où une horrible multitude de serpents l'environneront de toutes parts ? Quel terrible et épouvantable lieu ! Quel déplorable et infortuné séjour ! Que si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas, durant une seule nuit, une mauvaise hôtellerie, quelle sera, à votre avis, la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure ? Ne désirons donc point, mes filles, de vivre à notre aise ; nous sommes fort bien comme nous sommes ; les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, et efforçons-nous de faire pénitence tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il pourra se faire que, n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi, étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix ! Ne serait-ce pas, mes sœurs, une grande lâcheté de ne point aspirer à ce bonheur, puisqu'il n'est pas impossible de l'acquérir ? Au moins demandons à Dieu que si notre âme, en quittant ce corps, doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurions volontiers, où nous espérons qu'elle finira, et où nous ne craignons point que notre divin époux cesse de nous aimer, ni qu'il nous prive de sa grâce ; prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en

apercevoir et sans le connaître.

CHAPITRE XLI.

Continuation du discours sur la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les péchés véniels, dont il y a de deux sortes. Que lorsqu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté et se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à vivre, ce qui est utile en plusieurs manières.

Que je me suis étendue sur ce sujet ! mais non pas tant néanmoins que je l'aurais désiré : car qu'y a-t-il de plus agréable que de parler d'un tel amour ? Et que sera-ce donc que de l'avoir ? « O Seigneur, mon Dieu ! donnez-le moi, s'il vous plaît ; faites-moi la grâce de ne point sortir de cette vie jusqu'à ce que je n'y désire plus rien, et que, hormis vous, je sois incapable de rien aimer ; faites même, s'il vous plaît, que je n'use jamais de ce terme d'aimer, sinon pour vous seul, puisque, excepté vous, rien n'étant solide, on ne pourrait rien bâtir sur un tel fondement qui ne tombât aussitôt par terre. »

Je ne sais pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire : Celui-là me paie mal du plaisir que je lui ai fait, ou : cet autre ne m'aime point. En vérité, je ne saurais m'empêcher d'en rire ; car qu'est-ce donc qu'il vous doit, pour vous le payer ? Et sur quoi vous fondez-vous pour prétendre qu'il vous aime ? Cela doit au contraire vous faire connaître quel est le monde, puisque cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de votre tourment et de votre inquiétude, lorsque Dieu vous ayant touché le cœur, vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ses basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfants.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, quoique j'aie un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ai tant de connaissance, et que je voudrais

vous faire connaître, pour vous en délivrer entièrement ; mais il faut que je le laisse, parce qu'il me fait sortir de mon sujet.

Celui qui a la crainte de Dieu s'en aperçoit facilement, et ceux qui traitent avec lui n'ont pas de peine à le remarquer. Néanmoins vous devez savoir que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, fait de très-grandes grâces en fort peu de temps, et qu'il élève à une oraison si sublime, qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte. Mais, à moins de cette effusion de grâces, qui enrichit d'abord une âme de tant de vertus, cette crainte ne croît que peu à peu, et s'augmente chaque jour. Néanmoins on ne laisse pas de remarquer bientôt par des signes qu'en donnent ces âmes, soit en renonçant au péché, soit en évitant les occasions d'y tomber, soit en fuyant les mauvaises compagnies et autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusqu'à la contemplation, qui est le principal sujet dont je traite ici, comme elle ne saurait dissimuler son amour pour Dieu, elle ne saurait non plus cacher sa crainte, non pas même en l'extérieur. Ainsi, quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toujours veillant sur ses actions, et Notre-Seigneur la conduit de telle sorte par la main, pour parler ainsi, qu'il n'y a point d'occasion où elle voulût, pour quoi que ce fût, commettre seulement un péché véniel de propos libéré ; car, quand aux mortels, elle les appréhende comme le feu.

Ce sont là, mes sœurs, les illusions que je désire que nous appréhendions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser, mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter, puisque, pourvu que notre conscience soit pure, elles ne sauraient nous nuire que fort peu ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je désire qui ne vous abandonne jamais, comme étant la seule qui nous est utile.

O quel avantage c'est, mes filles, que de n'avoir point offensé Dieu ! Les démons qui sont ses esclaves demeurent, par ce moyen,

enchaînés à notre égard. Car il faut que toutes les créatures lui obéissent de gré ou de force ; mais, avec cette différence, que ce que les démons font par contrainte, nous le faisons d'une pleine volonté ; tellement que, pourvu qu'il soit satisfait de nous, il y aura toujours une barrière entre eux et nous qui, malgré toutes les tentations et tous leurs pièges, les empêchera de nous nuire,

DES PÉCHÉS VÉNELS.

Cet avis est si important, que je vous prie de le graver dans votre cœur, et de vous en souvenir toujours, jusqu'à ce que vous vous sentiez être dans une si ferme résolution de ne point offenser Dieu, que vous perdiez plutôt mille vies que de faire un péché mortel, et que vous apportiez un extrême soin de n'en point commettre de véniels, lorsque vous vous en apercevrez. Car, quant à ceux qui se commettent par inadvertance, qui peut être capable de s'en garantir ? Or, il y a deux sortes d'inadvertances, si l'on peut user de ce terme ; l'une accompagnée de réflexion, et l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plus tôt commis que l'on ne s'en est aperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première inadvertance, quelque légères qu'elles paraissent. J'avoue que je ne comprends pas comment nous pouvons être assez hardies pour offenser un si grand Seigneur, quoiqu'en des choses légères, et sachant, comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une si haute majesté, qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Car ce péché ne peut être, ce me semble, qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui dirait : Seigneur, bien que cela vous déplaît, je ne laisserai pas de le faire ; je sais que vous le voyez, et je ne puis douter que vous ne le vouliez pas ; mais j'aime mieux suivre mon désir que votre volonté. Quoi ! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant ! Je suis d'un sentiment bien contraire ; car je trouve que c'est non seulement une faute, mais une très-grande faute.

Je vous conjure donc, mes sœurs, si vous désirez d'acquérir cette heureuse crainte de Dieu dont je parle, et qui vous importe de

tout, de repasser souvent dans votre esprit, pour l'enraciner dans vos âmes, quel péché c'est de l'offenser. Mais, jusqu'à ce que vous l'ayez acquise, marchez toujours avec une extrême circonspection ; évitez toutes les occasions et toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus près de Dieu ; prenez garde on tout ce que vous faites de renoncer à votre propre volonté ; ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet.

Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans notre âme qu'elle y soit comme gravée, et si nous avons un véritable amour de Dieu, nous pourrons bientôt l'acquérir. Que si nous reconnaissons en nous une ferme résolution de ne vouloir pour rien au monde offenser un si grand maître, encore que nous tombions quelquefois, nous ne devons pas nous décourager, mais tâcher d'en demander aussitôt pardon à Dieu, et reconnaître que nous sommes si faibles et avons si peu de sujet de nous fier à nous-mêmes, que lorsque nous sommes les plus résolus à faire le bien, c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces et ne l'établir qu'en Dieu seul.

AGIR AVEC UNE SAINTE LIBERTÉ.

Ainsi, quand nous avons sujet de croire que nous sommes dans ces dispositions, nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'appréhension et de contrainte, parce que Notre-Seigneur nous assistera, et que nous nous accoutumerons à ne le point offenser. Il faut, au contraire, agir avec une sainte liberté, lorsqu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites, parce que ceux-là même qui auparavant que vous eussiez acquis cette véritable crainte de Dieu, auraient été pour vous un poison qui aurait contribué à tuer votre âme, pourront souvent vous aider à aimer Dieu davantage, et à le remercier de vous avoir délivrées d'un tel péril qui vous est si visible. Tellement qu'au lieu d'augmenter leur faiblesse, vous la ferez diminuer peu à peu par la retenue que leur donneront votre présence et leur respect pour votre

vertu.

Je ne saurais me lasser de rendre grâces à Notre-Seigneur, en considérant d'où peut venir qu'il arrive souvent que, sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empêche qu'on ne parle contre sa divine majesté. Je m'imagine que c'est de même que lorsque nous avons un ami, on n'ose, quoiqu'il soit absent, rien dire à son préjudice, en notre présence, parce que l'on sait qu'il est notre ami. Ainsi, lorsque l'on connaît qu'une personne, pour basse et pour vile qu'elle soit en elle-même, est en grâce, et par conséquent aimée de Dieu, on la respecte et l'on a peine à se résoudre de lui donner un déplaisir aussi sensible que celui qu'elle recevrait de voir offenser son Seigneur. Je n'en sais point d'autre raison, mais cela arrive ordinairement.

Je vous exhorte, mes filles, à fuir la gêne et la contrainte, parce que l'âme qui s'y laisse aller se trouve par là peu disposée à toute sorte de bien, et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle et aux autres. Que si, demeurant gênées de la sorte, elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété, parce que cette contrainte est si ennemie de notre nature, qu'elle nous intimide et nous effraie. Ainsi quoique ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'appréhension de tomber dans ces gênes et ces contraintes où elles vous voient, leur fera perdre l'envie qu'elles avaient d'y entrer.

Cette contrainte où vous seriez produirait aussi un autre mal. c'est que voyant les autres marcher par un différent chemin et traitant librement avec le prochain pour contribuer à son salut, quoique cette manière d'agir soit plus parfaite, vous vous imaginerez qu'il y aurait de l'imperfection, et condamneriez comme un défaut et un excès, la joie toute sainte que ces personnes feraient paraître dans ces rencontres, ce qui est très-périlleux, principalement en nous qui n'avons nulle science, et qui par conséquent ne savons pas discerner

ce qui se peut faire sans péché ; outre que c'est être dans une tentation continuelle et fort dangereuse, parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est très-mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas dans la bonne voie. A quoi l'on peut ajouter un autre inconvénient, qui est dans certaines occasions où votre devoir vous obligerait de parler, cette crainte scrupuleuse d'excéder en quelque chose vous en retiendrait, ou vous ferait peut-être dire du bien de ce dont vous devriez témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez, sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, et que la vertu leur paraisse si belle et si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect et de l'amour.

Cet avis est très-important aux religieuses. Plus elles sont saintes, et plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur et de la bonté envers leurs sœurs. C'est pourquoi lorsque leurs discours ne sont pas tels que vous le désireriez, quoique cela vous donne beaucoup de peine, gardez-vous bien de le témoigner, et de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront et vous leur serez utiles ; ce qui nous oblige à prendre un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter, mais principalement à nos sœurs.

CONTRE LES SCRUPULES.

Tâchez, mes filles, de bien comprendre cette importante vérité, que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez, et qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit, parce que cela pourrait vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement, comme je l'ai dit, l'intention droite et une volonté déterminée de ne point offenser Dieu, sans laisser accabler votre âme par des scrupules, puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen, vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous

pousserait insensiblement, sans, je le répète encore, que vous fussiez utiles ni aux autres, ni à vous-mêmes, ainsi qu'autrement vous l'auriez pu être.

Vous voyez donc comme par le moyen de ces deux choses, l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons marcher sans inquiétude dans ce chemin, mais non pas sans prendre garde à nous, puisque la crainte doit toujours nous précéder. Car il est impossible d'être en cette vie dans une entière assurance, et cette assurance nous serait même très-dangereuse, ainsi que notre divin Maître nous l'enseigne, puisqu'il finit son oraison à son Père par ces paroles qu'il savait nous devoir être très-utiles : *Mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLII.

Sur ses dernières paroles du Pater : Mais délivrez-nous du mal.

Ce fut, ce me semble, avec beaucoup de raison que le Seigneur de nos âmes fit cette prière à son Père : *Et délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire, délivrez-nous des périls et des travaux de cette vie, puisque nous risquons sans cesse de tomber, et que pour lui il fit assez voir combien il était las de vivre lorsqu'il dit dans la cène à ses Apôtres : *J'ai désiré de tout mon coeur de faire cette cène avec vous.* Car cette cène étant la dernière qu'il devait faire, il paraît assez par là combien la mort qu'il allait souffrir lui était agréable : et maintenant ceux qui sont âgés de cent ans, non seulement ne se lassent point de vivre, mais voudraient bien ne jamais mourir. Il est vrai, je l'avoue, que nous ne passons pas notre vie dans une si grande pauvreté, de si grands travaux et si grandes souffrances que notre divin Rédempteur a passé la sienne. Car qu'est-ce que toute sa vie a été, sinon une mort continuelle, puisque le cruel supplice que les Juifs devaient lui faire souffrir, et qu'il avait toujours devant les yeux, était le moindre de ses tourments ? Sa grande douleur était de voir son Père offensé en tant de manières, et tant d'âmes se perdre malheureusement. Que si ce serait un très-grand sujet d'affliction à une personne qui aurait de la charité, de quelle sorte la charité sans bornes de Notre-Seigneur n'en

était-elle point touchée ? Ainsi n'avait-il pas grande raison de prier son Père de le délivrer de tant de peine pour le faire jouir d'un repos éternel dans son royaume, dont il était le véritable héritier ? C'est pourquoi il ajoute ces paroles : *Ainsi soit-il*. Ce qui étant un terme dont on se sert quand on finit un discours, il me semble qu'il veut signifier par là que son intention est de demander pour nous à son Père de nous délivrer pour jamais de toute sorte de mal. Ainsi je prie Dieu d'exaucer cette prière en ma faveur, puisque je ne m'acquitte point de ce que je lui dois, et que peut-être je m'endette chaque jour de plus en plus. « Mais, Seigneur, ce qui m'est insupportable c'est de ne pouvoir savoir assurément si je vous aime et si mes désirs vous sont agréables.

« O mon Créateur et mon Maître ! délivrez-moi donc de tout mal ; ayez la bonté de me conduire en ce bienheureux séjour où toutes sortes de biens abondent ; car que peuvent attendre ici-bas ceux à qui vous avez donné quelque connaissance du néant du monde, et qui ont une foi vive de la félicité que le Père éternel leur réserve dans le ciel ? »

Cette demande faite avec une pleine volonté et un désir ardent de jouir de Dieu, sert d'une grande marque aux contemplatifs pour s'assurer que les faveurs qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi ceux qui possèdent un si grand bien ne sauraient prendre trop de soin de le conserver. Il est vrai que je désire comme eux de mourir, mais non pas pour la même raison qu'eux, et je le dis afin qu'on connaisse la différence qu'il va entre eux et moi ; car, ayant si mal vécu jusqu'à cette heure, je crains de vivre plus longtemps et je suis lasse de tant de travaux.

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui goûtent les faveurs de Dieu souhaitent d'en jouir pleinement, et que, s'ennuyant de demeurer dans une vie où tant d'embarras les empêchent de posséder un si grand bien, ils désirent de se voir dans cette bienheureuse patrie où le soleil de justice les éclairera éternellement. Cette pensée leur fait paraître tout ce qui est ici-bas comme couvert de ténèbres et je

m'étonne qu'ils puissent y vivre. Car comment peut être content celui à qui Dieu a commencé de faire goûter quelque chose de la félicité de son royaume, où l'on ne vit plus par sa propre volonté, mais par celle de ce grand et de ce souverain monarque.

O combien excellente doit être cette autre vie, puisqu'on n'y peut jamais désirer la mort par l'espérance d'être plus heureux ! et combien est différente la soumission que nous avons en ce monde à la volonté de Dieu, et celles que les saints y ont en l'autre ? Il veut que nous aimions la vérité et nous aimons le mensonge ; il veut que nous aimions ce qui est éternel et nous aimons ce qui est fragile et périssable ; il veut que nous aimions les choses grandes et élevées et nous aimons les choses petites et basses ; il veut que nous aimions ce qui est certain, et nous aimons ce qui est douteux et incertain.

Certes, mes filles, tout n'est que folie et que vanité, excepté de prier Dieu qu'il nous délivre pour jamais de toute sorte de mal ; et, quoique notre désir ne soit pas accompagné d'une grande perfection, ne laissons pas de nous efforcer de faire une demande si importante. Car pourquoi craindre de demander beaucoup, puisque celui à qui nous demandons est Tout-puissant ? et n'y aurait-il pas de la honte à ne demander qu'un denier à un empereur ? Afin donc de ne point nous tromper dans les demandes que nous faisons à Dieu, soumettons-nous entièrement à sa volonté après lui avoir donné la nôtre, et attendons avec patience tout ce qu'il lui plaira de nous donner. Je le prie que sa volonté soit toujours accomplie en moi, et que son nom soit à jamais sanctifié dans le ciel et sur la terre. Ainsi soit-il.

Voyez, mes sœurs, de quelle sorte Notre-Seigneur m'a tirée de peine en vous enseignant ainsi qu'a moi le chemin dont j'avais commencé à vous parler, et en me faisant connaître qu'elle est la grandeur et l'excellence de ce que nous demandons, lorsque nous faisons cette sainte et admirable prière : Qu'il soit béni éternellement, puisqu'il est vrai qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit que cette divine oraison enfermât d'aussi grands secrets que ceux que vous

avez remarqués, et qu'elle enseignât tout le chemin que l'âme doit faire depuis son premier commencement jusqu'à s'abîmer en Dieu même, et boire tant qu'elle veut dans cette source d'eau vive qui se rencontre à la fin de ce chemin. Aussi est-il vrai que lorsque j'achève de dire cette oraison, je ne saurais passer plus avant ; et je pense, mes sœurs, que Dieu a voulu par là nous faire comprendre combien grande est la consolation qu'elle renferme : elle est telle que les personnes même qui ne savent pas lire, pourraient, s'ils l'entendaient bien, y trouver tant d'avantage qu'ils en tireraient tout ensemble et beaucoup d'instruction et un grand soulagement dans leurs peines.

Apprenons donc, mes filles, à nous humilier en considérant avec quelle humilité notre bon Maître nous enseigne, et priez-le de me pardonner la hardiesse que j'ai prise de parler de choses si relevées, puisque la seule obéissance me l'a fait faire. Sa divine majesté sait que j'en étais incapable si elle ne m'eût appris ce que j'avais à vous dire. Remerciez-la, mes sœurs, de cette grâce qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en considération de l'humilité avec laquelle vous avez désiré cela de moi, et voulu être instruites par une personne aussi misérable que je suis. Si le père Présenté-Dominique Bagnez, mon confesseur, à qui je donnerai cet écrit avant que vous le voyez, juge qu'il vous puisse être utile et qu'il vous le mette entre les mains, je n'aurai pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté, puisque j'ai obéi à ce que vous m'avez ordonné, et je me tiendrai très-bien payée de la peine que j'ai prise de l'écrire ; je dis de l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devais dire. Bénissons et louons à jamais Notre-Seigneur, de qui seul procède tout le bien que nous pensons, que nous disons et que nous faisons. Ainsi soit-il.